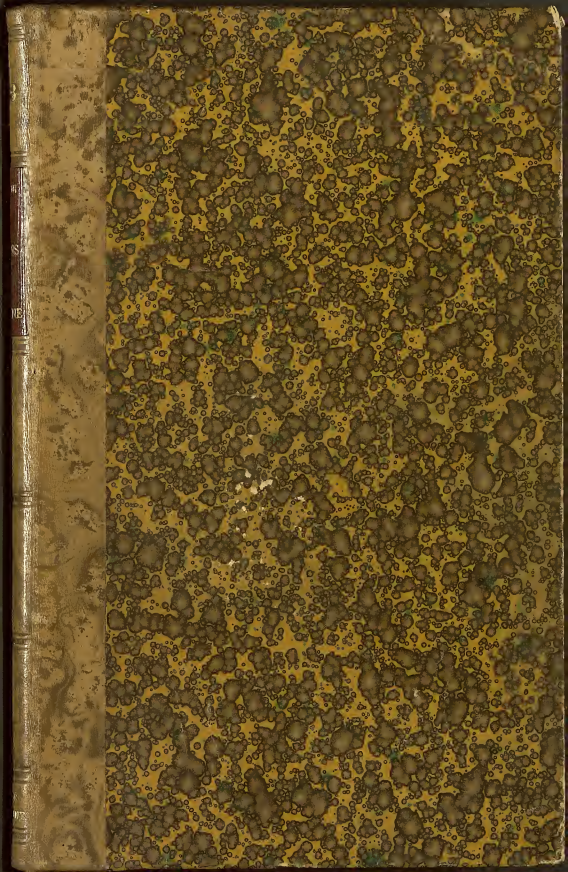
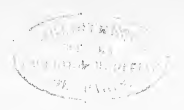







Pascalon
Refrains de L'Officine
Poésies
E. Rocher



LES

REFRAINS DE L'OFFICINE

POÉSIES

PASCALON

LES REFRAINS DE L'OFFICINE

POÉSIES

PRÉFACE DE PAUL BRU

DESSINS DE J. MATET



CHEZ L'AUTEUR

108, RUE VIEILLE-DU-TEMPLE, PARIS

1908



EN GUISE DE PRÉFACE

I

Merci, cher Pascalon, de l'envoi de ton livre ;
C'est un ami de plus entré dans la maison,
Ami du coin du feu dans cette âpre saison
Qui tient clos nos vitraux tout constellés de givre.

Je veux qu'il soit pour moi le joyeux compagnon
Qui, sans vous obséder, partout vous accompagne ;
Qui dissipe l'ennui, lorsque l'ennui vous gagne...
Ton livre est amusant, spirituel et bon.

Hier, il m'a guéri de la neurasthénie :
De nombreux souvenirs, en lisant sont venus
Me dire... qu'autrefois ! nous nous sommes connus...
Et ma vie, un instant, s'en trouva rajeunie.

Devant moi, le miroir du passé rayonna ;
J'oubliai que j'étais, désormais, un ancêtre,
Et je me suis revu dans notre vieux Bicêtre,
Aussi jeune, aussi fort, qu'aux jours de l'internat.

Tu chantais le printemps, tu chantais ta maîtresse,
Tu narrais les exploits de Môssieu Bézuquet,
Et, surtout, tu lançais, aux grands jours de liesse,
Le laïus *triomphal, à la fin du banquet.*

Sans te plaindre jamais de l'ingrate besogne,
A rimer un couplet étant toujours dispos,
Tu savais, juste à point, servir un à-propos
Ayant l'exquis parfum d'un bouquet... de Bourgogne.

II

J'applaudissais alors à tes premiers essais.
Aujourd'hui, j'applaudis à ton premier volume.
Tous ces contes Gaulois, qui sont nés de ta plume,
Sont excellents, mon cher; ils ont l'esprit français.

Dans le Guignol humain, selon ta fantaisie,
Manœuvrent tes acteurs ceints du blanc tablier :
Patron, trop confiant — remplaçant familier,
— Potard, aux grains d'iris — garçon de pharmacie...

Et ce sont des petits chefs-d'œuvres de gaîté,
Ces poèmes légers, faits d'histoires vécues ;
Les scènes que tu peins, tu dois les avoir vues...
Mais chez toi, la Satire est sans méchanceté.

Si les travers des sots et des esprits moroses
Sont, par toi signalés à notre attention,
De moindres entités, en leurs métamorphoses,
Ont inspiré ta Muse en mainte occasion.

Je désigne, au hasard : l'humble Suppositoire,
Le papier Rigollot, — le Pilon, — l'Escargot... —
Et le Ver Solitaire... et le Vésicatoire...
— « J'en passe, et des meilleurs » — ... eût dit, Victor-Hugo.

Par métier, tu sais l'art... de dorer la Pilule ;
Si jamais il entend tes vers sur le... Santal,
Coppée assurément conclura : — c'est fatal —
« Moi, je n'ai pas trouvé cela si ridicule. »

A côté de Sylvestre et, près de Rabelais,
Parmi les « auteurs gais » tu viens prendre ta place ;
Et tu pourrais signer ces vers, si tu voulais :
« Pascalon-La Fontaine ou... Pascalon-Boccace. »

III

En fils respectueux de la tradition,
Sans écouter Galien ; te moquant d'Esculape,
Chaque mois, on te voit au banquet de la Grappe (1)
Célébrer le bon vin du pays Bourguignon.

Et, comme au temps passé, les jours de grande fête,
Au dessert, Pascalon se lève et chante encor
Pour ceux du Mâconnais et de la Côte-d'Or...
Le potard disparaît faisant place au poète.

Tu viens dire aux amis, avec un soin touchant,
Le mot qui félicite ou le mot qui console ;
Nul, mieux que toi, ne sait comment on auréole
Le lever d'une Aurore ou le Soleil couchant.

(1) Société Côte-d'Orienne dont Pascalon est Secrétaire.

Et la sincérité double ton éloquence,
S'il s'agit de fêter un maître vénéré ;
Car tu gardes au cœur, profondément ancré,
L'intime sentiment de la reconnaissance.

Puissent tes vers trouver, en suivant le chemin,
La moisson des succès et des apothéoses !
Je suis sûr qu'au banquet de la Grappe — *Demain,*
Les « Gloires de Dijon » t'apporteront des Roses...

Février 1908.

Paul Bur



ÉPITRE LIMINAIRE

A Monsieur CRINON, *respectueusement.*

Joyeux Etudiants, sympathiques élèves,
Confrères, *parias,* qui turbinez sans trêve ;
C'est pour vous, mes amis, que j'ai rimé ces vers,
Occupant mes loisirs, dans les longs soirs d'hiver.
Autrefois, j'ai suivi les cours de notre Ecole ;
Aussi, moi, j'ai connu l'angoisse de la *colle,*
Lorsque je gravissais l'âpre et si long chemin
Dont l'écueil redouté s'appelle : un examen.
Vous êtes mes cadets, mais pas de tant d'années,
Que je dise aujourd'hui des choses surannées ;
Mon « Dignus Entrare » ! — grâce au jury clément —
Date — à quelques mois près — de quinze ans seulement.
Alors, si je brillai... peu, sur mainte partie,
Je vous le dis tout bas... c'était par modestie...

. . . .

Qu'il est loin ce temps là ! j'ai perdu mes cheveux...
Mais je reste, l'espoir... lointain de mes neveux :
— A peine ai-je, parfois, un peu de lassitude —
En dépit des clients, j'ai gardé l'habitude

D'aller au Luxembourg, dont les faunes railleurs
M'ont vu passer, jadis dans mes jours... les meilleurs...
Là, j'ai rêvé pour vous, à l'ombre des grands marbres,
Tandis que les moineaux babillaient dans les arbres
Et que les chers bébés, sous les yeux vigilants
Des nounous, s'ébattaient, roses et turbulents.

. . . .

Si quelque esprit... chagrin estime que ma Muse,
A quelquefois, les sons d'une aigre cornemuse
Et que je n'ai pas su m'abstenir, par endroit,
De railler *Bézuquet,* d'un esprit maladroit,
A celui-là, vraiment critique trop extrême,
Je répondrai : « Monsieur, *Bézuquet?* c'est... moi-même ! »
(Sans doute, aucun de vous n'a l'esprit si mal fait ;
Et mon humour joyeux n'aura point d'autre effet
Que de vous chatouiller, sans la moindre blessure)...
— J'eusse été plus tranquille au temps de la Censure —
Simplement, j'ai voulu, sans donner de leçon,
Chanter pour mon plaisir, sans but... comme un pinson !
Et, s'il m'est arrivé de manquer de vergogne,
La raison ? la voilà : je naquis en Bourgogne :
Tout petit, j'ai connu le goût du Chambertin
Souvent, un peu Gaulois, mais jamais libertin.

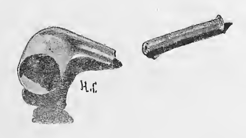
. . . .

Quand le soir, n'attendant plus la moindre pratique,
J'avais mis les volets à mon humble boutique ;
Avant que de goûter un bienfaisant repos,
J'aimais à rimailler quelques joyeux propos.
Pour éclairer ton ciel, sombre neurasthénie
Qui guette l'homme seul, nul besoin de génie :
Le riant souvenir des jeunes ans suffit...
Et j'en ai, pour ma part, retiré bon profit !

. . . .

J'ai baptisé mes Vers : « *Refrains de l'Officine;* »
Vous pouvez les montrer, même à votre cousine
— Mais, pourvu toutefois, qu'elle aît passé trente ans ! —
Pour vos filles, ils sont un peu compromettants.
D'ailleurs, sachez-le bien, si je rime en cachette
De ma femme, mon but n'est point que l'on m'achète :
Et si mon livre à *mille !* est tiré simplement,
C'est pour une raison... de pur ameublement.
L'an dernier, je perdis mon oncle Théophile,
Homme avaricieux, mais grand bibliophile !
Ses meubles, je les ai... Quant aux nombreux bouquins...
Il les avait vendus — les vieillards sont mesquins —
Son argent, je l'ai mis... en bonnes hypothèques :
Mon œuvre garnira... ses trois bibliothèques.

PASCALON





Cliché Dufayel. Fr. Pierre Petit, Dr.

PASCALON

LES

REFRAINS DE L'OFFICINE

LA CHANSON DU GARÇON !

A mon humble et brave collaborateur :
le Père BAPTISTE *!*

AIR : Il ne faut pas, que rien n'se perde

I

Humble garçon, dans le laboratoire,
Je suis chargé des plus humbles travaux :
C'est moi qui fais l'onguent vésicatoire ;
De l'alambic j'astique les tuyaux...
Le matin, levé dès l'aurore,
Je passe le plumeau partout ;
Quand le patron sommeille encore,
Depuis longtemps, je suis debout.

II

Tout en chantant, je rince les bouteilles,
Avec ardeur... sans me bousculer trop ;
Dans la saison, je presse les groseilles ;
Quand il est cuit, je filtre le sirop...
Jadis ! je faisais les pastilles...
Mais je sais battre le Cérat...
C'est moi, qui vais dans les familles,
Porter la note et cætera !

III

Il faut me voir, lorsque je pulvérise
Les quinquinas, les colombos amers !
D'un rythme égal, mon pilon, frappe et brise
Tous ces produits... qui traversent les Mers.
Gaîment, je tape et carillonne,
Tandis que le mortier de fer,
Sous mes coups redoublés, résonne
Comme une cloche de l'Enfer !

IV

N'ayant par mois qu'un modeste salaire,
Si mon labeur est souvent... bien grossier ;
A mon avis : *garçon-apothicaire*
Ça sonne mieux... que : *commis-épicier*
Au besoin, je tiens la boutique,
— Sachant de l'art, quelques débris ; —
Et, quand, nombreuse est la pratique,
C'est moi qui pèse... l'Onguent gris.

V

Je suis l'ami de Clerisse la bonne ;
Tous les jeudis, je frotte le salon...
Mais, en retour, parfois elle me donne
Son aide, lorsqu'on fait le diachylon.
Nous déjeunons, en tête-à-tête,
A la cuisine, auprès du feu ;
Et, pour mieux faire sa conquête,
Moi, j'écume le pot-au-feu.

VI

Je lui fournis : Garus, menthe et réglisse,
Eau de Cologne... enfin, mille douceurs.
Grâce à mes soins, dans son cœur je me glisse ;
Bientôt, j'espère obtenir ses faveurs !
    Un soir, pour te conter fleurette,
    Si l'amour dirige mes pas
    Vers la porte de ta chambrette,
    Clarisse ! n'ouvriras-tu pas ?

. . . .

VII

Modestement, je passerai ma vie
Parmi les bassines et les pilons ;
Humble soldat, puis-je voir, sans envie,
L'heureux sergent... si fier de ses galons ?
    Autrefois j'ai bercé le rêve
    — Que j'ai fini par oublier — :
    C'était... de devenir Elève !
    Ah ! que ne suis-je Bachelier ?





LA CHANSON DE L'ÉLÈVE

A mon ami J. Winter.

Air : De l'Hôpital, vieille pratique!

I

Je suis élève apothicaire,
A MONTROUGE, un vilain quartier...
Que j'eus tort, en quittant Beaucaire,
De choisir... ce fichu métier!
Aussitôt que le jour se lève,
Adieu! le bien aimé sommeil;
Brusquement, se finit mon rêve
Aux tintements de mon réveil! (*bis*).

II

Toujours debout, dans la journée,
Je dois me montrer très-dispos;
Quand ma besogne est terminée,
Je voudrais goûter le repos...
Mais le patron, dans l'officine,
A mis le *farniente* à l'index;
Tout en rêvant à ma cousine,
Je m'assoupis sur le CODEX. (*bis*).

III

Hélas! qu'un jeune homme s'ennuie,
Parmi tous ces flacons divers!
Jours de soleil, de neige, ou pluie;
Pour moi, sont tous des jours d'hivers!

En passant, si quelque brunette,
Follement, m'adresse un bécot,
O Liberté, je te regrette;
Je voudrais être... calicot. (*bis*)

IV

Lorsque vient mon jour de sortie,
Je me fais beau de grand matin,
Pour une galante partie,
Là-bas, au vieux quartier Latin...
Au rendez-vous, est ma maîtresse ;
Mais, au moment de me trotter,
Vient une ordonnance qui presse,
Et, sans me plaindre, il faut rester ! (*bis*).

V

Si la cliente — *dame* ou *bonne* —
Est jolie ; en rusé matois,
Pour amadouer la friponne,
Je me fais aimable et courtois ;
Mais le Patron — bourgeois austère —
Réprime les propos joyeux ;
Rongeant mon frein, je dois me taire,
Tout en lui faisant... les doux yeux. (*bis*).

VI

L'autre jour, en tramway, je monte,
Pour aller au Pré-Saint-Gervais ;
Soudain, je me sens pris de honte...
Quelqu'un dit : « Ça sent très mauvais ! »
Je ne suis ni laid ni difforme
— Je puis le dire, sans orgueil, —
Mais parfois, je sens l'iodoforme :
Pour être aimé, c'est un écueil ! (*bis*).

VII

Chaque nuit, malgré la fatigue,
J'ai quelque amoureux cauchemar ;
Je sursaute et danse la Gigue
En frétillant... comme un homard ;
La femme du patron murmure :
— Sa chambre est dessous, au premier... —
Et me conseille... le *bromure*
Afin d'épargner le sommier ! (*bis*).

VIII

C'est une brune assez piquante ;
Mais je reste froid, par raison,
A la saveur, si provocante
De ses trente ans... chaude saison !
J'ai médité le vieux proverbe ;
« Œil pour œil ! » et suis convaincu,
Que si l'on trompe, étant imberbe,
Mari, plus tard, on est... trompé ! (*bis*).

. . . .

IX

La liberté devient prochaine :
Le bonheur va m'être rendu ;
Mon stage est fait, brisons la chaîne
Et rattrapons... le temps perdu.
Je vais rejoindre mon amie,
Là-bas, au vieux quartier Latin...
Et, tout en piochant la CHIMIE,
Devenir... un peu libertin. (*bis*).

LA CHANSON DE L'ÉTUDIANT

Au Camarade G. Oudin

Air : Loin de nous les Grandeurs, etc.

I

Jeunes et pleins d'entrain, même au laboratoire,
Où la pipe s'allume aux braises des fourneaux,
De la vieille ALCHIMIE, renouvelant l'Histoire,
Peut-être! obtiendrons-nous... quelques produits nouveaux.

REFRAIN :

Chantons ! pour le labeur, qu'on retrousse ses manches ;
Du CHLORE, redoutant la perfide douceur...
En été, nous irons aux champs tous les dimanches,
Suivre, en herborisant... notre cher Professeur.

II

Au feu du chalumeau, nous façonnons le verre
Et, très adroitement, nous perçons les bouchons...
Le surveillant n'est pas d'une humeur trop sévère ;
Il sait fermer l'oreille aux refrains folichons.

REFRAIN :

Chantons de gais refrains, en retroussant nos manches,
Des belles, oubliant la perfide douceur...
En été, nous irons au bois tous les dimanches,
Suivre, en herborisant, notre cher Professeur !

III

Des maîtres vénérés, nous gardons la mémoire :
L'Ecole est le berceau de vingt noms glorieux...
Modestement, glanons dans les champs de la Gloire :
La SCIENCE a toujours des coins mystérieux !

REFRAIN :

Travaillons, pleins d'ardeur, en retroussant nos manches,
Et, du CHLORE, bravons la perfide douceur ;
En été, nous irons aux bois tous les dimanches,
Avec Monsieur Guignard, notre cher Professeur.

IV

Peut-être ! l'an prochain, aurons-nous l'avantage
D'aborder l'analyse en prenant du galon ?
On est... un vrai chimiste, en grimpant un étage...
Et l'on ne casse plus, jamais... un seul ballon.

REFRAIN :

Nous piocherons gaîment, en retroussant nos manches ;
Du fameux H^2S, éprouvant la douceur...
Nous irons respirer, l'air pur tous les dimanches,
Et suivre, dans les bois, notre cher Professeur.

V

Quand nous serons ferrés sur l'Arcane chimique
Et, des précipités, connaîtrons les couleurs ;
Accueillis dans ton sein, ô chaste Botanique !
On pourra — papillons — butiner sur les fleurs.

REFRAIN :

Lors, nous travaillerons, sans retrousser nos manches ;
Pour nous, le microscope aura mainte douceur...
Et quand Mai reviendra, nous irons, les dimanches,
Suivre, Monsieur Guignard, notre cher Professeur.

VI

L'élégant Microscope, en surprises, fertile,
De son œil de cristal, explore le Grand TOUT ;
Pour lui rien de caché ; nulle chose futile ;
C'est le microbe obscur, qu'il pourchasse surtout.

REFRAIN :

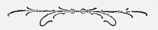
Bacilles, Vibrións, à l'allure traîtresse,
Nous saurons dévoiler vos multiples noirceurs...
Et, le dimanche, avec notre jeune maîtresse,
Des halliers de Meudon, goûterons les douceurs !

VII

Enfin, après quatre ans, mûris par la Science,
Chacun fera son nid... au hasard du destin,
En te disant « Adieu ! » divine insouciance,
Nous tâcherons d'avoir une place au festin...

REFRAIN :

Sans trêve, poursuivant la fuyante Chimère,
Si vous êtes en butte à des soucis mesquins,
Amis, consolez-vous : la vie est moins amère,
Quand on a des enfants, la pipe et les bouquins.





L'ÉTUDIANT PAUVRE

A la mémoire de Jacques le Lorrain,
qui vécut et mourut pauvre.

C'est l'hiver ; la nuit sera dure
Au vagabond, sans feu, ni lieu,
Qui se nourrit, maigre pâture,
Souvent, à la grâce de Dieu.

Il neige !.. Dans l'humble chaumière,
Dont la bise ébranle le toit,
Les petits enfants disent : « Mère,
« Réchauffe-nous bien près de toi. »

Il a froid, malgré son plumage,
Le pinson, si joyeux l'été.
Il a faim et, pour une cage,
Il donnerait sa liberté.

Il gèle ; cette nuit, sans doute,
Plus d'un bandit, fleur d'échafaud,
Au passant qui s'attarde en route,
Dira : « Ta bourse, il me la faut. »

Il fait froid ; l'ouvrière honnête,
Vers le faubourg, d'un pas hâtif,
Remonte et détourne la tête
Pour jeter un regard furtif,

Du côté des filles de joie,
Qui ricanent, l'œil insolent...
Elle songe aux robes de soie,
Qu'offre le vieux Monsieur galant.

Par la misère, elle est pâlie,
— On est dans la morte-saison —
Puis, après tout, elle est jolie...
Et, c'est si triste à la maison...

C'est l'hiver ; dans sa chambre nue,
Que tapisse un papier jauni,
Le poète vit dans la nue...
Encore un sonnet de fini !

Il gèle très fort ; mais qu'importe !
Battant du pied, sur le trottoir,
L'amoureux guette sous la porte,
Celle qu'il attend chaque soir.

Puis, côte à côte, en marchant vite,
Elle, rieuse, lui, gamin,
Ils vont où l'amour les invite,
Sans soucis du froid en chemin ;

Il neige : la chère maîtresse,
Dans les bras de son jeune amant,
Murmure, en l'ultime caresse,
Les mots qu'on dit, en se pâmant.

Dans la chambre tiède et bien close,
D'où le désir chasse l'ennui,
Quelle ineffable et douce chose,
Que s'étreindre toute une nuit !

. . . .

Et moi qui, plus qu'un autre au monde,
Ai l'ardente soif du baiser,
Je suis seul : ni brune, ni blonde,
Ce soir, ne viendra l'apaiser...

Décembre 1890.





LA SALLE DE GARDE

Gravure tirée de *Gens qui passent*, de Paul Bru
Flammarion éditeur.

LE CONCOURS DE L'INTERNAT

Aux Confrères de la promotion de 1887.

AIR : En rev'nant de la Revue !

Vers la fin d'ma troisième année,
Un ami me fit ce discours :
« Ton Ecole étant terminée,
« Tu devrais songer au Concours.
« C'est, dans un mois, que ça commence,
« Malgré ton peu d'intelligence,
« Tu pourras, en piochant beaucoup,
« P'têtr' ! arriver du premier coup ! »
Je lui réponds, ravi :
« Merci de ton avis ;
« Je vais le suivre et, sans surseoir,
« M'y mettre à partir de ce soir...
« Adieu ! plaisirs paillards !
« Café, bocks et billards !
« Au travail, je m' résous... »
Et comme il me restait *cent* sous :

REFRAIN

Le cœur content,
Nous allons en chantant,
Prendre un Pernod ! — suivant
Notre habitude ;
L'apéritif,
Rend l'esprit très actif ;
C'est un préparatif
Bon pour l'étude !

II

Lorsque j'allai me faire inscrire,
Un gros rond d'cuir, chauv' comme un œuf,
Me dit — avec un p'tit sourire :
« C'est vous qui fait's le soixant'neuf ! » [1]
. . . .
J'passais à la Salpétrière,
Des après-midi tout entières,
Fourrant mon nez dans des bocaux
Remplis de produits médicaux !
Des plantes et des fleurs,
De toutes les couleurs,
On en avait fourré partout !
Mais c'étaient les liquid's surtout,
Qui m'ennuyaient, au fond :
Souvent on les confond ;
Faut avouer sans orgueil,
Qu'on se met parfois, l' doigt dans l'œil...

Assidûment,
Je travaillais gaîment,
L'Patron [2] disait : « Vraiment !
« Comme il progresse ! »
Je m'étais r'mis
A l'étude, soumis,
Négligeant mes amis
Et... ma maîtresse.

(1) Evidemment il voulait dire : le soixante-neuvième.

(2) L'excellent M. Lextreit.

III

On doit quasiment reconnaître
Tous les produits du vieux Dorvault ;
Mais un matin, j'fus pris en traître,
Par un vilain rhum' de cerveau...
Cependant, au bout d'un' quinzaine,
Je savais retrouver, sans peine,
— Bien qu'on ait pu le déranger —
Le flacon de... fleur d'oranger !
Le sirop de Nerprun,
— Presque opaque et très brun, —
Ressemble — on ne peut le nier —
Au noir sirop de *Cuisinier*... ;
Du sirop de TOLU,
Le goût est absolu ;
Pour l'Assa-Foetida,
Je songeais à Cambronn'... Oui-dà !

Assidûment,
Je travaillais gaîment ;
L'Patron disait : « Vraiment !
« Comme il progresse ».
Je m'étais r'mis
A l'étude, soumis,
Négligeant mes amis,
Et... ma maîtresse ! (1)

(1) Que faisait-elle pendant que je potassais la *Corne-de-Cerf* ???

IV

Enfin, le fameux jour arrive ;
Tous les jurés sont au complet...
La dispute sera très vive,
Mais la concurrence me plaît ;
Dans un immense amphithéâtre,
Dont les murs ont perdu leur plâtre,
Nous arrivons, au moins, *trois cents !*
Qui... chantions dans tous les accents!
Normands et Bourguignons,
Aux rutilants trognons ;
Des Bretons et des Francs-Comtois ;
Des gens du Sud et de l'Artois ;
Fameux gars Berrichons,
Parigos folichons,
Cotoyaient l'Auvergnat,
Auchi venu pour l'Internat !

Le cœur content,
Sur un air discordant,
Malgré le Président
Et sa sonnette,
Tout l'mond' chantait,
Criait et chahutait,
Pendant que l'jury f'sait
Une sal' binette !

V

On finit par faire silence
— Ne pouvant pas brailler toujours! --
Et l'épreuve bientôt commence
Après un somnolent discours;
Les candidats, à tour de rôle,
Viennent, avec un air tout drôle,
En sortant d'un petit local,
Examiner chaque bocal!
Chacun, suivant son tour,
Défile tout autour
De la table où, l'air très pervers,
S'étalent, vingt produits divers,
En se disant : « Il faut
« Ne rien nommer... à faux,
« Afin que le Jury
« N'en reste pas tout ahuri ! »

Sans se hâter,
Il faut savoir goûter
Et surtout apporter
De la prudence;
C'est là l'écueil;
Plus d'un, rempli d'orgueil,
Se met le doigt... dans l'œil
Et... recommence!

VI

J'arrive, à mon tour, l'air morose;
Mais bientôt, r'prenant mes esprits,
Je dis très haut : « Feuille de Rose ! »
(Tout le monde avait bien compris...)
Par un flacon, je continue;
Je renifle et... crac ! j'éternue;
— Même il paraît que j'ai pâli, —
C'était justement... d'l'Alcali !
Je me remets un peu,
Ayant le nez tout en feu...
Malgré qu'on fasse du chahut,
Je r'connais : l'ami Copahu.
Bref, quand je fus au bout,
J'avais reconnu... tout !
Excepté le VIGO,
Que j'nommai : Savon du CONGO !!!

Sans se hâter,
Il faut savoir goûter,
Et, surtout, apporter
De la prudence ;
C'est là l'écueil;
Plus d'un, rempli d'orgueil,
Se met le doigt dans l'œil
Et... recommence !

VII

Aux « composés » sans anicroche,
Ensuite, j'ai bien répondu...
Mais aussi, j'avais dans ma poche,
De la ficelle... de pendu...
De plus, à l'autel de la Vierge,
Ma maîtresse avais mis un cierge.
Grâce à ces deux porte-bonheur,
Partout, j' m'en tire avec honneur.
J'fus des plus éloquents
En parlant des Onguents;
Et j'fournis aux jurés surpris,
Force détails sur... l'Onguent gris...
Me trouvant trop bavard,
L'un d'eux m'dit : « Mon gaillard,
« Pas la pein' d'appuyer,
« On voit... qu'vous savez l'employer ! » (1).

Sans se hâter,
Il faut savoir goûter
Et, surtout, apporter
De la prudence !
C'est là l'écueil :
Plus d'un, rempli d'orgueil,
Se met le doigt dans l'œil
Et... recommence !

. . . .

(1) Pure calomnie.

VIII

Bref! après plus d'une nuit blanche,
Je fus admis dans un bon rang ;
J'étais dev'nu minc' comme une planche !
Et presque aussi sec qu'un hareng !
Un ami (d'ailleurs mauvais' langue),
Disait que si j'étais exsangue,
Il en connaissait la raison :
C'est : d'avoir trop... aimé Lison !
Interne à l'hôpital,
J'ai pour tout capital,
Un assez maigre traitement ;
Mais je m'amuse énormément !
Je suis rébarbatif
A mon définitif !
Et, si je suis... collé,
Vraiment ! je n'l'aurai pas volé !

Tout tranquill'ment,
En lisant, en aimant,
On vit joyeusement ;
Célibataires...
Quand nous s'rons vieux,
— Ne pouvant faire mieux —
Nous deviendrons sérieux
Comm' des... Notaires !



HEURES GRISES !

(SONNET)

Je la voyais passer, exacte, le matin,
Blonde... un morceau de roi ; toujours un peu pressée,
Souriante, elle allait, descendant la chaussée [1],
Sans doute, travailler dans un quartier lointain...

Chaque fois, j'admirais la fraîcheur de son teint ;
Sa radieuse image habitait ma pensée ;
Mais, pour lui dévoiler une flamme insensée,
Timide, j'attendais le propice destin.

Un dimanche, elle entra, la mine un peu pâlie ;
Un sombre Gainsborough, la faisait plus jolie...
Elle portait un tour de col, en Petit-Gris...

Je me réjouissais déjà de la surprise,
Quand elle dit : — soudain dissipant ma méprise —
« S'il vous plaît ! donnez-moi... pour deux sous d'*Onguent gris !* »

(1) Chaussée Clignancourt.



LE RENDEZ-VOUS

SOUVENIR D'ÉTUDIANT

A l'ami Roulier, *barde de la* Grappe.

L'heure approchait : il était temps vraiment.
Je m'ennuyais, comme seul un amant
Peut s'ennuyer, attendant sa maîtresse ;
Encore une heure et puis... c'était l'ivresse...
L'extase enfin, lorsque je sentirais
Entre mes bras, son buste souple et frais !
Depuis cinq jours, je ne l'avais point vue :
C'est long ! très long ! quand on est amoureux.
De mon logis, je passai la revue
En y semant des parfums langoureux ;
Un demi-jour donnait à ma chambrette
L'air d'un boudoir un peu mystérieux :
C'est bien connu : dans l'ombre on s'aime mieux...
Je tiens cela d'une ancienne lorette !
Dès le matin, ma femme de ménage
Avait si bien transformé mon taudis,
Qu'il semblait, presque, un coin du Paradis
Et subito, j'avais doublé son gage.

. . . .

Tout était prêt pour le galant repas,
Mais je craignais que Lison ne vînt pas
Et commençais à perdre contenance.
« Voyons ! c'est bien pour aujourd'hui lundi ? »

Et j'attendais, fiévreux, depuis midi !
J'aurais voulu qu'elle fût en avance :
— Lison pouvait se payer un sapin —
Et, vaguement, je flairais... un *lapin!*
Si le mari savait tout ? Quelle histoire !
Car il était jaloux c'était notoire :
Il me faudrait aller sur le terrain...
Je me sentis tout à coup mal en train,
Non pas que j'eusse une âme mal trempée ;
Mais, à vingt ans, mourir d'un coup d'épée,
A peu d'attraits... même pour de beaux yeux...
Que l'adultère est parfois ennuyeux !

. . . .

Deux tintements vibrent à la pendule...
C'est le moment ; je cours rempli d'émoi
A mon miroir, me trouvant beau ma foi...
— Un amoureux est toujours si crédule ! —
J'entends frapper ; Toc ! Toc ! distinctement
Et vais ouvrir avec empressement...
« Elle a tenu, me dis-je, sa parole »
Passionnément, j'enlace mon idole,
Dans l'ombre, avec mon bécot le meilleur...
Bonjour ! Chien bleu !!...ZUT ! c'était... mon tailleur





PETITES ANNONCES

Mademoiselle Jeanne d'Epinal, au Journal.

Je lis, agréable surprise,
Dans un numéro du JOURNAL,
Qu'une jeune fille incomprise
Qui signe : *Jeanne*... d'Epinal...

Lasse d'être célibataire,
Cherche, pour un hymen légal,
L'âme sœur... rentier ou notaire,
Très apte au Bonheur conjugal...

Vous semblez la Jeanne accomplie...
Et je ne serais qu'un lourdaud,
Si je ne vous trouvais... jolie,
Rien qu'au chiffre de votre dot !

Répondez-moi, sans plus attendre ;
Puisque vous cherchez un époux,
Nous sommes faits pour nous entendre ;
Demain ! je suis à vos genoux.

Ainsi que vous, belle inconnue,
— Je vous le dis, non sans émoi... —
Enfin ! je sens l'heure venue
De choisir une femme... à moi !

Car les Mimi-Pinsons banales,
A mon âge, n'ont plus d'attraits ;
Leurs candeurs sont peu virginales ;
De plus, elles vous font des traits!

C'est pourquoi ma lèvre blasée,
Des vins qui font, lourd, le sommeil,
Voudrait s'abreuver de rosée !
Dans un calice de vermeil !

. . . .

Oh! la solitude champêtre,
Dans quelque cottage fleuri !
Vivre aux côtés d'un charmant être
Qui vous dit : « Mon petit mari ! »

Oh ! les plaisirs de la famille !
Le bonheur paisible et charmant !
La pure et chaste jeune fille
Dont on devient l'époux... l'amant !

Puis, le ménage qui prospère ;
Après l'amoureuse chanson,
Le : « Bientôt, tu vas être... père!..
« Que voudrais-tu ? Fille ou garçon ? »

. . . .

Je quitte ce ton idyllique
Pour vous, il est trop dangereux !
Jeanne, une muse hyperbolique
Dénote un poète amoureux...

Mon âge vous plaira, sans doute :
Trente ans ; je suis Pharmacien ;
C'est un bon métier, somme toute ([1]),
Je suis aussi *Parnassien !*

Si vous aimez la poésie,
Je vous rimerai des sonnets ;
Si vous préférez l'Ambroisie,
J'en vends : Dix francs le kilo... nets !

Oui ! j'ai ce travers ridicule,
A mon âge : faire des VERS ;
Pendant les mois de canicule,
Hugo met ma tête à l'envers !

Viennent Décembre et la pratique,
Laissant Pégase au râtelier,
De mon devoir Pharmaceutique,
Je reprends le cours régulier !

. . . .

Ma lettre est sans doute importune ;
Mais j'ose déclarer ici,
Que ce n'est point votre fortune
Qui m'a fait dire tout ceci !

L'Argent n'est pas tout en ménage ;
Et je sais, sans vous offenser,
Une valeur qui, davantage,
Est agréable à dépenser !

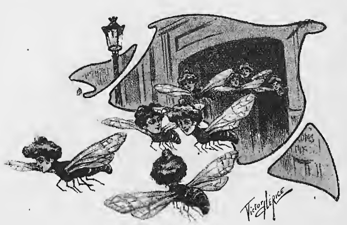
(1) Je le croyais, du moins.

. . . .

J'achève dans un trouble extrême...
Est-ce un rêve, sans lendemain,
De penser que bientôt, moi-même,
Je pourrai... briguer votre main?

Pour copie conforme,

PASCALON.



Gravure tirée de *Gens qui passent*.



RÉPONSE DE JEANNE... D'ÉPINAL

I

J'ai bien reçu ton homélie,
Aimable et galant Pascalon :
Ta lettre est tout à fait jolie,
Mais tu m'en mets... beaucoup trop long.

Tu veux t'enivrer à ma coupe,
Comm' si c'était Madame Hébé
Qui régale ! Ainsi qu'une étoupe,
Tu t'enflammes, pauvre bébé !

Malheureus'ment, je n'suis plus celle
Dont la vertu faisait l'orgueil...
Et, si tu m'as cru... demoiselle,
Tu t'es fourré le doigt dans l'œil !

En amour, j'ai d' la compétence ;
J'ai... connu plus d'un gigolo ;
Mais des comm'toi, dans l'existence,
Jamais ! Non, c'que t'es rigolo !

Ouvrant largement ses esgourdes,
Pendant que je lisais tout haut,
Nénesse a dit : « Il est rien gourde !
« Mais c'est un garçon comme il faut ! »

. . . .

Tu dois être en pleine jeunesse
Pour causer aussi tendrement...
Si je pouvais plaquer *Nénesse,*
J'te répondrais : « Voui ! » carrément !

Mais, suivant le dur Protocole
Des Marmites et des Marlous,
J'suis déjà mariée à la *colle*...
Et mon p'tit homme est très jaloux !

. . . .

T'as pas menti ; j'suis très gironde :
J'ai d'la poitrine et des yeux noirs...
On me connaît bien à la ronde,
Près du Boul'vard Richard-Lenoir !

Voilà cinq ans que j'y turbine,
Tous les jours, exacte au devoir ;
Pour te fixer sur ma bobine,
C'est très facile : on peut la voir !

Viens donc un jour de cett' semaine,
Mais pas l' sam'di : j'ai trop d'turbin...
Et si j'te plais, mignon, j't'emmène
Chez moi, tout près : rue Saint-Sabin !

II

Comment ! tu crois à cette histoire,
De la donzelle d'Epinal ?
Tu coupas — Oh ! la bonne poire ! —
Dans les annonces du *Journal.*

Pauvre chéri ! c'est d'la réclame :
Tant de candeur, vrai ! ça m'confond !
Tu dois avoir une belle âme,
Du premier coup, tu march's... à fond !

La mienne était assez habile ;
Mais, te voyant, tout sens d'ssus d'ssous,
Depuis c'temps là, je m'fais de la bile
Et je r'grett' mes trois francs six sous !

Ne va pas t'flanquer des migraines,
Et maigrir, pour l'amour de moi !
Néness' va faire un tour à *Fresnes*
(Il vient d'écoper pour six mois) !

Pendant c'temps là j's'rai ta compagne ;
— Rester tout' seul' c'est embêtant ! —
Et puisque t'ador's la campagne,
On ira l'voir, de temps en temps !

Vivre avec un homm' de ta sorte !
Ça ne doit pas manquer d'attraits ;
Mais tu sais, j'te flanque à la porte !
Si jamais tu m'faisais des traits !..

En été, on cueill'ra la fraise,
Gentiment, sans fair' d'embarras;
Et puisque tu n'aim's pas la *braise ;*
Si t'en as d'trop, tu m'la donn'ras.

Tu pourras, à ta fantaisie,
Fair' des Vers... comm' Victor Hugo...
Mais, quant à bouffer d'l'*Ambroisie*...
C'est trop cher, j'aime autant l'Gigot !

. . . .

J'vais t'espérer comm' le Messie :
Tu viendras bientôt, c'est compris...
. . . .
Puisque t'es dans la Pharmacie...
Apporte un p'tit pot... d'Onguent gris

JEANNE, de la Bastoche

Pour copie conforme,

PASCALON.





MA PREMIÈRE BICYCLETTE !

A mon érudit compatriote Eugène GODIN.

Je suis jeune, preste et gentille,
Pesant à peine vingt kilos !
Et j'ai plus d'un air de famille
Avec les antiques vélos !
Mais, si légèrement, je passe
— Telle un Sylphe, effleurant le sol, —
Que je franchis autant d'espace
Que l'hirondelle dans son vol !

Je suis docile, mais farouche
Pour ceux que je ne connais pas ;
Et lorsqu'un ignorant me touche,
Bien vite, je le jette à bas !
Pour mon seul maître, je suis « libre »
Quand il veut se servir de moi,
Aisément je tiens l'équilibre,
Le préservant de tout émoi !

Je déteste la Capitale,
A cause du pavé rugueux ;
Quand il pleut, la « bûche » est fatale...
La police me traite en gueux

Et si, quelquefois, je riposte
A la menace du sergot,
On me conduit tout droit au poste,
Comme une simple virago !

Cependant, modeste personne
Je chemine, sans bruit, glissant ;
Si je trompette ou carillonne,
C'est pour avertir le passant !
Pourquoi rendre ma vie amère ?
Je n'ai commis qu'un seul méfait :
Ecraser... une belle-mère ! (1)
Et son gendre a dit : « C'est parfait ! »

Mon adversaire le plus drôle,
C'est le vulgaire automédon ;
Il me « coupe » exprès : il me frôle,
Sans jamais demander pardon !
Mais on dit : « — C'est trop beau ma chère ! —
« Qu'un jour, à Paris, nous verrons,
« Au lieu du cocher... la cochère ! »
Alors, nous fraterniserons !

. . . .

C'est surtout au Bois de Boulogne,
Que j'adore me promener ;
Sans soucis, du cocher ivrogne,
Là, sans crainte, je puis flâner !

(1) Plaisanterie de mauvais goût... mais la rime est si riche !

Lorsqu'en été, sous la ramure,
Je passe en filant comme un trait,
Soudain, arrêtant son murmure,
Le ruisseau, lui-même, se tait !

Mais, si je suis douce, fidèle,
Et jouis d'une forte santé,
On me cite comme un modèle
D'admirable sobriété :
De Merlatti [1], jeûneur habile,
Je ne connais point la liqueur,
Mais, rien que d'une pinte d'huile,
Je vis deux ans... à la rigueur !

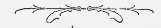
Pourtant, bien qu'étant bonne pâte,
Il faut, avec un soin jaloux,
Que de temps en temps, l'on me tâte...
Et que mes frottements soient doux !
De tendres soins, je suis éprise,
J'aime à me sentir caresser...
Réservant... plus d'une surprise
A qui... ne sait pas me graisser !

J'étais — jadis — un être informe
Et, d'un galbe à peine ébauché ;
Je faisais un tapage énorme,
Je n'étais... qu'un ours mal léché...
Dès longtemps, pour le pneumatique,
Délaissant le caoutchouc plein,
Mon rythme devint élastique,
Grâce à l'Auvergnat... MICHELIN.

1 Merlatti et Succi, jeuneurs célèbres.

Chers lecteurs, vous voyez en somme
Que je ne manque point d'appas...
Viens donc... m'essayer, beau jeune homme,
Tu ne le regretteras pas !
Viens guérir ton cœur en détresse :
En plein air, le couvert est mis...
Pour les grands bois, fuis ta maîtresse
Qui te trompe avec les amis !

Bicêtre 1889.



LA GRÈVE DES OMNIBUS

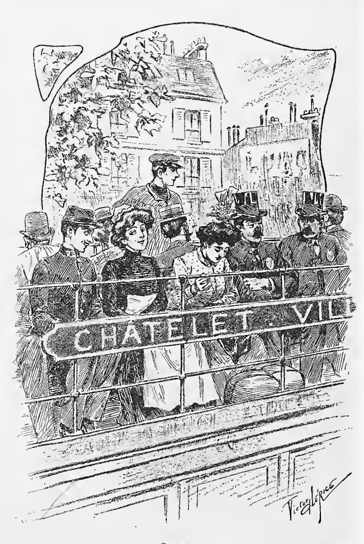
(MONOLOGUE RÉTROSPECTIF !)

A l'ami DUZAN.

Sous un prétexte de « Quibus »,
Ou de repos hebdomadaire,
Le personnel des Omnibus,
D'puis cinq jours à la grève adhère... (1)
Pour le rond d'cuir... ou l'atelier,
Le matin, bien vite, on se lève :
Pas moyen... d'aller travailler,
Tous les omnibus sont en grève !

Quand je m'en vais à l'Hôpital
De Beaujon, où je suis interne,
Pour trois sous, mince capital,
Tous les matins, je prends les TERNES...
Mais, depuis dimanche, Lison,
— Trouvant, sans doute, la nuit... brève,
Me fait rester à la maison
Puisque... les tramways sont en grève !!!

(1) Rime plus riche que le poète



Gravure tirée de *Gens qui passent*, de Paul Bru.
Flammarion, éditeur.

Vous me direz : « Prends le METRO... »
C'est juste ; mais je vous réplique :
Ces vers, pour qui, nul maëstro,
N'a voulu faire de musique,
Sont écrits... depuis dix-huit ans...
— Le Métro n'existait qu'en rêve ; —
On vivait des jours embêtants
Quand les omnibus faisaient grève !..

. . . .

Je vous plains, honnêtes Vieillards...
Quand il pleut, pour vous, quelle joie,
D'aller reluquer... égrillards,
Bas de grisette ou bas de soie !
Les vrais amateurs du mollet
Sous la jupe qui se relève,
Tristement, près du Châtelet,
Attendent la fin de la grève.

A l'impériale, cahoté,
En grillant une cigarette,
Sur la dame, assise à côté,
Volontiers, le regard s'arrête.
Le soir, plutôt que le matin,
Ainsi, j'ébauchai plus d'un rêve,
En taquinant un pied mutin...
Hélas ! quand finira la grève ?

Et, lorsqu'à monter en *dedans,*
Vous force la pluie inclémente,
Entre des appas... redondants,
On est blotti... chose charmante ..

L'on se croit en pays conquis...
L'idylle, rarement s'achève ;
Mais un moment, ce fut exquis !
Cochers ! vite arrêtez... la Grève !

La grève est cause d'un ennui
Qui faillit troubler mon ménage.
Hier... longtemps après minuit,
Ma femme rentra, tout en nage. .
Chez moi, j'évite le pétard ;
Mais en colère, je me lève :
« Pourquoi donc, rentres-tu... si tard ?
« — Chéri, c'est... la faute à la grève !!! »

. . . .

Les biens sont à côté des maux,
Presque toujours, sur cette terre ;
Les chevaux, pauvres animaux,
Goûtent un repos salutaire.
Les cochers, ayant le désir,
— Dans une caresse, moins brève —
D'embrasser leur femme à loisir,
Se sont dit : « Mettons-nous en grève ! »

1890.



LES DÉBOIRES PROFESSIONNELS!

LA CONCURRENCE

Seul! il était; sans concurrence;
Et, quand l'hiver était aigu,
Chez lui, c'était une affluence,
Comme un Dimanche, à l'Ambigu.
Il eut le « Mérite Agricole, »
— Etant chimiste du Parquet. —
Tous les camarades d'école
Etaient jaloux de BEZUQUET!

Les recettes étaient très bonnes;
Quinquina, sirop de raifort,
Tolu, se vendaient... par bonbonnes,
Sans nul rabais sur le prix fort.
BEZUQUET vivait dans un rêve,
Quand, soudain, on le vit faiblir;
PASCALON — son premier élève —
Venait — en face — s'établir!!!

Pour parer à cette aventure,
Bientôt, retrouvant ses esprits,
Bezuquet, sur la devanture,
Afficha — RABAIS SUR LES PRIX —
« Lutter avec moi c'est démence,
« Mon rival aura le dessous ;
« Par les Géraudel, je commence :
« Je vais les vendre... vingt-cinq sous !... »

Le coup n'était pas d'un bélitre,
Mais Pascalon était malin :
« Bezuquet me prend pour une huître ;
« Baissons la farine de lin.
« Connu, mon vieux, ton artifice !
« A la lutte, je me résous ;
« Demain, je vends — sans bénéfice —
« Les Géraudel : vingt-et-un sous !! »

« Il faut qu'un de nous disparaisse ! »
Mais Bezuquet n'était pas pris ;
Il se mit encore à la baisse
Et donna... pour rien, l'**onguent gris !**
« Allons ! c'est la guerre sans trève,
— Dit-il, — les jeunes gens sont fous. »
— « Eh bien ! laissons, reprit l'élève,
« Les Géraudel... à dix-neuf sous ! »

Chacun disait : point ne détèle...
Et, brandissant un lourd pilon,
« — J'attirerai la clientèle
« A tout prix, jura Pascalon.
« Dès lundi prochain — jour de foire —
« Je mets tout sens dessus dessous ;
« N'épargnons rien pour la victoire
« Et vendons les JANOS... *Neuf* sous !!! »

Lutte de boutique à boutique,
Dont tout le pays se souvient :
Le sirop **anti-scorbutique**
Se vendait... au prix de revient ;
Un franc ! le litre de morue !
Tout le monde en voulait user ;
Les gens disaient, en pleine rue,
« Purgeons-nous... pour nous amuser ! »

Mais ce fût la fin de la baisse ;
Un beau jour, levant le talon,
— Et ne laissant rien dans la caisse, —
S'enfuit le pauvre PASCALON...
BEZUQUET, riant dans sa barbe,
A ses élèves triomphants,
Dit : « Faut augmenter la rhubarbe
« Dès demain matin, mes enfants !! »





Cliché Pirou.

TOAST

POUR UN DINER DE PHOTOGRAPHIE A BICÊTRE !

Aux vieux Camarades !

Donc, il fut décidé, d'une voix unanime,
Qu'on irait chez Pirou, Boulevard Saint-Germain !
Photographe éminent, d'un renom légitime
Pour les clichés nombreux, retouchés de sa main...
Nous voilà donc partis, tous en habits de fête,
Emportant la calotte et le tablier blanc,
Chez l'illustre Pirou qui, sur-le-champ, s'apprête
A faire, de son mieux, un groupe... ressemblant !!

. . . .

Avez-vous remarqué (soit dit en parenthèse)
Qu'au moment où l'artiste ouvrait son appareil,
Il sourit ; ça voulait dire : « Je suis bien aise
« D'avoir à reproduire un ensemble pareil ! »

. . . .

Mais je dois, tout d'abord, vous demander, Cher Maître,
Votre permission pour plaisanter ici ;
Et, puisque vous daignez, à ce dîner, paraître,
Vous dire, au nom de tous :« Monsieur VIALA[1], merci ! »

(1) Notre pharmacien en chef.

D'ailleurs, je vous mettrai tout à fait hors de cause,
Commentant les Sujets de ce charmant tableau...
Admirez-les, tandis que je fais une pause;
Poête du Lutrin! inspire-moi... BOILEAU!

. . . .

Celui que vous voyez, le dernier... tout à gauche,
C'est Edgard; sur sa lèvre, un sourire s'ébauche,
Et, le poing droit crispé sur le bras d'un fauteuil,
A quelque beauté brune... ou blonde, il fait de l'œil!
Son voisin, c'est DUZAN, de Sainte-Foy-la-Grande :
Le Midi rapproché de la Terre Normande...
Le sourire est empreint d'une teinte de fiel
Et la moustache en crocs semble braver le Ciel!
Au milieu, c'est Fernand. Dominant tous les autres,
Vous fait-il pas songer à l'un des Douze Apôtres?
Dédaignant la calotte, il s'est dit : moi je veux
Montrer que sur mon crâne il reste des cheveux...
En regardant de près, la chose paraît louche...
Et je crois que l'artiste a fait une retouche.
A droite, le beau blond, c'est Blache; mais de lui
Je ne dis rien; l'ingrat, loin de nous, s'est enfui!
Et voici PASCALON! Ici, je vous avoue
Qu'à ma place, plus d'un de vous ferait la moue!
Si je dis, « que Narcisse en serait envieux. »
Pascalon répondra :« Tu te moques mon vieux. »
Si, de tout artifice, alors, je me dépouille,
En disant, « quelle tête! », avec lui je me brouille!
Remarquons simplement qu'avec le tablier
Son aspect est celui... d'un brave charcutier!
J'arrive au premier plan... PAUL, bon Apothicaire:
Un ancien, qui vivait à nos côtés, naguère!
Et qui nous a lâchés pour faire, aux Gobelins,
Le commerce — en détail — des farines de lins! (1)

(1) Il a fait un joli chemin depuis.

Et puis, pour couronner ce groupe sympathique,
Vous avez bien voulu prêter votre concours;
Mais, ne soupçonnant pas mon vice poétique,
Vous n'aviez pas prévu mon burlesque discours.
D'ailleurs, autour de moi, je vois, sur la muraille,
Votre aimable portrait, bien des fois, reproduit;
Vous êtes un soldat vieilli dans la bataille;
Chaque année, en ces lieux, l'amitié vous conduit!
Donc, célébrons gaiment ce dîner de famille...
Comme les rejetons, espoir d'un vieux tilleul,
Ou, d'un chêne puissant, l'humble et verte ramille,
Nous sommes les petits-enfants d'un bon Aïeul!
Quand la neige des ans blanchira notre tête,
(Puissions-nous devenir des vieillards comme vous!)
Emus, en évoquant cette cordiale fête,
Tous, nous regretterons les jeunes ans... si doux!
Et puis, de temps en temps, en mettant nos lunettes,
Nous jetterons les yeux sur ce papier jauni,
Et, si nous y trouvons les images moins nettes,
Le souvenir, du moins, n'en sera point terni...
Les voilà, souriants, ces amis de jeunesse :
C'est vous, Fernand, Edgard, Paul (le grave) et DUZAN,
PASCALON — trop flatté pour qu'on le reconnaisse, —
Et Blache, le rêveur...! Où sont-ils à présent? (1)

. . . .

Qu'importe l'avenir si le présent est rose!
C'est drôle, quand j'ai soif je deviens tout morose...
Pour bien finir mon toast, je veux, Monsieur VIALA,
Vider en votre honneur une coupe.... Et voilà!

Bicêtre, 1888.



(1) Grâces au Ciel, ils sont tous les six, bien vivants et pas trop changés.



SOUVENIR DE BICÊTRE

L'AMI COCO !

A Paul BRU.

L'Assistance Publique, en sa magnificence,
Sachant que nous étions ruinés... par le *banco,*
Nous fournissait — gratis — un serviteur : Coco
Pauvre être complaisant et rempli d'innocence.

Il avait été fou — nous sommes à Bicêtre —
Il n'en restait plus rien... qu'un air sombre et pensif.
Coco, petit de taille, était inoffensif
Et partageait, heureux, notre simple bien-être.

C'était le factotum de notre cordon-bleu
Qui, pour lui, quelquefois, se montrait autocrate,
Traitant le doux Coco de... pur aristocrate !
Parce qu'il dédaignait... le vin *rouge*... gros-bleu !!

Il préférait le *blanc,* qu'il buvait... à plein verre ;
Rarement, toutefois, je lui vis son *plumet,*
Sachant bien, qu'en tel cas, vite, on le renfermait ;
Le régime des fous à Bicêtre est sévère.

. . . .

Pour *chacun,* le dimanche, arrivait de Paris,
— A l'heure où l'on déjeune — une petite amie...
Très pur, l'air de Bicêtre est bon pour l'anémie ;
(Pour les femmes, s'entend), mais perfide aux maris.

Parmi nous, florissait plus d'un concubinage
(On rencontrait encor quelques Mimis-Pinsons...)
C'est ainsi que l'on prend d'excellentes leçons
Pour le jour où, *vraîment*, l'on se met en ménage.

Les vieux murs ont gardé plus d'un joyeux écho
De chansons, où n'entrait... nulle mélancolie...
Une modiste, un jour, s'amusa, par folie,
A faire les yeux doux au vertueux Coco.

Bien vite, elle enflamma notre célibataire ;
Ce jeu fut imprudent... et, de plus, onéreux,
Pour cela que Coco, devenant amoureux,
De zélé qu'il était, ne voulut plus rien faire.

Même il devint coquet — je ne dis pas gommeux ! —
Ce fut mal de troubler, ami, ta pauvre tête ;
Sans doute, tu rêvas d'une jeune conquête
En disant : « Pourquoi donc ferais-je pas comme eux ? »

. . . .

Peut-être, connut-il, d'un amant, les alarmes,
Jadis, avant qu'il fût, par le mal, terrassé ?...
Un soir — le malheureux songeait-il au passé ? —
Je l'aperçus, dans l'ombre, essuyant quelques larmes.

Pour celle, qu'autrefois, on appelait « FANCHON ! »
Le pauvre aurait couché, dehors, en plein Décembre ;
Sous le moindre prétexte, il entrait dans la chambre
Et couvrait, de baisers, les gants ou le manchon.

Pour lui, tous nous avions une pitié sincère :
A Bicêtre l'on perd, vite, le ton railleur ;
A voir tant de détresse, on en devient meilleur...
Et, même après vingt ans! parfois mon cœur se serre!..

. . . .

Un jour, notre ami Bru (c'est lui, mon cher lecteur,
Qui fit à ce volume une préface amène)
Me dit : « Coco s'en va ; demain soir on l'emmène
« A Bordeaux ! » Nous perdions notre bon serviteur!

Lorsque le malheureux apprit cette nouvelle,
Il poussa, tout-à-coup, un long rugissement,
Tel un fauve blessé ; on craignit un moment
Qu'il n'allât, de rechef, en perdre la cervelle...

Je m'employai pour lui ; je courus en haut lieu...
Ayant su conjurer des ordres si funestes,
Quand je lui dis enfin : « Eh bien! Coco!.. tu restes! »
Il m'embrassa les mains comme si j'étais Dieu !

Qu'il est loin ce temps-là! je suis... presque un ancêtre...
Mais — dussé-je, aux malins, paraître rococo! —
Je songe quelquefois à mon ami Coco...
Que devint-il?... Jamais je n'ai revu Bicêtre!



LETTRE

D'UN JEUNE POTARD A SON PÈRE

AIR : A Saint-Lazare !

C'est, du Café, que je t'écris :
Tu vas, j'espère,
Etre agréablement surpris,
Cher petit père ;
Je suis reçu... *Pharmacien*
— Bonheur extrême ! —
Avec la mention « Très bien »,
D'aujourd'hui même.

Ce matin, tout en me rendant,
A notre Ecole,
Je tremblais, en appréhendant
Qu'on ne me colle !
« Pourvu — disais-je — que MARCHAND [1]
« Rigide maître,
« N'aille pas faire le méchant !
« Et... me remettre ? »

(1) Professeur de cryptogamie.

Si je tremblais, c'était surtout
Par modestie ;
Je ne risquais pas... sans atout,
Cette partie...
De mon succès, j'étais certain ;
Mon cher concierge
Ayant fait, pour moi, le matin,
Brûler un cierge !

Et j'ai répondu, brillamment,
Sur la PHYSIQUE ;
— On oublia... ce fut charmant
La BOTANIQUE !.. —
J'avais en outre — (cela dit
En parenthèse) —
A faire... du Sucre Candi
Pour ma SYNTHÈSE !...

. . . .

Quand on arrive à vingt-huit ans,
On s'avarie ;
Je crois, mon père, qu'il est temps
Qu'on me marie...
Il faudrait me trouver, là-bas,
Un beau brin d'fille
Qu'ait pas mal de foin dans ses bas
Et... plus d' famille (1).

Mais tu sais, rien ne presse au fond ;
Bien qu'étant brave,
Je crains d'ach'ter un mauvais fonds...
La chose est grave.

(1) Est-il possible, que j'aie écrit des choses pareilles ? ô Jeunesse !

Le métier dev'nant hasardeux,
J'crois qu'il est sage
De faire encore... un an... ou deux
D'apprentissage !

Tu vas m' trouver bien exigeant,
Sans aucun doute,
Si j'demande encor' de l'Argent...
Pourtant, écoute :
J'ai bien passé mon examen,
Grâce à mes veilles ;
Il faut, pour l'arroser, demain,
Quelques bouteilles !

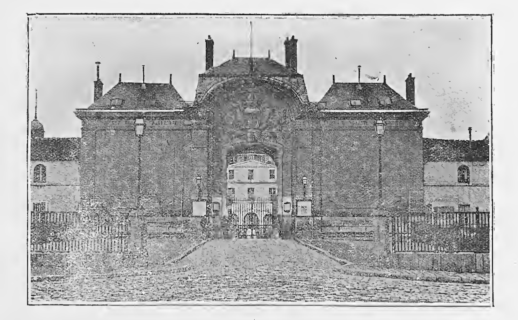
. . . .

Et je termine, en t'embrassant
Comme je t'aime...
Tu m'enverras... trois billets d'*Cent*
Ou... quatre même ;
J'n'ai plus d'vêtements : on voit ma peau...
Grande, est ma gêne...
Et Lison voudrait... un chapeau...
Ton fils : EUGÈNE.

Pour copie conforme,

PASCALON.





BICÊTRE

Cliché tiré de l'ouvrage de Paul Bru
et prêté par le Dr Bourneville.



LA CHANSON DU DÉPART

AIR : Les Pioupious d'Auvergne!

Bientôt ! c'est l'usage :
Il faudra partir !
Etre un homme sage
Et se convertir !
Adieu les beaux jours !
Les brèves amours !
Je voudrais rester étudiant... toujours !

REFRAIN :

Amis, quand nous serons apothicaires ;
Le pilon batt'ra
Le mortier sonn'ra !
Et... si l'on fait de brillantes affaires,
Garçons ou maris
Nous viendrons souvent à Paris !

Hélas ! vieux Bicêtre,
Nous te quitterons...
Et... tremblants... de l'être !
Nous nous marierons...
Avec les vertus,
Cherchez les écus :
Et vous n'en serez, ni plus, ni moins... c...ontents !

Refrain

Adieu ! bonnes filles
Au cœur... si changeant ;
Vous étiez gentilles,
Non, pour... notre argent...
Nous vous reverrons,
Lorsque nous serons
Bourgeois et *gâteux :* alors nous casquerons !

Refrain !

L'avenir me pèse :
Je vais — c'est certain —
Devenir... obèse,
Dans un trou lointain ?
Bourgogne ou Poitou !
Et Bretagne, itou ;
Je regretterai Bicêtre... n'importe où !

REFRAIN :

Amis, quand nous serons apothicaires,
Le pilon batt'ra
Le mortier sonn'ra !
Et... si l'on fait de brillantes affaires,
Garçons ou maris
Nous viendrons souvent à Paris !

1891.



LA CHANSON DU PHARMACIEN !

Aux Confrères moroses.

Lorsque je fus Apothicaire,
Pour longtemps, je quittai Paris ;
Et, six mois après, à Beaucaire,
J'entrai dans le clan... des maris !
Puis, tout comme un brave notaire,
Laissai croître mes favoris !

« Au revoir ! », dis-je, à ma maîtresse,
Le cœur gros, un triste matin...
Elle a reversé sa tendresse
Sur un vieux marquis galantin ;
Lison dort... depuis sa noblesse,
Dans de coûteux draps de satin.

J'évoque, — avec mélancolie, —
Notre gargote d'autrefois,
Où le vin avait... trop de lie,
Et la cuisine, un air sournois ;
On connaît peu la *Chère lie,*
Avec *cent-vingt-cinq francs* par mois !

. . . .

Je devins un mari modèle ;
Puis, conseiller municipal.
La clientèle m'est fidèle ;
On m'estime au pays natal...
Et, quand j'obtins sa main, Adèle
Avait... un joli capital !

Que j'exécutai de formules,
De Juleps calmants pour la toux !
Que j'en ai roulé de Pilules !
— Celles du grand RICORD surtout —
Dieu ! que les gens sont ridicules,
Puisqu'on leur fait avaler... tout !

En vain, je veux passer l'éponge
Sur ma jeunesse, et raisonner ;
Loin de Paris, le *spleen* me ronge...
La nuit, si je veux entonner
Un air... — qu'à mon âge... on prolonge —
Au bon moment, l'on vient sonner !

Pour me distraire, le Dimanche,
Où, durant les longs soirs d'hiver,
Ma vieille *Muse* a carte blanche,
A quarante ans ! je fais des vers...
Mon épouse, vers moi, se penche
Et... se moque de mon travers !

Ma femme est d'humeur incommode...
D'une aigre voix de Soprano,
Elle glapit l'air à la mode,
S'accompagnant — mal — au piano...
Parfois, je rêve d'un exode
Vers le couvent de Saint-Bruno !

Mais on n'entend — ô peine amère!
Nuls cris joyeux dans la maison :
Jamais Adèle ne fut mère...
On dit que j'en suis la raison...
Pourtant, j'eus un fils... éphémère,
Bien à moi... si j'en crus Lison!

. . . .

Malgré tout, ce qui me console,
C'est, qu'ami du Gouvernement,
J'aurai... le Mérite Agricole,
Un jour prochain... certainement!
D'un sénateur, j'ai la parole
Et, jamais, Sénateur ne ment...

En somme, ma vie est passable:
Epoux, débonnaire et soumis,
J'ose m'émanciper... à table,
Devant un succulent salmis,
Quand, aux jours de fêtes, l'on sable
Le Champagne, avec des amis!

Je suis inscrit sur le Grand-Livre;
Et j'ai, du côté maternel,
Un oncle, que j'espère suivre...
De loin! au voyage éternel...
Riche et vieux, il s'obstine... à vivre...
Passez... devant, mon Colonel! (1)

(1) Simplement, par politesse, mon cher Oncle.

. . . .

Une fois riche, adieu bassines,
Clos ombragé de tamaris ;
Sonnette, qui la nuit t'obstines
A troubler les pauvres maris...
Désormais, loin des officines,
Je vivrai tranquille... à Paris.



LA FOIRE AU PAIN D'ÉPICES

A Grenet-Dancourt.

Allons habille-toi ! le Ciel est bleu, mignonne ;
Vite, d'un tour de main, ondule tes cheveux ;
C'est dimanche aujourd'hui ; le gai soleil rayonne...
Je t'aime comme au temps de nos premiers aveux...
Et, puisque c'est le jour de congé de la bonne,
Ce soir, nous dinerons dehors, si tu le veux.

Mets la robe, tu sais, qui te rend si jolie
Et fait, plus mince encor, ta taille de roseau ;
De poudre, à peine un brin, va te rendre pâlie...
Mais avant, laisse-moi prendre sur ton museau
Un baiser d'amoureux ! Excuse ma folie,
Le printemps m'a rendu léger, comme l'oiseau.

Irons-nous voir, Fanchon, la foire au pain d'épices ?
Combien elle eût pour nous de charmes... autrefois!
Les clowns enfarinés avaient mille délices ;
Sans trêve, tu tournais sur les chevaux de bois ;
De Bobèche railleur, tu goûtais les malices...
Même un soir, tu pleuras... au Théâtre LEGOIS !

Te souvient-il du jour où, dans une baraque,
Nous fûmes attirés par un Barnum... très laid ?
« Venez voir — disait-il — un Souverain Canaque,
« Dévorer, tout vivant, Mesdames... un poulet. »
Nous entrâmes... Stupeur ! sous une humble casaque
Je reconnus Julot... le fils du pipelet !


PUCES
SAVANTES
ENTRÉE

Mais ne nous risquons plus chez les puces savantes...
Tu voulus m'y conduire, un Dimanche matin,
Nous y vîmes — c'est vrai — des choses émouvantes...
L'une, sur ton sein blanc, où parfois... libertin,
J'apporte, en amoureux, des caresses ferventes,
Put se glisser, malgré ton corset de satin !

La... Dompteuse ! à grands cris, réclamait ta capture :
— « C'est mon premier sujet » — dit-elle, avec candeur !
Je lui donnai... vingt sous ; une fois en voiture,
Je me mis à traquer l'insecte... avec ardeur.
La puce avait choisi — la bizarre aventure ! —
Justement... cet endroit que je tais, par pudeur...

Aussi te souvient-il, ô ma chère maîtresse
Du cochon, adorné d'arabesques dessins,
Portant ton nom... en sucre, écrit avec adresse ?
Il devait conjurer, du sort, les noirs desseins !
A ton cou, suspendu, l'animal, plein d'ivresse,
Oscillait, égrillard, au rythme de tes seins !

. . . .

A ces gais souvenirs, tu ris, sous ta voilette...
Restons chez nous, veux-tu, dis, ma brune Fanchon !
Je sais lire en tes yeux... tes yeux de violette ;
Restons, restons chez nous, je me sens folichon...
C'est dit ! D'un porte-veine, à quoi bon faire emplette ?
. . . .
C'est moi, si tu permets, qui serai... le Cochon !



SOLILOQUE PHARMACEUTIQUE !

A mon Confrère et Ami MARTINEAU.

Après trois ou quatre ans d'Ecole,
Ayant affronté mainte colle,
Admis, suivant le Protocole,

On aspire au clan des maris ;
Et, vous quittant, blondes houris,
On te dit « Adieu ! » gai Paris,

Pour découvrir un coin de France
— Entre la SEINE et la DURANCE —
Qui soit vierge... de concurrence !

Et, loin des *Rams'* et des *Bancos,*
Végéter, parmi des bocaux
Remplis de produits médicaux ;

Passer de mortelles journées
A peser des plantes fanées
Et d'autres drogues surannées ;

Et, malade ou non, sans repos,
Ecouter d'ennuyeux propos,
Tout en coiffant... des petits pots !!

Les doigts... gras, d'Onguent de la Mère,
Comment te saisir, ô Chimère ?
Ah ! OUI ! l'existence est amère ! !

. . . .

Il fut un temps — je vous le dis —
Où l'apothicaire... jadis !
Vivait comme en un paradis !

Même, après la mort du *clystère,*
Le Potard, gras comme un Notaire,
Était un heureux sur la terre.

Le bon client, même écorché,
Casquait, docile et non fâché ;
Le métier n'était pas gâché !

Impitoyable, à la victime,
On ne rognait pas un centime ;
Au fond, c'était très légitime,

Car on pouvait, au réclamant,
Répliquer, assez congrûment :
« C'est la faute au Gouvernement,

« Qui m'obligea, dès l'Épitome,
« A digérer tome sur tome,
« Et me vendit — cher — mon Diplôme ! ! »

. . . .

En ce temps-là, le médecin
Ne connaissait qu'un seul vaccin ;
Qu'un seul purgatif : le Ricin !

Alors, pour épater la foule,
Pas de *lécithine* en ampoule !
On gobait — entier — l'œuf de poule;

Point de ces remèdes divers
Qui calment la toux — les hivers - -
Et — les étés — chassent les vers !

On usait de mainte formule
Où, savamment, se dissimule
Ce qui calme ou ce qui stimule !

C'était le règne du julep ;
Des résines... dites d'Alep
Et des potages au salep ;

Les dépuratifs faisaient prime :
Maintenant, on nous les supprime :
Mais, en vain, contre eux l'on s'escrime.

Ah ! les bons sirops composés :
Jaunes ou blancs, verts ou rosés,
D'**aqua simplex**... très arrosés !

Adieu ! piquante limonade,
Qui, rosie... au suc de grenade,
Partait... comme une caronade !

Pleurons les doux juleps gommeux
Et les candides *loochs* crèmeux ;
Rien ne savait guérir comme eux !

Les médecins — nouvelle couche —
Traitent leurs clients... par la douche,
Nous ôtant le pain de la bouche !

De temps en temps, dans leurs congrès,
Ils préconisent... les *agrès;*
Et l'on nomme çà le PROGRÈS !

Sans compter l'effrayante liste
Des produits que le Spécialiste
Lance, par ta voix, Journaliste !

On en compte plus de cinq cents,
Dès longtemps connus ou récents,
Pleins de mirages indécents.

J'en sais plus d'un — chère amulette —
Extirpant leur bonne *Galette*
Aux gogos, mieux que la *roulette*.

. . . .

On n'amasse plus un rotin !...
Pour ne pas rester purotin,
Dès demain, j'entre chez POTIN...

ADIEU ! troupe confraternelle !
Ma fuite n'est pas criminelle :
Potin, aussi... vend la cannelle !

1906.

LA COMPLAINTE DU POTARD

(Scie en 32 couplets, sur l'air de Fualdès !)

Ecoutez cette romance ;
C'est l'histoire d'un potard.
Vous y verrez, sans retard,
Que l'auteur est en démence ;
On vient récemment — dit-on —
De le mettre à Charenton (1).

. . . .

Je naquis, dans le BOCAGE,
D'un ménage Bourguignon...
Mon père dit : « Quel guignon !
« — Quand je sortis... de ma cage —
« Cet enfant là n'est pas beau ;
« Il est noir comme un corbeau ! »

Maman faisait une bille !
(Plus tard, j'en sus la raison)
Elle accouchait, d'un garçon,
Bien qu'espérant... une fille !
Pour être un *homme* au complet
J'avais... tout ce qu'il fallait !

. . . .

(1) L'auteur a fréquenté Bicêtre.

Un mois après ma naissance,
Le curé me baptisa ;
D'eau bénite, on m'arrosa...
On fit, pour la circonstance,
Un immense gueuleton,
Arrosé de vieux CORTON!

Je reçus le nom : d'Eugène :
— C'est celui de mon parrain... —
Tout le monde, avec entrain,
Se piqua le nez, sans gêne...
Moi seul, je n'étais pas rond :
N'ayant bu... qu'un biberon!

. . . .

Je passe sur mon enfance...
Je vous dirai, seulement,
Que j'étais un garnement
Rebelle à l'obéissance;
Gaillard, des plus polissons,
Parmi les petits garçons.

J'aimais, assez peu, l'étude;
C'est pourquoi, de temps en temps,
A l'époque du printemps,
J'avais la douce habitude
De préférer le grand air
Aux leçons... du Magister!

Cependant, j'appris à lire,
— N'ayant pas l'esprit bouché... —
Mon paternel fut touché
De me voir, si tôt, écrire...
Et dit : « Eugène apprend *bien* :
« Il s'ra... Polytechnicien ! »

J'appris, avec l'orthographe,
De la syntaxe, les lois ;
Il m'arrivait toutefois,
De commettre quelque gaffe,
Et d'écrire, ainsi, lapin :
L, a, p, a, i, n, *pain !*

Bref! à ma douzième année,
Je fus mis en pension
Dans une institution,
Où je passais ma journée,
— Dès six heures du matin —,
A me bourrer de latin !

Que mon père était barbare,
De caserner son enfant
Dans les lieux où l'on défend
De fumer, même un cigare !
Sous prétexte de... Bachot,
On vous met dans un cachot !

Enfin, las d'être potache,
J'eus mon baccalauréat ;
A dix-huit ans, Lauréat,
Avec... trois poils de moustache,
— Risquant un mauvais accueil, —
Aux femm's, je faisais de l'*œil !*

Durant trois mois de vacances,
Je fus choyé comme un Dieu..
Mais il fallait dire adieu
Aux beaux jours d'insouciance,
Et faire choix d'un métier :
Percepteur ou... ferblantier !

Dans cette si grave affaire,
Chacun donna son avis :
« Mon fils, nous serions ravis
« De te voir *apothicaire*,
« — Dit, papa, — c'est un état
« Comme... on n'en voit pas des tas! »

Pour une fois, très docile,
Je répondis, tristement :
« Puisque c'est votre agrément
« Tout me deviendra facile...
« Mais j'aurais, plus volontiers,
« Appris l'état... de rentier! »

« Au revoir! cousine Adèle;
« Je pars, c'est bien ennuyeux!
« Mais, sèche tes jolis yeux :
« Je te resterai fidèle...
« Prends, en gage de mes vœux,
« Cette mèche de cheveux ! »

. . . .

Mon patron d'apprentissage
Me dit : « Retenez ceci :
« Il faut se montrer, ici,
« Laborieux, docile... et sage.
« Nous avons, cette saison,
« Des malades à foison.

« Vous ouvrirez la boutique...
« Un de vos premiers travaux,
« C'est d'essuyer les bocaux,
« En attendant la pratique...
« Tout en sachant vous presser,
« Il ne faudra rien casser!

« Ayant, quelque intelligence,
« Vous ferez votre chemin :
« L'habileté de la main
« S'acquiert plus tôt, qu'on ne pense ;
« Au bout d'un an... c'est selon,
« On sait tenir le pilon ! »

. . . .

D'un tel début, Dieu vous garde !
Ça ne marchait pas très fort ;
Quand je pilais le **Raifort**
Ou broyais l'âcre **Moutarde,**
Je pleurais — un jour entier —
En maudissant le métier !

Je fis plus d'une boulette,
Du moins, dans les premiers mois ;
Il m'arriva, quelquefois,
— En me trompant d'étiquette —,
De coller étourdîment,
JULEP... sur un LAVEMENT !

Au galant sexagénaire,
Je disais — sans m'esclaffer — :
« Si vous voulez triompher
« D'une froideur ordinaire
« Et passer... le RUBICON,
« Agitez bien... le flacon ! »

. . . .

La bonne était fort gentille
Et me faisait les doux yeux ;
Mais le patron, soucieux
Des bonnes mœurs en famille,
Survenait, lorsqu'en danger,
Etait... sa fleur d'oranger !

Vers illisibles sur le manuscrit (1).

Ne......ant.........onne,
Et.......com........ard,
Je.............on.......ARD
En........ant....a...onne !
El...............ente..ans !
Et..........appas.....ants !

A part cela, j'étais sage
Comme un petit Séraphin ;
Mes trois ans finis, enfin !
Je sortais d'apprentissage.
Sachant faire l'*onguent gris,*
Je mis le cap sur Paris !

Possédant peu de pécune,
Pour grossir mon capital,
Comme interne, à l'Hôpital,
J'entrai : c'était la Fortune !
On touchait, non sans émois,
Un billet d'Cent... tous les mois !

Ainsi, je vins à Bicêtre
— Où je suis présentement... —
Je m'y plais énormément...
On m'y gardera... peut-être !
Vous rigolez... Croyez-vous
Qu'on met ici... tous les fous ?

. . . .

Enfin ! je tiens mon diplôme ;
Je vais l'écrire à papa ;
Vraiment, j'en suis tout baba !

(1) Note de l'éditeur.

Mais ce n'est pas un fantôme :
Le Ministre — de sa main —
A signé mon parchemin !

. . . .

Dans quelques mois, — c'est pas drôle,
Il me faudra la danser,
Et me laisser fiancer
En engageant ma parole ;
Quand j'aurai la corde au cou,
Mes amis diront : « Coucou ! »

Je vois votre impatience
Et finis sur ce couplet...
Si ma complainte vous plaît,
Çà prouve votre indulgence :
Hugo, ni Monsieur ROSTAND
N'en ont jamais fait autant !

MORALE

Brave père de famille,
Qui veux, pour gendre, un potard,
Dis-lui — s'il n'est pas trop tard —
« Je crains vraiment... pour ma fille ;
« Vous voyez l'Humanité
« Toujours du mauvais côté ! »

Bicêtre, 1890.



PASCALON SE MARIE

(TOAST)

A mon vieil ami, Henri B*UISSON*
et à sa femme.

Amis! combien de fois, autour de cette table,
Réunis par l'attrait d'un festin délectable,
Est-on venu s'asseoir, depuis bientôt quinze ans?
Lorsqu'on faisait l'appel, tous répondaient : « Présents! ».
Au rendez-vous fixé par la missive chère,
Qui, toujours, voulait dire : entrain.... et bonne chère!
Si mon alexandrin finit par : **bon accueil,**
La rime du suivant ne peut être... **qu'Auteuil!**
Ton foyer, cher ami, fut l'oasis fleurie,
Au pauvre étudiant, la bonne hôtellerie
Où l'humble voyageur, à l'approche du soir,
Poudreux et fatigué, confiant, vient s'asseoir;
Le chalet accueillant, aux flancs de la montagne,
Qui, pour hôtesse, avait... ton aimable compagne!

. . . .

Le dîner s'achevait souvent par des chansons,
Lestes, parfois — d'ailleurs on venait en garçons! —

Mais il est bien connu, que les célibataires
S'ils ont l'esprit gaulois, ont des mœurs très austères!!

. . . .

Le mariage, hélas! a décimé nos rangs.
Comme on voit, un à un, partir les vétérans
Que l'État, paternel, héberge aux Invalides,
Dans notre petit groupe, il s'est produit des vides;
Hier, encore, Émile, un ami, des meilleurs,
Vient de rompre ses vœux... il a bien fait d'ailleurs,
Je ne puis l'en blâmer — ayant été complice.
Puisque je l'ai conduit jusqu'au lieu du supplice...
— Par supplice, j'entends le Maire et le Curé, —
Car, à *minuit,* mon rôle ayant assez duré,
L'animal me quitta pendant les contredanses
Et — *témoin* — l'on m'exclut des tendres confidences!!!
Moi-même — et j'en rougis — ai formé le dessein,
O Célibat aimé! de sortir de ton sein;
De passer, à mon doigt, l'anneau d'or, douce chaîne
Qui me rendra captif! Oui! dans une semaine,
Je serai le Monsieur qui se glisse, le soir,
Un bouquet à la main, et le cœur plein d'espoir,
Vers la maison si chère où l'attend sa future;
Et je dirai : « Salut! demeure chaste et pure! »
Comme dans FAUST, avec des compliments très doux,
Présage d'autres mots... dialecte des époux!
Puis, dans un mois, j'irai, suivi d'un long cortège,
Avec ELLE, plus pâle en son voile de neige,
Tremblant, m'agenouiller au pied des saints autels
Et prononcer des vœux... je l'espère, éternels!

. . . .

Quand j'y songe, j'ai peur.... Avec un air farouche,
PERRIN viendras-tu pas te dresser sur ma couche?
Et me crier : « Maudit, qui, fuyant le combat,
M'abandonne... *dernier* champion du Célibat! »

Et puis, ayant clamé ces sinistres paroles
Tu réintègreras ton gîte... aux Batignolles,
Disant — nouveau Samson qui fuirait Dalila —
« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ».

. . . .

Mais, nous voyant heureux, j'en ai la certitude,
Il va prendre en horreur, bientôt, la solitude.
De le voir vieux garçon, je serais très marri :
N'as-t-il pas ce qu'il faut... pour être un bon mari ?

. . . .

En l'honneur de PERRIN qui fut, de notre vie,
Le joyeux compagnon, amis, je vous convie
A trinquer ; désormais, il va rester... tout seul...
Mais nous lui donnerons, l'an prochain... un filleul!

Mars 1896.





ADIEU SINCÈRE A MES CHIENS :

GRIP! PATAUD! et MIRZA!

Vers pour ma Femme!

Avant que de quitter ce logis, pour jamais,
Je vous fais mes adieux, bons toutous que j'aimais,
Fidèles compagnons, durant ces quatre années...

. . . .

Ainsi qu'on brûle, un jour, lettres et fleurs fanées,
De vous, que je voulais garder jusqu'à la mort,
Il faut me séparer et j'en ai du remord!...
Comme j'étais prodigue en gestes de caresse,
Vraiment, vous avez cru, bons chiens, à ma tendresse;
Et, quand vos doux regards semblaient dire : Merci,
Vous pensiez : « Le bon maître! et qu'on est bien ici! »
Hélas! détrompez-vous. Bientôt... l'autre semaine,
Vous me verrez partir sans que je vous emmène;
Et quand j'aurai quitté ce toit hospitalier,
Sinon le souvenir, rien ne peut nous lier.

. . . .

Puisse, chacun de vous, dans son nouvel asile,
Retrouver, chers amis, l'existence facile !
Soyez heureux, sans moi, fidèles compagnons,
Avec qui j'ai battu les halliers Bourguignons...
A quoi bon évoquer nos beaux jours d'ouvertures ?
Je vole, téméraire, à d'autres aventures,
Et, me rangeant, enfin, dans le clan des maris,
Je quitte la banlieue et m'en vais à Paris.

. . . .

Vous ne connaissez pas ma future ; elle est douce
Comme le miel, ou le duvet, ou bien la mousse
Qui croît, sur les talus, à l'ombre des ormeaux...
Mais, ne la croyez pas la cause de vos maux ;
Elle vous eût choyé, ma chère Madeleine :
Elle est bonne, elle sait compatir à ma peine ;
Pour qui souffre, son cœur est rempli de pitié,
Et, de tous mes chagrins, elle prend la moitié...
Mais je vivrai, là-bas, avec moins de bien-être
Dans un étroit logis — au sixième, peut-être ? —
Et mon propriétaire — à cela j'ai songé —
Aurait bien vite fait... de me donner congé !!

. . . .

Adieu ! donc, petit GRIP, vigilant chien de garde !
Il vous faudra changer votre allure roublarde,
— S'il en est temps encor ! — Soyez obéissant ;
Surtout, n'aboyez plus après chaque passant !
Et soyez moins gourmand ; menez une autre vie
Chez vos maîtres nouveaux ; chassez du moins l'envie
D'aller, comme souvent, ici, vous l'avez fait,
Tenter un coup... de *patte,* aux dépens du buffet !

. . . .

Et toi, belle MIRZA, compagne favorite,
Dont, cailles et perdreaux, connaissent le mérite,
Comment ne point t'aimer, rien que pour ton regard?
Pour toi, mon ami PAUL aura plus d'un égard;
Tu pourras, désormais, libre de toute attache,
Balayer les guérets, de ta queue en panache...
Septembre étant venu, gare au lièvre imprudent
Qui, bien **gîté,** se croit à l'abri de ta dent!
Tu le happes — sachant que souvent je le rate! —
Peut-être... avant huit jours tu m'oublieras... ingrate!!

. . . .

Quant à toi, tu me fais pitié, mon gros PATAUD;
Tu n'es qu'un chien vulgaire, un paysan rustaud,
Pas méchant pour un sou, mais, hélas! un peu bête!
Jamais on n'a rien pu te fourrer dans la tête...
Tu vas, tu viens, tu sors, tu fais ce que tu veux;
Tes amis préférés sont les gamins morveux
Que tu te plais à voir jouer à la Marelle...
Si l'un d'eux — il en est de méchants — te querelle,
Tu le prends, par son fonds de culotte... oripeau!
Sans que tes crocs, jamais, pénètrent dans la peau.

. . . .

Certains jours, écœuré de nos mornes banlieues,
Tu t'en vas, au hasard, trottant pendant des lieues...
Et flânant, fureteur... comme les gens d'esprit...
Souviens-toi — l'an dernier — la police te prit;
Et, comme tu vécus, toujours, sans muselière,
Prestement, le Sergot te mit... à la fourrière,
D'où j'ai pu te tirer avec beaucoup de mal...

. . . .

Que vas-tu devenir, indocile animal?

Le goût d'indépendance étant dans ta nature,
Il pourra t'arriver quelque sotte aventure ;
Et, pour toi, ce serait un régime excellent,
Que d'être entre les mains d'un patron vigilant,
Ne te gâtant, jamais... plus qu'il est nécessaire.

. . . .

J'ai trouvé, tu seras... le **Chien** du Commissaire !

Ivry, 1896.



VOYAGE EN SUISSE

Un brave confrère du Doubs,
Qui, récemment, avait pris femme,
Etant à l'heure où les époux
Chantent encor... toute la gamme,

Voulut que **leur** lune de miel
Se continuât dans un rêve,
Sous un alpestre et nouveau ciel ..
Et... choisit le lac de Genève...

. . . .

Bientôt, saturé du Léman;
Ayant vu : Chillon et Lausanne;
Vevey, Thonon — endroit charmant —...
Il dit à la gente Suzanne :

« Des Monts ! des Lacs jamais taris,
« Vrai ! j'en ai par dessus la tête !
« Si tu veux, mignonne, à Paris,
« Nous irons faire un peu la fête.

« Laissons, pour plus tard, le Mont-Blanc
« Et la JUNGFRAU, qui, blanche, émerge
« Des brumes, tel un lys troublant,...
« Ce n'est plus qu'une Demi-Vierge.

« J'ai les yeux éblouis, vois-tu,
« De tant de neige immarcescible
« Que je compare... à ta vertu !
« Lorsqu'elle était inaccessible..

« Les orangers sont défleuris :
« La **vierge** a fait place à l'**amante**;
« Tu consens, puisque tu souris ;
« Filons au plus tôt, ma charmante !

« Adieu donc ! Moraines ! Névés !
« Sentiers agrestes du mont TENDRE !
« Paris et maints plaisirs rêvés,
« Nous requièrent sans plus attendre.

« Je te ferai voir l'Opéra ;
« L'Obélisque,... aussi la Colonne ;
« Le Luxembourg, et cœtera !...
« Nous irons au Concert COLONNE !

« Puis, un soir où nous sentirons
« Que notre âme est d'humeur légère,
« Bras dessus-dessous, nous irons
« Faire un tour aux Folies-Bergères ! »

. . . .

Rien qu'à ce lyrisme, l'on sent
Que notre homme... était de Toulouse...
Les yeux ravis, en rougissant,
— « Je veux bien » — dit la jeune épouse !

. . . .

A l'hôtesse, les amoureux
Demandent leur note... pas mince !
Le pourboire fut généreux :
Pourboire d'amant ou de Prince !

Ils n'eurent garde d'oublier,
Avant de se rendre à la gare,
D'acheter, pour elle, un **collier**;
Et, pour lui, quelques gros **cigares** !...

— « En Suisse ! — à ce que l'on m'a dit —
« Mainte bagatelle est peu chère :
« Malgré le douanier maudit,
« Sachons en profiter, ma chère ! »

. . . .

Suzanne — et cela me confond,
Trouvait ce moyen légitime ;
Remarquez, que tous deux, au fond,
N'auraient pas soustrait un centime ;

Mais quand il s'agit de l'Etat !
Frauder, signifie : être habile,
Et, pour un maigre résultat,
On est filou... sans plus de bile.

Poursuivant son raisonnement :
— « Le Camphre — dit l'Apothicaire,
« Coûte ici, deux francs, seulement,
« Le kilo : quelle bonne affaire !

« Chez nous (à cause du Japon)
« Cette drogue est fort renchérie :
« Tu pourrais bien, sous ton jupon,
« En cacher : cinq kilos, chérie ! »

. . . .

Brusquement Suzanne dit : « Mais !
« Je trouve inepte ta demande :
« Passer du camphre ! Non, Jamais !
« C'est vraiment... trop de **Contrebande !** »

1905.



LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ

(AU LUXEMBOURG)

A l'ami BONNARDET.

Un gai soleil d'Avril inondait les allées ;
Et déjà les bourgeons, sortant d'un long sommeil,
S'ouvraient timidement — craignant les giboulées —
FLORE allait apparaître en son manteau vermeil !

Dans le vieux marronnier, qui, précoce, bourgeonne,
Un couple de ramiers roucoulait tendrement...
Je voyais le pigeon becqueter la pigeonne
Et Musette, plus tendre, embrasser son amant !

Tout conseillait la joie et les chères ivresses...
Qu'il souffre celui-là, qui vit, en plein Paris,
A vingt ans, pauvre, seul et sevré de caresses :
Baume exquis ; vrai Dictame aux cœurs endoloris !

Des couples enlacés, tenant leurs mains, unies,
Passaient en échangeant des paroles d'amour :
Mots enchanteurs... pour mieux cacher les félonies;
Beaux serments, oubliés avant la fin du jour !

Même le vieux gardien, malgré sa barbe grise,
Regardait tendrement la bonne au frais minois :
Le souffle du printemps, le ranime et le grise ;
Il voudrait retrouver son ardeur d'autrefois !

. . . .

J'enviais ces heureux, tandis que, tout morose,
J'attendais l'*Adorée,* en lisant Richepin ;
Puis, vint l'heure du cours : Adieu mon rêve rose...
. . . .
Et depuis ce temps-là, j'exècre le lapin !

Avril 1890.



VIEUX SOUVENIRS

Sur « Un air de Béranger »

A Guirand, de Scevola !

Te souvient-il, ô ma chère maîtresse,
Du vieux Bicêtre, agréable séjour,
Où j'ai passé trois ans de ma jeunesse,
En cultivant la Science et l'Amour ?
Qu'elles sont loin, ces heures fortunées,
Où l'on narguait le monde et la vertu !
Baisers, chansons, remplissaient nos journées...
Dis-moi Lison, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souvient-il des folles mascarades,
Dont les vieux murs tremblaient épouvantés,
Quand, de Paris, venaient les camarades,
Pour partager nos plaisirs si vantés ?
A tout venant, la table était servie :
Mais le bouillon, jamais n'était... pointu. .
Comme on menait une adorable vie !
Chère Lison, dis-moi, t'en souviens-tu ?

De temps en temps, c'était grand jour de fête,
Quand l'un de nous, fier de son examen,
Offrait des crus qui vous troublent la tête
Et, qu'on sablait... du soir au lendemain !
Chacun disait une chanson joyeuse,
— Qu'on n'entendît jamais à l'Institut —
Ma Muse, alors, était insoucieuse ;
Dis-moi Lison, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souvient-il de la saison fleurie,
Où l'on s'égare, à deux, par les sentiers ?
J'étais, alors, plein de galanterie
Et dépouillais, pour toi, les églantiers.
L'air embaumé te faisait peu farouche ;
Et m'enlaçant, dans un geste impromptu,
Tu rapprochais tes lèvres de ma bouche...
Dis-moi Lison, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souvient-il, quand, amoureux peu sage,
Sous les halliers, parfumés de lilas,
J'osais, parfois,... chiffonner ton corsage ?
Mais, aujourd'hui, je n'ose plus hélas !
Tu résistais — oh ! seulement pour rire ! —
Mais le désir me rendant plus têtu,
Je t'embrassais, et je te laissais dire...
Dis-moi Lison, dis-moi, t'en souviens-tu ?

Te souvient-il de ces jours de bohême,
Où l'appétit venait, sans Bornibus ?
On était pauvre et l'on riait quand même,
Toujours à pied, en blaguant l'omnibus.
Ma montre allait... chaque mois chez « ma tante » ;
Et si parfois, je semblais abattu,
Tu devenais alors plus caressante ;
Chère Lison, dis-moi, t'en souviens-tu ?

. . . .

Et maintenant, les chagrins, les années,
Ont fait rider ton visage charmant...
Pour nous, Lison, les roses sont fanées :
Le vieil ami succède... au jeune amant.
Comme à vingt ans, on ne peut toujours être !
Aussi, mon front, de neige est revêtu ;
Je m'en console en évoquant BICÊTRE.
Et toi, LISON, dis-moi, t'en souviens-tu ?

1896.



COPAHU, CUBÈBE ET SANTAL!

Aux victimes de Vénus !

Air : En Rev'nant de la Revue

Le COPAHU !

Vous qui pleurez, pauvre jeunesse,
Pour avoir fréquenté Vénus,
Que votre joie, enfin ! renaisse !
Entonnez un : GAUDEAMUS !
En trois jours, sans aucun vestige,
— Vraiment c'est épatant ! vous dis-je —
En étouffant le mal dans l'œuf,
Je remets le canal à neuf.
De Calais à Toulon,
De Bordeaux à Châlon,
De Paris... jusqu'à Montretout,
Mon pouvoir est connu partout !
Je suis l'seul ici-bas,
Qui ne fatigue pas ;
Ricord — c'est bien connu —
Préconisait... le COPAHU !

REFRAIN

Adolescents !
Vieux marcheurs indécents !
Des maux, vieux ou récents,
Je débarrasse !
Sans hésiter,
Je puis vous l'attester :
On n'en voit subsister
Aucune trace !

Le CUBÈBE !

On vous trompe, ô Peuple crédule !
N'écoutez pas cet imposteur !
Ce qu'il promet est ridicule :
Le *Copahu*... n'est qu'un menteur!
Il ne peut — le fait est notoire —
Tout seul... corriger votre... histoire!
On doit, avant de le manger,
Au *Cubèbe,* le mélanger !
Et, de cette façon,
Femme, fille ou garçon,
Je vous affirme — sans mentir —
Que l'effet s'en fait mieux sentir...
C'est notre grand RICORD,
Qui, scellant notre accord,
M'adjoignit, dans l'*Opiat,*
Au *Copahu*... ce galapiat !

REFRAIN

Jeune étourneau,
Qui pleures comme un veau,
Pour vider ton tonneau,
Sans trop d'alarmes :
Matin et soir,
Goûte-moi, sans surseoir...
Et tes **lam's de Rasoir**
Auront des charmes !

Le SANTAL !

Vraiment, ces farceurs me font rire
Avec leurs discours archi-faux ;
C'est révoltant ! j'ose le dire ;
Seul, le SANTAL est sans défauts !
Faut-il que les gens soient... crédules !
On m'enferme dans des capsules ;
Je ne laisse, après moi, nul goût
Et l'on m'avale, sans dégoût !
    Pigez-moi c'Copahu,
    Qui fait tant de chahut ;
Quand on l'avale... après les r'pas,
On occit les mouch's... à quinz' pas !
    Quant au fameux Cubèbe,
    Il est bon pour la plèbe...
    Moi j' triomphe au... MIDI :
On m'a nommé : SANTAL MIDY ! (1)

REFRAIN

    Ces Charlatans
Sont vraiment épatants !
Ne coupez jamais dans
    Leur confiture !
    Gloire au SANTAL,
Produit... Oriental,
Il bat chaque rival
    A plat' couture !

(1) Réclame payée en nature.

L'INJECTION !

Vous me déchirez les oreilles
Et je vais vous mettre d'accord :
Vous promettez... monts et merveilles
En vous réclamant... de RICORD...
Vous savez bien que, sans mon aide,
Vous ne seriez... qu'un vain remède :
Le Gonocoque, à la maison,
Reviendrait bien vite, à foison !
Je suis très astringent :
De Zinc ou mieux d'Argent !
Le Ratanhia convient à l'un ;
Un autre préfère... l'Alun :
Je fais un peu souffrir...
Il le faut pour guérir...
Mieux que vous, j'ai l'bon goût
D'être... ingurgité sans dégoût !

REFRAIN

Sans mon secours,
Malgré tous vos discours,
On garderait... toujours
Sa pleurésie ?
Mais prenez soin
De n'pas aller trop loin...
. . . .
On a souvent besoin
De sa Vessie !

Bicêtre 189c.



IL ÉTAIT TEMPS !

(SONNET)

Je fis sa connaissance, un soir au Bal Bullier ;
Et, tout en la berçant, au rythme de la danse,
J'admirais son corsage : un grenier d'abondance...
Bien vite, l'entretien devint familier.

Tout le restant du bal, je fus son cavalier,
A mon bras, l'exhibant avec outrecuidance ;
De sorte qu'à minuit, je commis l'imprudence
D'accompagner la poule... au prochain poulailler.

Il n'était pas coquet, son quatrième étage :
Un garni de vingt francs par mois, pas davantage,
Indigne d'abriter ces dames... du Colbert...

Qu'importe ! j'étais prêt à lui chanter mon ode...
Quand j'aperçus — à temps — sur la proche commode :
Un flacon, *entamé,* de sirop de Gibert...





LE MARCHAND D'HABITS!

Au bon poète Edmond ROCHER.

Habits ! voilà le C'hand d'habits
Avec sa voix de contrebasse...
Vieux ou neufs, de tous acabits;
Chapeaux luisants et décrépits!...
Voilà le C'hand d'habits qui passe!

Il jette un coup d'œil scrutateur
Là-haut, du côté des mansardes.
Au Printemps, l'amour tentateur
Fait désirer un amateur,
A l'étudiant pour ses hardes!

C'est la fin du mois : la **galette**
A quitté la bourse aux abois...
Aussi, pourquoi, folle **Musette**
Vous mettre en pimpante toilette
Pour aller courir dans les bois?

. . . .

Le Carabin, par la fenêtre,
Regarde avec un air rêveur....
Le C'hand d'habits sait reconnaître
Le client ! et bientôt pénètre
Dans l'humble logis en sauveur.

« Entrez ! entrez ! » dit le jeune homme
« Combien ? pour ce pardessus neuf ? »
— Dix francs ! — « C'est une faible somme »
— C'est beaucoup trop : il est vert-pomme
« Et, de poils, entièrement veuf ! »

— « Prenez ce veston magnifique !
« Mais, trop lourd par cette chaleur ;
« Emportez toute la boutique ;
« Je veux, comme maint politique,
« Changer ma veste de couleur ! »

. . . .

Le C'hand d'habits, Juif de coutume,
Obséquieux et trop poli,
Sur son bras, jette le costume,
En laissant, avec amertume,
Quarante francs !.. C'est *pien choli !*

Grâce aux deux beaux louis d'or, dimanche,
L'étudiant, joyeux pinson,
Avec **Musette** en robe blanche,
Modiste, aux doux yeux de pervenche,
S'envolera vers Robinson !

Et, dans la modeste chambrette,
Où le temps se passe en aimant,
Musette, chantant : « Turlurette ! »
Pour un baiser, parfois s'arrête...
Spectacle lointain et charmant...

. . . .

Dans vingt ! trente ou quarante années !
(Quand Il sera de l'Institut)
Avec des phrases surannées,
Des bonnes, vieilles si fanées !
Il exaltera la vertu.....

Il aura l'habit vert, insigne.....
Quand le C'hand d'habits, tout cassé,
Passera, suivant sa consigne,
Il ne lui fera jamais signe,
Ainsi qu'au jeune temps passé !

. . . .

« Habits ! Habits ! » une voix grêle
Monte dans les bruits du matin...
C'est une vieille toute frêle
Qui, sur son bras tient, pêle-mêle,
Des lambeaux fanés de satin !

Les gamins, d'un argot méchant,
Raillent son vieux chapeau noisette
Et la robe, s'effilochant...
Et, sur le balcon, se penchant,
Le vieillard reconnaît... Musette !

1890.



CHANSON TRISTE ! (1)

Sur l'air des « Feuilles Mortes ! »

Je m'en vais vous conter une bien triste histoire,
Dont je fus la victime autrefois à Paris !
Le souvenir en est tout frais à ma mémoire ;
Si vous avez du cœur, vous serez attendris...
J'étais bien jeune alors, aussi jeune que bête !
Lorsqu'un soir, à Bullier, je devins amoureux...
. . . .
Si, dans un Rambuteau, quelquefois je m'arrête,
En pleurant, je maudis ce jour si malheureux !

Elle était blonde et rose ! à danser je l'invite ;
Timide, tout d'abord, elle fit des façons...
Elle avait le nez grec et la bouche... petite !
Des cheveux blonds, dorés et les yeux polissons !
J'aurais donné « cent sous » pour faire sa conquête
Et, riche comme un lord, j'eusse été généreux !
. . . .
Si, dans un Rambuteau, quelquefois je m'arrête,
En pleurant, je maudis ce jour si malheureux !

(1) J'en sais plus d'un qui pourrait la chanter.

Enfin ! elle veut bien céder à ma prière ;
J'enlace, plein d'émoi, sa taille, tendrement...
Et nous voilà, tournant dans des flots de poussière,
Aux sons des violons, balancés mollement !
Son corsage bombé me fit tourner la tête
Et j'étais fasciné par son air langoureux...
. . . .
Si, dans un Rambuteau, quelquefois je m'arrête,
En pleurant, je maudis ce jour si malheureux !

Une heure après ! ô joie ! à mon sixième étage,
Elle ôta — sans rougir — sa robe et son corset ;
De mon lit de garçon, le coin fut son partage...
Puis, ce qu'il en advint ! chacun de vous, le sait.
Je trouvai le... chemin, malgré la nuit complète,
Et je me conduisis en amant valeureux !
. . . .
Si, dans un Rambuteau, quelquefois je m'arrête,
En pleurant, je maudis ce jour si malheureux !

Je fis à ses côtés, la grasse matinée ;
Et lorsque la pendule eût dépassé... midi !
Jugeant avec raison, sa tâche terminée,
Dans un dernier baiser, ma compagne me dit :
« Chéri pour déjeuner, veux-tu que l'on s'apprête ?
« C'est drôle, j'en conviens, mais j'ai... le ventre creux ! »
. . . .
Si, dans un Rambuteau, quelquefois je m'arrête,
En pleurant, je maudis ce jour si malheureux !

Mais hélas ! mon bonheur fut de courte durée :
Elle partit bientôt, pour ne plus revenir,
Sitôt que je connus la hideuse purée !
Et ne me laissant rien qu'un cuisant souvenir !

Comme un torrent, soudain, grossi par la tempête,
Tristement, je coulais... des jours très douloureux !

. . . .

Si, dans un Rambuteau, quelquefois je m'arrête,
En pleurant, je maudis ce jour si malheureux !

Vite je m'en allai trouver l'Apothicaire,
Qui dit en me voyant : « C'est grave, mon garçon ;
« Jaunisse ! avec Rougeole ! eh bien ! ça fait la paire !
« Vous êtes arrangé de la belle façon !
« Mais tranquillisez-vous : je réponds de la cure :
« En trois mois, j'ai guéri... ma sœur et mes neveux ! »

. . . .

J'ai pris du Copahu, du Santal... du Mercure !
Mais je pleure toujours et... je perds mes cheveux !

Pour copie conforme,

PASCALON.



L'OMELETTE SOUFFLÉE !

A l'ami CLAIRCY.

Le Proverbe a raison, qui dit : « Sur cette terre
« Il n'est point de métier qu'on doive mépriser ».
Riche ou pauvre ; maçon, saltimbanque ou notaire,
Quel que soit notre rang, sachons fraterniser !
Dame ! on fait comme on peut, pour gagner sa galette,
Honnêtement, en brave : il faut bien boulotter ;
Tous les hommes, pas vrai ? n'aiment pas tripoter.
. . . .
Chez Marguery, c'est moi... qui souffle l'omelette !

Les uns, pendant l'été, vont aux bords de la Seine
Et, pour quatre ou cinq ronds, font le poil aux toutous ;
On n'y gagne pas lourd : trois francs, les jours de veine...
Ça rapporte, un peu moins que « Fulbert » de matous !
Mais là, faut pas avoir un cœur de femmelette,
Et — juste au bon moment — aller se trouver mal !
C'est dur, de voir châtrer... même un simple animal.
. . . .
Chez Marguery, c'est moi... qui souffle l'omelette !

Quand je vins à Paris, encore tout jeune homme,
Je n'avais pas d'état; pour un maigre quibus,
Je devins, tour à tour : garçon à l'Hippodrome,
Décrotteur, croque-mort, contrôleur d'omnibus ;

Je fus solo-trombone, au bal de la Villette ;
Pour les Grands Magasins, je gonflai des ballons...
Mais, depuis ce temps-là, j'ai conquis mes galons...
. . . .
Chez Marguery, c'est moi... qui souffle l'omelette !

N'allez pas croire, au moins, ma besogne futile ;
Avec tact, il me faut graduer mon effet :
Aujourd'hui, le client est souvent difficile,
Et je suis fier de moi, quand il dit : « C'est parfait ! »
Le *maigre* la préfère... à peine rondelette ;
Le *gras* dit : « Bien soufflée ! », avec un air d'orgueil...
Ni trop fort, ni trop peu, parbleu ! voilà l'écueil...
. . . .
Chez Marguery, c'est moi... qui souffle l'omelette !

L'an dernier, je faillis perdre, à jamais ma place,
Quand je fus affligé d'un coryza maudit ;
Je soufflais de travers. Avec un air de glace,
Et les sourcils froncés, notre patron me dit :
« JEAN ! depuis quelques jours, vous faites des boulettes ;
« Au bon moment, voilà que vous éternuez !
« Je vous donne huit jours, si vous continuez ;
« Vous me faites crever... toutes les omelettes ! »

Je me jette à ses pieds : « Grâce Monsieur ! — lui dis-je —
« A ma femme, souvent, j'ai donné des leçons ;
« Son adresse, aujourd'hui, tient vraiment du prodige,
« Vous en serez content, de toutes les façons !
— « Soit, — dit-il, — essayons ». L'épreuve fut complète ;
Ma femme nous tira de ce pas hasardeux...
Depuis, rivalisant de zèle tous les deux,
. . . .
Chez Marguery, c'est *nous* qui soufflons l'omelette !

1900.

HISTOIRE COURTE ET VRAIE!

Quand feu BOURGOIN, faisait passer un examen,
Je le revois encor, qui, de sa plume lourde,
Marquant, d'un grand *Zéro*, la plus petite bourde,
Disait, au candidat : « Vous reviendrez... demain ! »

Même il vous appliquait l'épithète de... gourde !...
Plus d'un, que je connais, défaillant en chemin,
N'a jamais su l'orgueil final du Parchemin...
Souvent, à ces ratés, la chance resta sourde !

Un jour, ayant *collé* sur... l'*Asa-fœtida !*
Notre ami Bézuquet — en personne — oui-dà !
Il dit : « Votre bagage est bien léger en somme...

« Et vous m'avez tout l'air de n'être qu'un crétin...
« Pour finir, nommez-moi : la Civette... en *Latin* » ;
. . . .
Civita-Vecchia !... répondit le jeune homme !

1890.



ROSE ! ou LA FILLE DU PÉDICURE !

A mon confrère G. Toraude.

Jusqu'à l'âge où l'on est... rassis,
Durant Trente ans, sans nul sursis,
Il extirpa — besogne obscure —
Des Milliers de Cors et d'Ognons,
De pieds informes ou mignons.....
. . . .
C'était un humble Pédicure.

Il en vit, de toutes couleurs :
De braves gens et de voleurs ;
D'ESSENCE..... noble ou prolétaire!....
Le nombre en était assez grand,
Pour que, les mettant sur un rang,
On puisse dépasser... Nanterre ! !

. . . .

Plaignez l'artiste méconnu,
Qui, devant le premier venu :
Pied de savant ou pied bébête,
Malgré le mot : Égalité ! !
Travaillait, en réalité,
A genoux... et courbant la tête.

Auvergnat, très intelligent,
Ayant gagné beaucoup d'argent,
Ce... brave enfant de la Limagne,
Ne caressait qu'un seul désir :
Lâcher... l'OGNON, pour — à loisir —
Planter ses CHOUX à la campagne ! !

Mais il fallait céder son fonds :
Son embarras était profond...
L'on tînt un conseil de famille,
Et, vite, on conclut les accords :
Le Père abandonnait les CORS,
Au profit de ROSE, sa fille.

Rose était son unique enfant :
Brunette, au buste triomphant
Et séduisante..... telle Armide ;
Personne — en tous points — comme il faut,
Elle n'avait qu'un seul défaut :
A l'excès, elle était timide ;

Pudique ! à rougir pour un rien...
Quand, parfois, un jeune vaurien
— Comme on en voit Faubourg Antoine —
Lui décochait quelque lazzi,
ROSE, avait le teint cramoisi
De l'œillet ou de la pivoine ! !

L'apprentissage, sans surseoir,
Fut commencé : le père, un soir,
Sortit, d'un carton de modiste,
Un Pied !.... (je jure par le Ciel !
Qu'il était artificiel)
En plâtre... un pied d'Orthopédiste.

Durillons, Cors, Ognons divers,
Petits ou gros, bénins, pervers,
Étaient groupés sur la maquette ;
Le père, de cette façon,
Donnait une claire leçon :
Méthode précise..... et coquette.

« — Attention ! fais comme moi — »
La jeune élève, sans émoi,
D'une main, bientôt, sûre et preste,
Gratte et taillade sans merci...
L'opéré... de plâtre durci,
Ne se plaignait jamais — du reste —

Rose, en un labeur acharné,
Sut **tout :** même l'**ongle incarné,**
Qui, des maux de pieds, est le pire...
« Tu commenceras, dès demain, —
« Dit le Père, — guidant ta main,
« Que le dieu GALOPEAU... t'inspire ! ! »

. . . .

C'est un matin d'Avril, charmant...
ROSE trottine allègrement,
Portant une mignonne trousse :
Mais, en approchant de l'hôtel,
De la belle Madame : Un Tel,
La débutante... avait la frousse !

. . . .

Le cas est des plus anodins :
Entre deux doigts incarnadins,
A peine un petit point bleuâtre ;

ROSE choisit un instrument
Et se prépare, vaillamment,
A lutiner ce pied d'albâtre.....

. . . .

Soudain ! pâle, comme une morte,
Elle dit — en gagnant la porte — :
« Je ne peux, quel qu'en soit le prix,
« — Dussé-je paraître excentrique —
« Soutenir le regard... lubrique
« Que lance votre... Œil-de-Perdrix... »

1907.





SONNET SENSUEL

A une grosse Dame,
et pourtant légère !

Beaux seins ! monts gémellés, couronnés d'une rose ;
Vous, dont le tiède albâtre affole les amants ;
J'aimais à m'égarer dans vos sîtes charmants,
Seins fleuris, dont le culte éveille la névrose.

Qui saurait dire, en vers ou même en simple prose,
Tout ce que vous mettez en nous d'âpres tourments,
Quand Elle nous trahit, oubliant les serments,
Laissant le cœur en deuil et la couche morose ?

Dans votre tiédeur blonde, il fait bon sommeiller ;
Après l'adieu du soir, votre cher oreiller
Plus doux que le duvet, rendait les nuits trop brèves...

Aujourd'hui, délaissé, pauvre amant, je dors seul !
Et, dans le lit immense et froid comme un linceul,
Mon repos est troublé par d'inutiles rêves !

1892.



LE RHUME DE BARBASSOUS !

(Drame en cinq actes)

A mon excellent Confrère BRUNEAU.

I

Quand revenait l'Hiver et son maudit cortège,
Barbassous s'enrhumait. Dès le temps du Collège,
Où, studieux potache, il piochait le latin,
En Décembre... ou Janvier, tout à coup, le matin,
— Le mal apparaissant à l'aube, d'habitude —
Des *At'choum's!* incessants faisaient trembler l'étude ;
Puis, durant de longs mois, sans trêve ni merci,
Son nez rendait plus d'eau que la SEINE... à Bercy !

. . . .

L'âge mûr arrivant : le Coryza, tenace,
Toujours le poursuivait, suspendant sa menace
Au-dessus de son nez, de lui, se gaudissant
Et faisait, du pauvre être, un homme... étourdissant !
On l'avait surnommé : « Barbassous-la-Fontaine ! »
Bien qu'il portât des bas et des gilets de laine,
D'éternuer toujours, qu'il fasse froid ou chaud,
Cela lui fit rater... quatre fois le Bachot !
Bref! ayant cinquante ans, sous-chef, au ministère,
Décoré du Mérite Agricole, homme austère,
Il ne voyait jamais, sans un mortel effroi,
S'en aller l'Hirondelle et revenir le froid...
Tel était son destin : malgré mainte ordonnance
De vingt Docteurs fameux — ceux chez qui l'on finance. —

En dépit des sirops et des juleps gommés
Et cent autres produits, justement renommés,
Le microbe fatal, entrent par la narine,
Descendait promptement jusque sur la poitrine !
Et là, se trouvant bien, locataire rétif,
Harcelait nuit et jour, le pauvre plumitif !

. . . .

(où l'auteur a pillé cyniquement Musset !)

Vous ne le plaignez pas, femmes du Demi-Monde,
Vous, qui vivez gaîment, dans une horreur profonde
Des nez, rouges de fièvre et des poumons meurtris ;
Vous ne le plaignez pas, vous mères de famille,
Qui roulez des boas, au cou de votre fille
Et bourrez de coton vos charmes attendris !
Votre nez, aquilin, élégant... poétique !
A vos adorateurs, inspira maint cantique ;
Vous n'avez jamais vu l'immonde Coryza
Transformer en ruisseaux, vos narines vermeilles !
Et, si votre piton devient... couleur groseilles,
Vite, vous y mettez de la poudre... Oryza ! (1)

II

Celui de Barbassous, luisant, apoplectique,
Excitait — à vingt pas — l'hilarité publique !
Parfois même, un farceur — il faut bien rire un peu —
Approchait son Londrès et demandait... du feu !
Le pauvre maudissait un rhume si rebelle ;
Il avait beau s'enduire avec de la chandelle,
Sitôt qu'il ressentait quelque picotement,
Le mal suivait son cours... inexorablement !
A la fin, le Sous-Chef, l'âme désespérée,
Songeait à se noyer ! Oui ! sa femme adorée,
Sa pipe ! ses amis ! son rond-de-cuir douillet,
— Elastique support d'un séant grassouillet —

(1) Réclame payée, vingt-cinq louis seulement !

Il leur dirait « adieu », non pas sans amertume,
Las de lutter, en vain, contre ce maudit rhume !
Le blâmez-vous ? Pour moi, j'hésite, en vérité...
D'ailleurs il ne laissait nulle postérité.

III

Enfin **Mitraille** vint, qui, le premier en France,
Sut, des enchiffrenés, apaiser la souffrance !
Mitraille ! créateur du bonbon merveilleux
Qui guérit — en trois jours — le rhume jeune ou vieux...
Barbassous, médusé par les six automates,
Chefs-d'œuvre de réclame, entourés d'aromates
Et qu'admirent — béats ! — bourgeois et paysans,
Fit emplette, illico, des bonbons bienfaisants,
Fasciné par la boîte, à travers la vitrine !
. . . .
Lorsqu'il eût revêtu ses manches de lustrine,
De la boîte magique, il sortit gravement,
Un bonbon, qu'il se mit à sucer lentement,
Afin que du **Menthol,** la salutaire effluve,
S'échappant du gosier, ainsi que d'une étuve,
Remplisse les poumons de ses âcres vapeurs
Et traque l'ennemi... jusqu'en ses profondeurs !
Il en absorba cinq ! Pour corser le remède
L'**Eucalyptol,** à la **menthe,** apporta son aide ;
Si bien, qu'au bout d'une heure — ô prodige étonnant —
Barbassous respirait... d'un côté maintenant !
Même il ne toussait plus, la chose était certaine,
Et voyant, de son nez, se tarir la fontaine,
Il perçut, de nouveau, l'odeur du Réséda...
« Gloire — dit Barbassous — aux divines DADA ! »
. . . .
Quand il eût avalé... trois boîtes de pastilles,
Son rhume était au rang des anciennes Bastilles ;
On ne l'entendit plus parler de se noyer...
Et le Bonheur revint s'asseoir à son foyer !

IV

Mais, quand elle a perdu son compagnon fidèle,
L'écho des bois redit la plainte de l'oiselle ;
Sans les larmes du ciel, bientôt la tendre fleur
S'incline vers le sol, touchante de pâleur...
Ainsi de Barbassous. Lorsque revint Décembre,
Ramenant les brouillards et les robes de chambre,
Le bureau, tout entier, fut, sens dessus dessous,
De voir, sans **coryza,** le Sous-Chef **Barbassous!**
(Il nous en coûte tant de perdre une habitude !)
Et le brave homme, au fond, sentait l'inquiétude
Le miner sourdement et lui ronger le cœur !
Jadis, chaque matin, malgré qu'un peu moqueur,
Son chef : Monsieur du RAN (nom aristocratique)
Lui disait, en entrant, un « bonjour » sympathique,
Souvent accompagné de mots encourageants ;
Et tous, jusqu'au garçon, se montraient obligeants.
Maintenant, il flairait un peu d'indifférence :
Plus de souhaits contrits et moins de déférence :
On le gratifiait d'un petit « bonjour » sec,
Comme si l'on avait, à tous, cloué le bec !
Même son **Eulalie,** autrefois si charmante,
Ne le bichonnant plus, lui semblait moins aimante ;
Cependant, pour lui plaire, il... s'éveillait la nuit...
Dame ! vers cinquante ans, c'est un très gros ennui...
En deux mots : **Eulalie** en prit tant à son aise,
Qu'aujourd'hui, Barbassous... est au Père-Lachaise !

V

Si vous allez **là-bas,** un jour qu'il fera beau,
Vous verrez, en entrant, un superbe tombeau ;
C'est là qu'il dort, en paix, sous la voûte des arbres.
Sa veuve a prodigué le porphyre et les marbres...
Au-dessus de son nom, ces mots : « GLOIRE A DADA ! »
Vibrent, en lettres d'or, comme un *Sursum Corda !*

Sur les cyprès touffus qui protègent son ombre,
Les rossignols, en Mai, chantent dans la nuit sombre,
Accompagnant la brise, à travers les roseaux ;
Et j'ai traduit ainsi, la chanson des oiseaux :
Ils proclament la gloire et l'effet indicible
Des « **Pastilles Dada** », ce remède invincible !
Lorsque, de JOSAPHAT, nous foulerons le sol,
Barbassous conservé — grâce à l'Eucalyptol —
S'éveillera tout frais, de sa funèbre couche
Et ces mots éloquents sortiront de sa bouche :
— « O Juge tout puissant ! des millions d'années,
« Nos dépouilles, par vous, ont été condamnées
« A pourrir tristement dans l'humide tombeau,
« Cependant, qu'aujourd'hui, moi, seul apparais, beau,
« Tel que je fus, jadis, Sous-Chef au ministère...
« Si je fus épargné par les vers de la terre,
« C'est grâce aux DADA, Seigneur, je vous le dis ! »
. . . .
Dieu répondra, sans doute : « Entrez au Paradis ! »

Décembre 1900.



UNE BELLE CURE !

Au bon sculpteur Berthoud.

Jeune encore, et Célibataire,
N'ayant perdu cheveux ni dent,
Riche, au surplus, on doit sur terre,
Être un heureux, c'est évident !

Eh bien, votre erreur est notoire :
Des bienfaits du Ciel, le plus grand,
C'est la santé ; témoin, DURAND,
Dont je vais raconter l'histoire.

. . . .

En vain, il avait consulté
Les « Flambeaux de la Faculté : »
Médecins, remplis de génie ;
Malgré leur zèle intelligent,
— Qui lui coûta beaucoup d'argent, —
Il gardait sa Neurasthénie.

Ne tenant quasi plus debout ;
Maigre comme une haridelle,
Assurément, par plus d'un bout,
Il avait brûlé la chandelle !

. . . .

Un soir, après un jour de braise,
Flânant au frais, sans but précis,
Vers le ROND-POINT, sur une chaise,
Je vis DURAND, plein de soucis.

Indifférent aux demoiselles
Qui passaient, avec des frous-frous,
Comme un oiseau qui bat des ailes,
Ses bras faisaient des gestes fous !

Il allait seul, clamant sa peine,
Au milieu des passants surpris. .
Ému, d'une pitié soudaine,
J'écoutai ; bientôt je compris.

Il disait : « Chère Capitale,
« Grands Boulevards que tant j'aimais,
« Il me faudra — date fatale —
« Bientôt vous quitter pour jamais !

« Adoptant, de façon subite,
« De mon Docteur, les dures lois,
« J'ai vécu, tel un Cénobite,
« Pendant douze ou quatorze mois !

« Plus de choucroûte et plus de bière :
« Viande blanche... Adieu les Gigots...
« Et j'irais — tout droit — dans la **bière**,
« Si je mangeais des Escargots !! »

« Une jeune téléphoniste
« M'adorait, d'un cœur éperdu...
« J'ai dû l'inscrire sur ma liste,
« A l'article : **Fruit défendu!!**

« Moi, qui, jamais, n'eut la pépie,
« Adieu Pommard — *nec plus ultra!*
« Je fais de l'Hydrothérapie,
« *Intus!* passe encore pour *extra!!*

« Avec de rares intermèdes,
« J'ai suivi... tous les traitements ;
« J'avalai beaucoup de remèdes,
« Sans aucun adoucissement ! !

« On m'a dit : — C'est l'air de la ville ;
« Il vous faut changer d'horizon :
« — J'allai canoter à Joinville
« Et pédaler... à Barbizon ! ! »

« En été, j'ai fait mainte course,
« A travers les bois et les champs...
« Même à sec, ayant mis ma bourse,
« J'ai failli rôtir... à Longchamps ! ! (1)

« Enfin, le remède suprême :
« Trois mois au Pays Bourguignon :
« Lait pur... avec toute la crème,
« Mets rustiques ; soupe à l'oignon...

« Rien n'y fit ; pauvre fleur fanée,
« Mes jours sont comptés à peu près,
« Avant la fin de cette année,
« Je dormirai... sous les Cyprès ! »

. . . .

(1) Incendie du Mutuel en 1907.

Ses plaintes m'arrivaient brisées,
Parmi les Flons-Flons cascadeurs
Du Concert des Ambassadeurs.
(Nous étions aux Champs-Élysées).

Chassant l'égoïsme inhumain
Et, touché par tant de détresse,
Je m'approche et lui tends la main
Qu'il saisit et — brusquement presse.

« Console-toi (lui dis-je), ami ;
« Rien n'est désespéré, peut-être !
« Viens passer quelques jours parmi
« Les gais Internes de Bicêtre.

« Dans ce lieu, par la joie, hanté,
« L'atmosphère est des plus salubres ;
« On y respire la santé :
« Là, jamais de trognes lugubres. »

. . . .

Il vînt ; le reste est superflu.
Chez nous, il trouva l'allégresse :
Il était pâle... il est joufflu :
Effroyablement, il engraisse...

Et c'est un des plus rigolos
De notre joyeuse assemblée :
Hier ! on l'a nommé d'emblée,
Secrétaire... des CENT-KILOS !

1907.


J M

LE REMPLAÇANT !

(HISTOIRE UN PEU LESTE)

A Pierre LANDEL, *poète*
et Commissaire de Police.

Il ne s'agit, aucunement,
Du **remplaçant** que, sous l'Empire,
On se payait au Régiment...
Mais, d'un autre... peut-être pire !

I

Rappelez-vous le temps... jadis!
Où votre modeste escarcelle,
De doublons ou maravédis,
Était hélas ! souvent pucelle...

Alors, Interne à l'Hôpital,
Avec un traitement modeste ;
Logé, nourri — point capital —
Il fallait se payer... le reste

Pour corser un peu le menu,
D'un supplément de Numéraire
On s'en allait à l'inconnu
En remplacement temporaire...

. . . .

Bouclant ma valise, souvent,
J'allai — je le dis sans vergogne —
Selon que me poussait le vent,
Vers la Champagne ou la Bourgogne !

Je connus la Franche-Comté ;
Aussi, de Paris, les banlieues...
J'ai dû (mais je n'ai pas compté)
Parcourir au moins : Huit Cents lieues,

De Lille à Nogent-le-Rotrou !....
Et grâce à ce moyen — sans rire —
Je bouchai plus d'un petit *trou*...
De mon budget, ça va sans dire !..

Ces voyages, dans les Hivers,
Au fond, sont peu dignes d'envie...
Et j'essuyai bien des revers :
Tout n'est pas rose dans la vie ! (1)

Les potards — je suis indulgent —
Sont d'un commerce délectable ;
Mais on gagne bien son argent :
Cent Sous !.. (C'est vrai qu'on a la table).

Si, parfois, près de leur moitié,
On ne trouvait... sa récompense !
Ce serait à faire pitié ;
(Mais c'est plus rare qu'on ne pense).

II

Or donc, le joyeux Pascalon (2)
Un beau matin, par le Grand Frère,
S'en alla vers Dieppe ou Châlon ?
Remplacer un brave confrère...

Il prit le train, non sans émois,
Laissant, seule, à Paris, **Musette**...
Rester sage pendant un mois...
C'est dur, au temps de la noisette...

. . . .

(1) Je crains que ce vers ne soit pas de moi
(2) Un cousin de l'auteur.

Bref ! il arrive ; est bien reçu ;
(Bon vin chasse mélancolie)
De prime abord, il est déçu :
La patronne est moins que jolie...

Mais, par contre, tout en mangeant,
Il lance à la gentille bonne
Un sourire très engageant...
Auquel répondit la friponne !

Des yeux noirs à damner les Saints !
— Un peu hardis pour fille sage —
Et — très bombés — de jolis seins
A faire éclater le corsage !

. . . .

Lui fera-t-il ou non, la cour ?
(Doux problème qu'il faut résoudre ;)
A vingt-cinq ans, aux feux d'amour,
On s'enflamme comme la poudre...

« Soit — dit-il — essayons toujours... »
. . . .
Laissant son épouse éplorée,
Le Patron, pour ses Vingt-huit jours,
Devait partir dans la soirée...

III

Tout le pays étant grippé,
La boutique était toujours pleine ;
Et Pascalon, très occupé,
Tirait la langue... à perdre haleine...

Si bien que, dès le lendemain,
La bonne, dans la matinée,
Venait l'aider d'un coup de main
— Sa besogne étant terminée —

Julie, était — je vous l'ai dit —
Affolante, bien qu'un peu fruste ;
Il arriva (c'était prédit)
Que tous les deux firent?.... Tout juste!

Pascalon, dame! était garçon ;
Et leurs chambres étaient voisines...
D'ailleurs, comme dit la chanson :
« Étaient ils pas cousin cousine ? »

Puis, suivez mon raisonnement :
Caresser une simple bonne ;
C'était, selon mon jugement,
Moins grave... qu'avec la patronne !

IV

Mais les Vingt-huit jours sont finis :
Le temps a passé comme un rêve. .
Les amants, tendrement unis,
Goûtent l'ultime nuit... trop brève...

– « Adieu chéri! tu m'écriras;
« Quand donc irai-je te rejoindre ? »
— « Le mois prochain... quand tu pourras. »
(Cet ennui là n'est pas le moindre !)

. . . .

Ils chantèrent gaillardement
A Cupidon plus d'une strophe
Et s'éveillèrent seulement
Après Dix heures !.. Catastrophe !

On appelle dans l'escalier :
— Dieu ! c'est la patronne qui monte ! --
Des voix arrivent du palier...
La pauvre enfant rougit de honte.

Le patron, rentré dans la nuit,
Lui-même, cognait à la porte...
« Le proverbe « Trop gratter cuit »
Est juste : le Diable m'emporte ! »

« Il va filer, même au galop »
— Criait-il d'une voix bourrue —
« Mon remplaçant n'est qu'un sa...cripant ! (1)
« Et Julie... une simple grue ! »

. . . .

Les coupables étaient bien pris !
Pascalon, marchant au supplice,
Sous des regards pleins de mépris,
Sortit, suivi de sa complice...

« Vous avez trahi mon foyer »
— Dit le potard : Joseph Prudhomme —
« Vous ! je devrais vous renvoyer :
« Mais c'est lui le coupable en somme... »

Puis, tout à coup — se trahissant
Devant sa femme — « Elle est bien bonne !
« Mais quand je prends un Remplaçant,
« Ce n'est pas... *auprès* de ma bonne ! ! »

(1) Impossible de trouver une rime à galop !
(NOTE DE L'AUTEUR)



FATALE MÉPRISE

C'était un doux potard, à l'esprit méthodique ;
Cela se devinait en voyant la boutique
Peinte en Ripolin vert, d'un aspect très coquet...
Tout était bien rangé chez l'ami *Bezuquet,*
Et les poisons, toujours sous clef, dans leur armoire.
Les livres n'étaient point noircis, en un grimoire
Si pénible parfois au jeune débutant.
(Chez ce malin confrère on payait... au comptant !)
Jamais on n'avait vu, dans son laboratoire,
Le Cérat cotoyer l'ardent Vésicatoire ;
On jetait à l'égout les vieux sirops aigris,
— On avait un mortier spécial pour l'onguent gris ! —
Point d'extraits défraîchis, nulle plante fanée...
Aussi, lorsque l'École arrivait, chaque année,
Inspecter l'officine — ainsi le veut la loi —
Vite, jugeant que tout était de bon aloi,
Ces Messieurs, souriants (même Zède, une rosse !)
Signaient, sans voir, et puis regagnaient leur carrosse.

. . . .

Bezuquet ayant fait son stage chez Guibourt,
Sa pharmacie était la première du bourg.
Le Codex et le vieux Dorvault, plein de formules,
De sirops lénitifs, de robs et de pilules,
Étaient, pour lui, la Bible où, sans cesse puisant,
Il savait découvrir maint produit bienfaisant
Pour le plus grand profit de ses clients fidèles.
Bref, il comptait parmi les pharmaciens modèles.

Scrupuleux comme on l'est rarement aujourd'hui,
Il essayait, d'abord, ses remèdes sur lui.

. . . .

Un jour, un vieux barbon, client de l'officine,
Dans l'espoir de tirer, grâce à la Médecine,
Une pâle étincelle à son maigre briquet,
Vint s'ouvrir, carrément, à maître Bezuquet!
« Compris, dit ce dernier, vous peinez à l'ouvrage
« Et voulez réparer... l'irréparable outrage!
« (Vous voyez que je lus Athalie autrefois!)
« On peut y réussir, j'en conviens... quelquefois!
« Je vais étudier — dès ce soir — le problème,
« Et, quand j'aurai trouvé, j'essaierai sur... moi-même...
« Pourtant, je n'en ai pas besoin, en vérité! »

. . . .

II

Dans un mortier, l'élève, avec célérité,
Se conformant, soigneux, au docte formulaire,
Tritura, comme il sied, la masse pilulaire :
Musc et safran, gingembre... extrait mou de kola!...
Ayant fini sa tâche, au maître, il dit : voilà!...
Les pilules étaient rondes et sans reproche...
« Très bien », dit le patron, les mettant dans sa poche,
« Ma femme et moi, ce soir, allons les essayer ».

. . . .

Le cas étant scabreux, glissons, sans appuyer...
Il est minuit : c'est l'heure où les époux, d'usage,
Devinent que l'amour, par un tendre présage,
Va descendre en l'alcôve : heure des doux propos!
Mais cette nuit-là, *rien* ne troubla leur repos;
Leur sommeil fut de plomb. Quand vint la pâle Aurore,
Sous l'édredon, blottis, ils reposaient encore,

Béatement, ainsi que des bourgeois heureux ;
Mais, très indifférents aux plaisirs amoureux !
Du soir jusqu'au matin... pas le moindre intermède...
Cependant, *tous les deux* avaient pris le *remède*...
« C'est drôle », se disait Bezuquet fort marri ;
Et l'épouse songeait : « Il baisse, mon mari !
« Lui qui, soir et matin, m'offrait un doux hommage,
« Est-ce fini ? Grands Dieux ! ce serait bien dommage !
« S'il était infidèle ! Eh ! oui ! c'est évident !
« En ce cas, je me venge, œil pour œil ! dent pour dent ! »
Le soir, nouvel essai : résultat identique ;
Ils *ronflèrent*, sans plus, ainsi qu'un couple antique,
Comme maman Baucis et papa Philémon...
Au chariot conjugal, il manquait... le timon !...

. . . .

A la fin, Bezuquet découvrit ce mystère :
L'étourdi *Pascalon* futur porte-clystère,
Avait pris par erreur — il l'avoua sans fard —
En place de KOLA... l'extrait... de Nénuphar ! !



L'ANALYSE D'URINE

A l'ami F. Martinet.

I

Elle portait le nom païen d'*Amaryllis*...
Son teint mat évoquait l'albe candeur des lys
Qui sont, de nos jardins, la gloire parfumée.
De sa mère, elle était plus tendrement aimée,
Étant l'unique fruit de l'amour conjugal.
Sympathique, au surplus ; d'un caractère égal,
Pour chacun, elle était aimable et gracieuse...
Lorsque, vers dix-neuf ans, on la vit soucieuse
Et triste, négliger ses plaisirs favoris...
Sa mère, en vain, disait : « Plus jamais tu ne ris,
« Toi dont le caractère est joyeux de coutume ;
« Fillette, dans mon sein, verse ton amertume ;
« Du chagrin qui t'oppresse, apprends-nous la raison ;
« Se peut-il que la joie ait fui notre maison ?
« D'un amour sans espoir, es-tu contrariée ?
« Est-ce d'avoir vu Jeanne, avant toi, mariée ?
« Quand elle a, comme toi, beauté, dot et talent,
« Fille ne tarde guère à trouver un galant...


J. Matet

« Ta peine, dis-la donc : va ! j'aurai l'âme bonne
« Et je pardonnerai... s'il faut que je pardonne. »

. . . .

La jeune Amaryllis répondait mollement :
« Je n'ai pas de secrets et je n'ai pas d'amant ;
« Je suis heureuse ainsi ; la plus tendre des mères,
« C'est toi, chère maman. Dissipe tes chimères... »
Bref, les pauvres parents étaient bien malheureux. .

. . . .

La croyant *anémique,* aux Bordeaux généreux,
On joignit l'arsenal du bon apothicaire...
La santé de l'enfant restait toujours précaire...
Pour éclaircir, enfin, ce mystère effrayant,
On alla consulter un Docteur clairvoyant :
De ceux, qu'à l'hôpital, on appelle : « Cher Maître »,
Et qui, sans se tromper... de plus d'un décimètre,
Disent : « Le poumon droit est à peu près normal ;
« Le gauche a quelque chose et c'est... là qu'est le mal. »

. . . .

II

Ayant fixé ***deux*** louis pour célébrer son culte,
Le grand Maître examine ; il tapote, il ausculte,
Prenant pour oreillers, des seins pleins d'agrément ;
Palpe, dans maints endroits, un corps jeune et charmant,
Et, pour mieux constater le bon état du foie,
Retrousse effrontément la chemise de soie,
Tandis qu'Amaryllis, chaste et baissant les yeux,
Subit, non sans émois, ce toucher ennuyeux...
De l'amère corvée, elle aura souvenance.

. . . .

C'est fini ; le Docteur rédige l'ordonnance :
Passer l'hiver à Pau ; la campagne en été.
Viande crue, eau d'Évian, pas de vin ni de thé ;

Manger très peu, le soir, par crainte d'insomnie...
Puis, un peu cabotin, avec cérémonie,
Il dit à la maman : « Chassez les gros soucis ;
« Je ne trouve, chez elle, aucun signe précis :
« Le cœur bat comme il sied ; le foie est... ordinaire ;
« Corps sain, bien charpenté ; bon état pulmonaire.
« Je suis très satisfait de l'état général.
« Quant à me prononcer sur le côté moral,
« Vous comprendrez très bien, Madame, que j'hésite,
« Puisque c'est aujourd'hui ma première visite.
« Bref, pour me résumer, nul trouble inquiétant..
« J'oserai vous donner un bon conseil, pourtant :
« (Fillette, il ne faut pas que cela vous chagrine),
« Faites analyser, au plus tôt, son urine...
« Vous irez, de ma part, voir Chose ou bien Machin...
« Et reviendrez ici dès vendredi prochain. »

. . . .

III

Chez l'ami *Bezuquet,* dont le laboratoire
Jouit, dans tout le quartier, d'un renom très notoire,
Le... *liquide* arriva le mercredi suivant...
En compulsant Yvon — ouvrage fort savant —
Le potard, gravement, en expert, examine
L'aspect, flaire l'odeur, en faisant grise mine ;
Filtre la liqueur d'ambre et, dans un petit pot,
Recueille avec grand soin le précieux dépôt.
Pas de trouble en chauffant ; par l'acide nitrique,
Aucun précipité. De la liqueur cuprique,
Bouillante, comme il sied, rien ne trouble l'azur. .
Donc : Glucose, néant ; c'est absolument sûr !
D'autre part, n'ayant point décelé l'Albumine,
Bezuquet, très marri, déblatère et fulmine :
— « Travail peu lucratif ; je ne puis, au client,
« Réclamer que Cent sous ; c'est très humiliant.

« Ah ! ce n'est point avec du pipi de pucelle
« Que je pourrai jamais remplir mon escarcelle,
« Ni me payer... un Saccharimètre Laurent.
« Un cas aussi banal me laisse indifférent. »
Et, tout en rajustant ses lunettes de myope,
— « Je vais voir tout de même avec le microscope. » .

. . . .

Ayant soumis la plaque au puissant objectif,
Bezuquet, devenu, soudain, plus attentif,
— Parmi des sédiments plus ou moins rhomboïdes —
Contemplait, ahuri... des *Spermatozoïdes*...





LA PHARMACIENNE !

A l'ami RIETHE.

Un jour, étant sorti pour faire quelque course,
Je sentis, tout-à-coup, à deux pas de la BOURSE,
Que, de migraine, hélas ! j'allais être repris...
D'aucuns traitent ce mal... par le simple mépris :
C'est affaire de goût ; à chacun sa doctrine ;
En tel cas, je préfère... un peu d'Antipyrine...
N'en ayant point sur moi, je me mis, sans retard,
— La douleur augmentant — en quête d'un potard.
Bien vite, j'eus trouvé. De modeste apparence,
L'officine n'aurait pu faire concurrence,
Pour l'ample devanture et le luxe surtout,
Aux modernes bazars qu'on voit un peu partout...
En lettres d'or, flambait l'enseigne : PHARMACIE,
Fondée en Dix-neuf cent, par Madame LUCIE ! —

. . . .

Jadis, uniquement vouée au Clavecin,
La Femme, de nos jours, veut être... Médecin !
Ce rôle lui convient, j'en atteste LUCINE ;
Mais, au sexe barbu, qu'on laisse l'Officine !

. . . .

Et me voilà chez... mon Confrère féminin...
A peine vingt-cinq ans, figure de nonnain ;
Appétissante brune, à la taille bien prise,
De celles qui vous font — subito — l'âme éprise
Et provoquent en nous un ardent... prurigo,
Tel, en voyant CHIMAY, le tsigane RIGO ! !
Sa robe, d'un goût sûr, était sombre et modeste ;
Elle avait les yeux bleus... mais passons sur le reste !

. . . .

Ainsi qu'un violon, frémissant sous l'archet,
Je dis — non sans émoi — « Je voudrais un cachet
« Afin de soulager une forte migraine... »
— « Dans ce cas, l'*Exalgine* est toujours souveraine ;
« A moins que vous n'optiez... pour le *Pyramidon*... »
Cela, dit, gentiment, d'un air plein d'abandon...
Commander... CENT cachets, j'en avais grande envie
Pour rester plus longtemps ; j'aurais passé ma vie
A voir manipuler ce Confrère charmant...
Mais mon bonheur, hélas ! ne dura qu'un moment,
Car sa dextérité confinait au prodige...
— « Voilà, Monsieur, c'est prêt ! » — Ça fait combien ? — lui dis-je —
(La fixant d'un regard plein de lubricité !)
— « Un franc cinquante ». — « Prix modeste, en vérité,
« Lorsque l'Apothicaire est... tourné de la sorte... »
Elle rougit... Soudain, près de gagner la porte,
Homme austère, affolé par des rêves troublants ;
Sans penser que, bientôt, j'aurai des cheveux blancs ;
Qu'à Montrouge, où je suis fixé, ma clientèle
M'a toujours regardé... comme un mari modèle ;
Que je suis Délégué cantonal, Marguillier !
Qu'en plus — simple détail qu'on ne peut oublier —
Ma femme a *six* enfants, qu'avec peine elle élève ;
Et, l'esprit envolé vers les bleus paradis,
Avec la bouche en cœur... haletant, je lui dis :
« Mignonne, voulez-vous... me prendre comme élève ? »

UN AVATAR ÉTRANGE

A la belle Madame X...!

L'hiver dernier, j'avais, une journée entière,
En lisant de Le Bon, un livre fort savant,
Essayé de résoudre un problème émouvant :
Après nous, que devient notre propre matière ?

Lorsque nous dormirons, un jour, au cimetière ;
Quand il ne restera, de notre corps vivant,
Que poussière, livrée aux caprices du vent
Et qui, tiendrait quasi, dans une tabatière ;

Nos atomes, groupés par l'aveugle hasard,
Deviendront-ils : poireau, melon, tigre ou lézard ?
Inventeur de génie, honnête homme ou crapule ?

J'en restai si troublé, que la suivante nuit,
Dans un doux cauchemar, je me vis... sans ennui,
Mué, chez la belle X..., en bienfaisant Ovule ! !

1906.

L'INSPIRATION !

FANTAISIE LYRIQUE

A Monsieur Camille FLAMMARION, *respectueusement.*

Croyez-vous aux tables parlantes
Lorsqu'un Esprit... désincarné !
Vous raconte... en parlant du nez,
Des histoires mirobolantes ?

— « Vrai ! l'on voit des tables tourner
Seules ? Bizarre phénomène
Qu'un guéridon qui se promène ! »
Moi, j'en ai vu, sans vous berner.

Si vous voulez savoir la cause
Pour laquelle une table **cause,**
Prudemment, je me clos le bec...
Lisez Flammarion ou Kardec !

Quant aux Esprits, c'est autre affaire ;
Même — en eussent-ils le loisir —
Je crois qu'ils n'auraient nul plaisir
A revenir sur notre terre.

Je ne ris pas de l'inconnu ;
Mais, si je suis un peu sceptique,
C'est parce qu'il m'est advenu,
Mardi soir, un fait authentique.

. . . .

Donc, assoupi dans un fauteuil,
Je fumais, comme d'habitude,
Un cigare, le cœur en deuil,
Dans une amère solitude.

A ma droite, *Mirza* dormait, ventre replet :
(Mirza, c'est un Setter... et Gordon s'il vous plait !)

Je rêvais... Venant d'outre-tombe,
Soudain, une voix en fausset
Et grêle, dans le calme, tombe
En disant : « C'est moi feu Musset !
« Prends ton luth, l'heure est solennelle ;
« L'oiseau s'endort dans la venelle,
« Là-haut ! je suis rongé d'ennuis ;
« Quittant ma guenille charnelle,
« Me voici dans l'Ombre éternelle
« Sans avoir achevé mes "NUITS" ! »

« Qui donc accomplira ma tâche ?
« Tous mes amis sont morts, hélas !
« Pour *Pagello*, George (1) me lâche...
« Je deviens vieux et je suis las !

« Toi qui vibres à mes accents
« Et te grisas de mon délire !
« Toi, qui m'offris un pur encens,
« De Musset, ramasse la Lyre ;

(1) George Sand.

« Dans le pur Nirvana, je veux me reposer...
« Pastiche-moi sans peur ; rime avec frénésie ;
« Je guiderai ta main ; mon feu va t'embraser.
« Prends mon luth ! Chante ! Épanche à flots la Poésie !
« Ton rêve, ô Pascalon, va se réaliser :
« Ma Muse va t'offrir la coupe d'ambroisie...
« Vois : sa lèvre, déjà, sourit pour le baiser ! »

. . . .

Affolé, j'obéis... Étant dactylographe,
Mes doigts, sur le clavier, automatiquement,
Allaient seuls... Mais jugez de mon étonnement :
Musset rimait des vers dépourvus d'orthographe,
Dont, neuf sur dix, ayant un supplément de pieds,
Sans rythme, bancrochant, couraient estropiés !

. . . .

Je ressentis soudain, la crainte, d'abord vague,
Qu'en me dictant des vers où le bon sens divague,
Le pur Esprit, de moi, ne se rît gentiment...
« Vous êtes gais — pensais-je — hôtes du firmament ! »
Si bien que le farceur, malgré ton apparence,
Doux Musset, se trahit par son incohérence.
Ton verbe qui, jadis, était grandiloquent,
M'apparut, tout-à-coup, digne au plus d'un croquant,
D'un rimeur avachi, tel que moi, qui, bonasse,
N'ai jamais pu grimper au sommet du Parnasse !
En vain, il se drapait dans ton manteau... fripé,
L'artiste chantait faux... son luth étant grippé !

. . . .

Non ! ce n'était point toi, divin chantre du "*Saule*"
Qui m'inspirais, dictant par dessus mon épaule,
Des vers... pour confiseurs, ou que l'on voit, hideux,
Autour des mirlitons, s'enrouler deux à deux !

Non ! la falote voix, ce n'était point la tienne,
Quand elle nous conta la *" Nuit Vénitienne ",*
Qui rit dans *"Namouna"*; pleure la *"Malibran"!*
Et laisse, au fond du cœur jeune, un écho vibrant !

. . . .

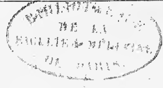
Comme une brise faible, à travers les ramures,
La Voix mourait... les mots se fondaient en murmures...

. . . .

De mon fauteuil, soudain, je bondis brusquement,
Éveillé par MIRZA qui, par un hurlement,
Exprimait sa douleur ! J'avais, durant mon songe,
(Car tout ce qui précède, hélas ! était mensonge !)
Lâché, tout allumé, mon cigare — tison —
Qui, déjà, commençait à brûler sa toison...
J'avais failli rôtir ma chienne favorite...
Amis, voilà pourquoi... je ne suis plus Spirite !

1900.





UN PROPRIO DANS L'EMBARRAS

A l'ami Aristide L., le meilleur des proprios.

Cinquante ans... prénom : *Aristide,*
Bon citoyen, mari charmant ;
Pourvu d'un estomac solide,
Et, de rentes, suffisamment ;
En deux mots, bourgeois sans envie,
Je laissais croître mon bedon...
Quand, soudain, se troubla ma vie
Pour une histoire de... cordon !

J'avais choisi, comme concierge
(Ce poste est des plus délicats),
Un garçon jeune et demi-vierge,
Muni de bons certificats.
D'après les tuyaux de l'*agence,*
Ce gaillard avait plus d'un don. .
Avec beaucoup de diligence,
Il savait tirer le cordon.

Comme il était célibataire,
Bien vite, je fus convaincu
Qu'il aidait mainte locataire
A faire son mari... cocu...
A minuit, épouse ou grisette,
Aimant danser le Rigodon,
Lui donnait — exquise amusette —
Un coup... de main pour le Cordon...

Un immeuble, plus qu'une ferme,
Rapporte, sans comparaison...
L'argent rentrait à chaque terme;
L'huissier ignorait ma maison.
Mais ici-bas, avec la Rose
On cueille, hélas ! plus d'un chardon :
Un jour, mon Concierge morose
Disparut, lâchant le cordon.

Un mot expliquait sa conduite;
Endetté, réduit aux abois,
Il avait dû prendre la fuite,
Filant... à la cloche de bois.
Et laissant — pipelet infâme ! —
Mon immeuble en plein abandon.
« Ne pleure pas, me dit ma femme,
« Moi, je me charge du cordon. »

Avec *Hortense,* dans la loge,
On s'installe un mois tout entier...
Depuis *Soixante tours* d'horloge,
Je suis concierge : ah ! quel métier !
Si l'on est d'humeur polissonne,
Parfois, — blottis sous l'édredon, —
Au bon moment... juste, l'on sonne...
Zut ! il faut tirer le cordon !

Quand on touche à la Cinquantaine
(A quoi bon, là-dessus, gémir ?)
Renonçant à la *prétentaine*,
On se met au lit... pour dormir.
L'autre nuit, soudain, je m'éveille...
— « Poupoule ! eh bien ! que fais-tu donc ? »
Hortense me tenait... l'oreille,
Croyant que c'était le cordon !

. . . .

Telle, à son banc, l'huître à Marennes,
Rester, est peu divertissant...
Tout de suite après les *étrennes,*
Je vais chercher un remplaçant.
On demande un jeune ménage :
Aux nouveaux époux, Cupidon,
Permet, sans aucun surmenage,
De tirer, souvent, le cordon...

Décembre 1906.



IMPRESSIONS D'UN CHLOROFORMÉ !

Au Docteur Claude CHAUVEAU *! mon compatriote.*

Lorsque j'étais interne à l'hôpital ANTOINE,
J'ai vu, sans trop d'émois, ouvrir maint péritoine ;
Alors, ce n'était point à mes propres dépens,
Que s'escrimaient : trocarts, bistouris et trépans !
Mais il advint, un jour, que la grippe maudite
Se compliqua, chez moi, d'une *Mastoïdite ;*
Trois semaines, durant, sans répits, j'ai souffert
Tellement, qu'aujourd'hui, je ne crains plus... l'Enfer !
Vous voulez des détails : Eh bien ! qu'il vous suffise
De savoir que j'avais très mal à l'*apophyse,*
(Un don du Diable, afin de nous mieux chicaner)
Et qu'on doit, en tel cas, se faire trépaner ! !

. . . .

Le péril est urgent : la chose est décidée
Pour lundi ; dès longtemps, j'étais fait à l'idée
Que bientôt, il faudrait m'opérer, sans surseoir...
Et je fis mes apprêts, dès le Dimanche soir...
Je ne vous dirai pas que ma nuit fut paisible :
Mon sommeil fut troublé d'un songe intraduisible
Où je voyais CHAUVEAU, sa rugine à la main,
Et chantant : « Pascalon ! ce sera pour demain ! »

. . . .

Nous y sommes ! D'abord, il faudra qu'on m'endorme !. .
Dans un joli flacon, voici le chloroforme
Qui vient, tout droit, de chez mon voisin Adrian (1).
Bientôt, l'opérateur, exact et... souriant,
Arrive et, dans le but de m'éviter la frousse,
Dissimule, à mes yeux, une élégante trousse,
En vrai cuir de Russie et pleine d'instruments :
Scalpels, gouges, maillets... bref, des outils charmants !

. . . .

A ma femme, on a dit : « N'ayez aucune crainte ».
Mais, comme elle tremblait, à la dernière étreinte !
Et je brusque l'adieu ; le moment est venu ;
Bientôt, je vais entrer dans un monde inconnu !

. . . .

Pâle, un peu, je m'étends sur ma lugubre couche,
Et, moi-même, je veux appliquer, sur ma bouche
La compresse qui doit m'endormir doucement...

. . . .

D'abord, un léger bruit, tel le bourdonnement
D'un innombrable essaim de mouches ou d'abeilles
— Lorsque les raisins mûrs emplissent les corbeilles —
C'est l'approche d'un train que je perçois encor...
Et puis, se déroulant dans un pieux décor,
Une procession, au tintement des cloches ;
Ou bien, se démenant, ainsi que des clodoches,
Des êtres imprécis et nébuleux... j'ai peur !
Peu à peu, je me sens envahir de torpeur ;
Le tableau, par degrés, s'estompe et devient vague ;
Je cause, mais je sens fort bien que je divague...
Tout s'efface et, soudain, mon cauchemar finit...

. . . .

(1) Qui n'a pas besoin de réclame.

Tel un adroit sculpteur, sur un bloc de granit,
CHAUVEAU, sur mon **rocher**, qui, de sang, devient rouge,
Multiplie, attentif, les efforts de sa gouge,
Et, jusqu'en son repaire, il traque l'ennemi...

. . . .

Sans la moindre souffrance, une heure, j'ai dormi...
J'entends des mots confus : « Pas de fièvre, à merveille. »
L'esprit obnubilé, dans mon lit, je m'éveille
Avec des yeux hagards; faible, tremblant d'émoi,
Je regarde, hébété, les gens autour de moi...
Ma femme se présente, à mes yeux, la première...
Indicible bonheur : retrouver la lumière ! !
Le soleil m'éblouit de rayons triomphants;
Je retrouve les miens; la mère et les enfants,
Et mon bourreau sauveur, dont la science habile
A libéré du mal mon pauvre corps débile;
Lentement, je reviens à la réalité;
Hosanna ! mes amis, je suis ressuscité !..

Bien vite, je guéris; maintenant, mon oreille
Subtile, goûte — entiers — les doux chants de MIREILLE;
— A peine un tintement au plus fort des hivers —
Mais, depuis ce temps-là, j'aime beaucoup les Vers...
Est-ce l'effet du "Choc" qui, troublant ma cervelle,
Lui donna — par hasard — cette forme nouvelle?
Ou, par mon ouverture et, malgré le coton,
Par malheur, a-t-il pu rentrer un... hanneton ?
Explique, qui voudra, ce phénomène étrange...
Mais j'ai voué, de plus, un culte sans mélange,
A l'ancêtre fameux : l'illustre SOUBEYRAN
Que notre Humanité doit mettre au premier rang,
Lui, qui sut retirer d'une matière informe
Le Dictame béni qu'on nomme *Chloroforme !*



BALLADE POUR MIMI PINSON

A l'excellent GRENET-DANCOURT,
Président du Cornet.

Me promenant, l'autre matin,
Dans le vague espoir d'une aubaine,
J'ai revu le Quartier Latin
Où j'ai commis mainte fredaine.
Tout en admirant la fontaine (1)
Où l'eau gazouille sa chanson,
J'évoquais l'époque lointaine
De *Musette* et *Mimi Pinson.*

Le fameux Métropolitain
— Que n'aura pas connu Verlaine —
Est un chef-d'œuvre, c'est certain ;
Le Progrès marche à perdre haleine :
La soie a remplacé la laine ;
L'Odéon, même, est polisson !
Mais Cléo me semble vilaine
Comparée à Mimi Pinson.

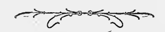
(1) La fontaine Médicis.

Mis comme un bourgeois, l'air hautain,
Le *faux* étudiant promène
Sa maîtresse, demi-catin,
Au *miché,* jamais inhumaine...
On ne voit plus guère, en semaine,
Musette aller à Robinson ;
Et ce serait un phénomène,
Aujourd'hui, que Mimi Pinson.

ENVOI :

Prince ! faîtes qu'on me ramène
A cet âge, où mauvais garçon,
On pouvait, sans nulle rançon,
Chiffonner, barrière du Maine,
La robe de *Mimi Pinson.*

Juillet 1907.



QUATRE SONNETS SUR LES SAISONS !

Dédiés à mon ami, le docteur E. Monin,
Président de la Grappe *et bon porte-lyre.*

I

A bas ! le PRINTEMPS !

Frais et pimpant, voici l'Avril
Avec sa robe de féeries,
Emaillant le vert des prairies,
De rubis, topaze ou béryl.

Les amants vont par théories,
Mettant l'**oranger** en péril ;
Le baiser, d'abord puéril,
Se termine en... effronteries.

Printemps ! que de rimeurs pervers
Ont chanté ta louange en vers !
Etant d'une humeur sauvageonne,

Quand tu viens, je tremble d'émois...
Et je hais ton trio de mois :
En Floréal, mon nez... bourgeonne...

II

A bas l'ÉTÉ !

Voici Juillet, saison bénie
Des amoureux et des pinsons ;
De blanc se vêtent les buissons :
La Terre, en fête, communie...

Sur les treilles, et les moissons,
— Dont la teinte, bientôt jaunie,
Va dorer la plaine infinie, —
La brise met de doux frissons ;

Heure propice, où les abeilles,
Sans trève, emplissent leurs corbeilles,
Butinant Roses et Sainfoins !..

On chérit l'Été... que m'importe !
Je le maudis, car il m'apporte,
— Tous les ans, — la « fièvre des foins ! »

III

A bas l'AUTOMNE !

Les beaux jours ont fui : c'est l'Automne ;
Le cor fait retentir les Bois ;
Et le pauvre Cerf, aux abois,
De tant de cruauté, s'étonne.

Je délaisse flûte et hautbois,
Quand, sur un rythme monotone,
Le tonnelier, frappant sa tonne,
Chante un air de « Robin des Bois ! »

Mais hélas ! CHRONOS me pourchasse :
Adieu ! les Vendanges ! la Chasse
Qui fut, pour moi, plaisir divin !..

Mon médecin — que Dieu le damne ! —
Aux plats végétaux, me condamne :
Plus de gibier... ni de bon vin !

IV

J'aime l'HIVER !

Dût votre âme en être étonnée,
Quand je vois commencer l'Hiver,
Tout joyeux, je dis : « *For Ever!* »
C'est le meilleur temps de l'année...

Le soir, avec sa Dulcinée,
— Qu'on bécote, tel un pivert —
Souper, gentîment, le couvert
Dressé près de la cheminée...

Le voilà bien le Paradis :
— Eût-on, pour demeure, un taudis. —
Mais aujourd'hui, frimas et brumes,

Je vous aime, suivant l'arrêt
Qui dit : « Cherche ton intérêt » ;
L'Hiver... est la saison des *Rhumes*.

NOTA. — Le sirop *pectoral* Pascalon guérit tout, même la Toux et se trouve partout !

LA VOCATION

Devant la famille assemblée,
L'accoucheur dit : « C'est un garçon ! »
Et tous s'écrièrent d'emblée :
« Il a vraiment bonne façon ;
« Bravo ! pour le jeune ménage ;
« C'est un début encourageant ».
On le trouvait... fort pour son âge
Avec... l'air *très*-intelligent ! !

Et tandis, qu'avec soin, la garde
L'emmaillote sur ses genoux,
Le père, attendri, le regarde
Et dit, soudain : « Qu'en ferons-nous ? »
— « Assurément, un militaire, » —
Prononce, d'un ton solennel,
Un oncle, vieux célibataire,
Retraité comme colonel.

« Y pensez-vous ? » — dit la grand'mère,
« Mon chéri, soldat ! Oh ! mais non !
« Pour un peu de gloire éphémère,
« L'exposer au feu du canon,
« Jamais ! » — « Moi, dit la bonne tante,
« Ça me causerait du chagrin :
« Mais, pourtant, je serais contente
« Si le petit était... marin.

« Amiral ! O prestige énorme !
« Quel orgueil pour tous les parents !
« Promener un bel uniforme
« Sous tant de climats différents ;
« Toujours du nouveau vous enchante :
« Pas de concierge... et de loyer ! »
— « Oui ! mais, quand la mer est méchante,
— Dit l'oncle — on pourrait se noyer ! »

« Abandonnons — dit le grand-père —
« Marin, soldat, explorateur ;
« Il lui faut un métier prospère :
« Nous en ferons un inventeur ;
« Il a la bosse — c'est notoire —
« Qu'on remarque chez Édison ;
« Et devant cet enfant, l'Histoire,
« Ouvre un glorieux horizon !

« Je devine un génie habile,
« Contemplant ce frêle marmot ;
« Le ballon et l'automobile
« N'en sont pas à leur dernier mot.
« Il trouvera la *mécanique*
« Qui, franchissant fleuves et monts,
« Même aux autos, fera la nique,
« En éclipsant... Santos-Dumont ! »

L'un réplique : « On n'est pas bégueule,
« Et j'admire... tous les travaux,
« Mais on peut se casser la gueule
« En allant par monts et par vaux !
« C'est très dangereux la vaillance,
« Petit enfant ! fuis les ballons ;
« Quant à moi, c'est... dans la faïence
« Que j'ai conquis tous mes galons... »

Et chacun émet son idée;
La maman dit : « Notre Lucien
« (J'y suis tout-à-fait décidée)
« Sera Chimiste ou Physicien;
« On vit heureux, loin des tueries,
« Sous ton glorieux Palladium,
« SCIENCE, et, comme les CURIES,
« On trouve... un autre *Radium !* »

« C'est vrai », dit, d'un ton emphatique,
Un cousin, timide potard;
« Mais la Chimie Analytique
« Sent trop mauvais pour ce moutard.
« Deviendra-t-il Apothicaire ? ?
« Non ! Non ! à ce jeu plus d'atout;
« Le métier devient très précaire,
« Les Bonbons *Zed !*.. guérissent Tout ! !

« Ce qu'il faut, c'est une carrière
« Où l'on goûte une douce paix,
« Toujours somnolent, le derrière
« Sur un rond-de-cuir très épais...
« Sans redouter les Typhoïdes,
« Quel rêve ! — Sous-chef de bureau ! ! ! »
— « On risque les hémorroïdes, » —
Dit ce farceur de Badureau.

Bref ! l'un dit non, l'autre obtempère;
On fait mille projets divers.
Tout à coup ! « Je sais, dit le père,
« Un métier exempt de revers...
« Lorsque régnait *Loubet* (Émile),
« La place avait déjà du bon;
« Aujourd'hui, ça vaut... *Quinze Mille !*..
« ... C'est un siège... au Palais-Bourbon ! »

1907



PAUVRE GARÇON !!

A ce brave ÉMILE.

Jeune encor, garçon sympathique,
— Moitié figue et moitié raisin —
Il affolait, par sa plastique,
La femme du crémier voisin.

Mari modèle, excellent père,
Estimé de tout le quartier,
Il voyait l'avenir prospère :
Un jour, il deviendrait rentier.

De santé fort bonne : la preuve,
C'est que le tailleur prétendait,
A chaque redingote neuve,
Que son *tour de taille*... augmentait.

De plus, sous-chef, au Ministère,
Il se disait, sans nul orgueil,
Un gaillard heureux sur la terre...
Quand, soudain, se dressa l'écueil !

Un ami — peut-être une amie ! —
Estimant que, sur son veston,
L'emblème de l'Académie
Serait tout à fait de bon ton,

Dit : « C'est la saison printanière,
« Où va fleurir, à Bagnolet,
« L'amandier ; que sa boutonnière,
« S'adorne d'un nœud violet ! »

Vraiment, l'idée était sinistre :
— Dieu vous garde de tels amis ! —
— « Ça va très bien », dit le Ministre,
Auquel le dossier fut soumis ;

« Il aime bien la République ;
« Est Breton... comme Clémenceau ;
« A ce parchemin symbolique,
« Avec plaisir, je mets le sceau. »

. . . .

Et, depuis que sa redingote
Porte le ruban glorieux,
Sur le boulevard il dégotte :
Il a l'air d'un *" miché sérieux ! "*

Il ne passe plus dans ma rue ;
Il habite au noble faubourg ;
Rougit quand on parle... de *grue,*
Et déteste le calembour.

Il est devenu : Talon rouge,
Bourgeois correct et distingué...
Quand je l'entraîne au Moulin Rouge,
Il prétend qu'il est fatigué...

Il ne marche plus... qu'en voiture ;
Et, des Bouillons DUVAL, guéri,
Il va prendre sa nourriture
Chez *Paillard* ou chez *Marguery !*

. . . .

Pourtant, un chagrin le tourmente :
— La gloire n'est pas sans rancœurs —
Depuis — son ruban — tout augmente ·
Les petits pois et les liqueurs.

Ça renchérit chez la bouchère,
Le potard et le charcutier ;
Si l'andouillette devient chère,
C'est, hors de prix, chez le fruitier.

Quand le pâtissier, d'aventure,
Lui fabrique un *Saint-Honoré,*
La caissière enfle la facture :
— C'est pour le Monsieur décoré !

Même, hier, son propriétaire
Lui dit, sans presque louvoyer :
« Palmé ! Bravo, cher locataire !..
« J'augmente, un *peu,* votre loyer ! »

Sa vie est désormais troublée ;
Il reçoit des visites, tant,
Que la sonnette en est fêlée...
Elle était en bronze, pourtant !

Et son tailleur le tyrannise,
Imposant les tons qu'il lui plaît,
— Pour que l'étoffe s'harmonise
Avec le Ruban violet... —

Sa femme — il est permis, en somme,
D'avoir des goûts libidineux —
Interrompt fréquemment son somme,
Sous prétexte de voir son... ruban... (1)

(1) Rime insuffisante !

Son embonpoint, si confortable,
Il faut qu'il en fasse son deuil :
Il a perdu, c'est lamentable,
Dix-huit kilos, en un clin d'œil !

Et quand, le soir, il examine
Son nombril, autrefois bombant,
Il dit : « J'avais meilleure mine,
« Le mois dernier, sans le ruban. »

. . . .

Jadis ! il goûtait des nuits calmes...
A tout prendre, c'est du bonheur,
Qu'il ait eu simplement les palmes,
Au lieu... de la Légion d'Honneur.

Avril 1908.



PÉTITION

Au Directeur de l'Ecole de Pharmacie

A l'aimable M. Guignard.

Très savant Directeur, à l'humeur bienveillante ;
Vous qui guidez nos pas, d'une main vigilante,
Dans les champs du Savoir, écoutez mes accents...
O MUSE ! inspire-moi des arguments puissants !

. . . .

Que de fois, me glissant, dans l'ombre des Portiques,
J'ai faussé compagnie aux chers *Travaux Pratiques*
Pour aller au jardin, respirer un air pur
Et rafraîchir mon front brûlant... d'un bain d'azur..
Embrasant les sentiers, sans ombre et sans mystère,
Un lourd soleil versait ses rayons sur la terre ;
Les fleurs penchant la tête, avec un air d'ennui,
Languissantes, songeaient aux fraîcheurs de la nuit ;
Moins à plaindre, cent fois, les grenouilles peureuses
Sous les pleurs du jet d'eau, s'ébattaient amoureuses ;
L'insecte se grisait aux senteurs du jasmin...
Moi, j'avais le gosier sec comme un parchemin !

. . . .

Mais, suivant le Progrès, à l'époque présente,
Le Jardin est doté d'une ombre bienfaisante ;
Les frêles arbrisseaux ont pris des airs altiers...
Cependant, on a mis trop peu d'arbres fruitiers.

Le *pommier* si fatal... à notre grand'mère ÈVE,
Doit être — parmi tous — connu du jeune élève.
A son ombre, parfois, l'étudiant normand
Rêverait du pays : serait-ce point charmant ?
Ainsi que le pommier, le *poirier* d'Angleterre
Mérite assurément un petit coin de terre ;
Et, si je ne craignais, Monsieur, de chanter faux,
J'entonnerais : « Oui ! c'est des poires qu'il nous faut ! »
Aussi, des *cerisiers,* faites-nous la surprise ;
Et lorsque nous serons au temps de la cerise ;
Quand, des bosquets fleuris, s'élèvera le chœur
Des nids, nous chanterons votre Los de grand cœur...
Comme fils, très pieux, de la vieille Bourgogne,
J'adore le raisin : je le dis sans vergogne.
Faites couvrir les murs de treilles ; ce sera
Sinon pour nous, du moins... pour le phylloxera...
Vraiment, cher Directeur, le côté Vinicole
Est un peu négligé dans notre belle Ecole ;
J'admire, comme il sied, le genre des CROCUS :
LUCINE doit céder le pas au Dieu BACCHUS !
Vive la Vigne ! elle a fait nos pays prospères,
Et nos fils, buveurs d'eau, ne vaudront pas leurs pères.
Qu'à l'avenir, Picards, Bourguignons, Limousins,
Puissent faire, à Paris, leur cure de raisin !

. . . .

Des fruits... j'en citerais, pour le moins, douze ou treize...
Gardez-vous d'oublier la succulente *fraise,*
Qu'à *deux,* l'on va cueillir dans les bois de Bagneux :
C'est loin ! et, parmi nous, il est des besogneux !

. . . .

J'en passe — et des meilleurs. — Quand, d'une main magique,
Vous aurez transformé le Jardin botanique,
Installez, dans la serre, un Café bien compris,
Où l'on boira, des bocks frais... au plus juste prix...
Deux professeurs, dont l'un de Toxicologie,
Veilleront, tour à tour, d'un œil plein d'énergie,

Sur le patron, suspect de salicyliser
La bière et, tous les jours, devront l'analyser.

. . . .

Tel est le plan succinct d'un programme idyllique
Qui fera grand.honneur à... notre République...
Entre tous les projets, le mien est... des meilleurs ;
Je n'en jouirai pas, je vous le dis d'ailleurs.
Ayant, depuis trois ans, quitté la Capitale,
J'exerce, maintenant, dans ma ville natale.
Pour me désennuyer, pendant les soirs d'hivers,
Je joue aux dominos... ou bien je fais des Vers...
Sans prétendre, jamais éclipser Athalie,
Je rime, au grand dépit de la Muse THALIE...
La faute en est, — ainsi que le dit plaisamment,
La femme de BOIREAU — de l'Enregistrement —
« Que je dois absorber beaucoup... de *Santonine !* »
(Il faut être indulgent pour l'humeur féminine)

. . . .

Agréez ma supplique, aimable Directeur
Et le respect profond de : Votre Serviteur,

PASCALON, apothicaire,



LA SÈVE CAPILLAIRE

A Mlle Jeanne D...

Pour rendre vos cheveux aussi drus, qu'en la plaine,
On voit les lourds épis se pencher, sous l'haleine
Des zéphyrs, quand vient Messidor ;
Hier, j'ai distillé cet Elixir magique,
Où j'ai su faire entrer maint produit énergique...
Il vaut... presque son pesant d'or.

Grâce à lui ! d'Absalon, vous deviendrez l'émule ;
Dans un poudreux bouquin, j'en trouvai la formule
D'un vieux Mire, plein de Savoir...
J'en garde le secret avec un soin farouche,
Car, j'osai moi, profane, y faire une retouche
Pour en décupler le pouvoir.

Amphitrite, aussitôt qu'elle sortit de l'onde,
En oignit sa toison radieuse de blonde,
Pour chasser l'âpreté du sel.
Il ne recèle en lui, nul poison qui corrode :
Dorgère en use ainsi que Cléo de Mérode...
L'usage en est universel.

. . . .

Hélas! rien n'est parfait. Cette divine sève
Limite ses vertus aux seules filles d'Eve ;
Pour nous, nos fils... et nos neveux
Elle ne peut avoir aucune résultante ;
Et j'ai beau m'en frotter l'occiput... Vaine attente...
Quand donc, reviendront mes cheveux ?

Sans doute que, pour moi, la saison est finie :
Les blés étant coupés, la plaine est dégarnie...
Si je suis à l'hiver, hélas !
Vous n'en êtes qu'au temps où les plaines sont vertes
Et les soirs, parfumés de corolles ouvertes :
Rose blanche, Œillet et Lilas.

1904.



VERS DITS AU BANQUET

DU 27 DÉCEMBRE 1904

Offert à M. LEXTREIT, par ses anciens Internes

A l'excellent M. Lextreit.
En souvenir.

Vers les ans révolus, parfois, tournant la tête,
Je remonte, et joyeux, mon souvenir s'arrête
A *Saint-Antoine* — non, au plus chaste des Saints,
Contre lequel *Satan* tramait de noirs desseins, —
Mais au vieil *Hôpital* proche de la *Bastille !*
Sans doute, j'y commis plus d'une peccadille,
Tout nous étant permis : Rire, Chanter... Brailler,
Boire, faire l'amour et même... travailler !
J'en conviens, j'étais loin de passer pour modèle
Et je rougis, encor, d'une certaine *Adèle*
Qui venait, très souvent, la nuit *nous* déranger
Pour avoir?.. point n'était de la fleur... d'oranger !
. . . .
Des Internes d'alors, si je faisais le compte,
Je devrais vous nommer : Winter, Viossat, Lecomte,
Servin, Biache... le Bel, Chaumeil, Reské, Lecocq,
(Qui fut, n'en dites rien, jadis un fameux coq !)
Le chaste Bourillet ; Bretonneau, *mélomane ;*
Un *rimeur* (1), que Piron eût nommé *métromane,*

(1) Pascalon.

Bien avant le métro ! le Charentais FOUQUET,
Dont le Cognac *pur vin,* vous avait un *bouquet !*
Puis... *Chose* que j'aurais... volontiers fait cornette ;
CARETTE, bon chimiste, expert en... clarinette!...
Comme dans *Hernani,* j'en passe et des meilleurs,
Dont je garde les noms, soigneusement d'ailleurs,
Parmi mes vieux papiers, précieuses reliques
Dont j'aime les parfums doux et mélancoliques !
. . . .
Sortis de leur carton, tous ces feuillets jaunis
Evoquent, dans mon cœur, des charmes infinis ;
J'y retrouve, mêlés à mes notes d'Ecole,
Des vers qui choqueraient, certes, le Protocole,
Et, pour lesquels, je crois, le sévère Institut
Ne m'accorderait pas un des Prix de Vertu !
Vers d'amour et chansons, qu'un humble et jeune barde
Rimaillait, quand son tour venait d'être de garde !
Et vous me permettrez, ce soir, Monsieur LEXTREIT,
De vous en fredonner, tout-à-l'heure, un extrait !
. . . .
Souvenir ! Baume exquis pour une âme en déroute !
Tel, un chemineau las, par une longue route,
Rencontrant un coin d'ombre, y goûte le repos,
Puis, reprend son bâton, plus léger et dispos :
C'est ainsi, qu'aux ennuis, trouvant d'heureuses trêves,
Je distrais, au présent, quelques minutes brèves
Quand j'évoque, à mon gré, notre printemps joyeux...
. . . .
Un peu fanés, c'est vrai, mais pas encore vieux,
Voici que je retrouve, à vos côtés, cher Maître,
Ainsi que des enfants autour d'un bon Ancêtre,
Les amis d'autrefois ; le cordial souvenir,
Qu'éveille votre nom, a su les réunir.
Il en manque plusieurs : la salle eût été pleine
Et, du grand *Marguery,* le *Vatel,* hors d'haleine,
En eût raté la *sole,* avec les godiveaux,
Si tous étaient venus, anciens et nouveaux !

Mais, soit dit, sans reproches, à notre ami DELESTRE,
Un peu tardivement, nous reçûmes sa lettre,
Et, pris au dépourvu, j'en connais pour ma part
Deux qui ne sont pas là... pour cause de départ.
Réveillon ! ton boudin dut faire des victimes !
D'autres n'ont pas osé quitter leurs *légitimes*
Qui, jalouses, craignaient quelque trait folichon
A ces mots : *Saint-Antoine...* à cause du *Cochon !*
Mais j'aperçois rêvant à son prochain volume,
BRU, votre Directeur, un maître de la plume ! (1)
Au *Couvent* des Potards, il fut Frère *Convers !*
Maintenant, il vous rime un sonnet... mieux qu'*Arvers !*
Bon poète, salut ! *Ronsard* fut ton ancêtre :
Je te considérais comme un frère à *Bicêtre ;*
Si jamais je n'osai t'aller voir... au *Midi !*
Pardonne-moi ! c'était... par crainte des : *On dit !*
. . . .
Hélas ! j'en sais aussi qui dorment sous la terre ;
Qu'ils reposent en paix dans leur coin solitaire !
Ils étaient pleins de joie : un aveugle trépas
Nous les ravit ; ce soir, ne les oublions pas !
. . . .
Présents ou non, tous ceux qui, dans la voie aride,
Cher Maître, ont travaillé sous votre douce égide,
Vous offrent, par ma voix, leurs vœux reconnaissants.
Pour les bien exprimer, j'ai de faibles accents,
Ayant, depuis longtemps, abandonné ma Lyre !
Entre mes pâles Vers, pourtant, vous saurez lire,
De mon pauvre discours, le mieux, sans contredit,
Etant ce que je pense et... que je n'ai point dit.
Puisqu'en réalité, nous sommes en famille
C'est de... sous-entendus, que mon Ode fourmille !
Chacun de nous, d'ailleurs, sait, sur le bout du doigt,
Quel est votre mérite et... tout ce qu'il vous doit.
. . . .

(1) Paul BRU, directeur de l'Hôpital Saint-Antoine.

Oh ! je pourrais causer pendant un tour d'horloge
Et, sans me répéter, entonner votre éloge,
— Prolixe, ainsi qu'au prône, un bavard chapelain ! —
Mais, pendant mon discours, mon verre reste plein
Et, pour un *Bourguignon*, c'est une catastrophe,
Que de ne pas trinquer, au moins à chaque strophe !
L'usage est excellent : pour moi, je le révère !
Donc, à votre santé, qu'on remplisse mon verre !
Vidons, tous à la fois, notre coupe, d'un trait
Mes amis, en l'honneur du bon Monsieur Lextreit.
Qu'il ait des jours nombreux ! Que la *Parque,* clémente,
Veillant sur ses Destins, comme une tendre amante,
Eloigne de son front, ses ciseaux inhumains !
Qu'un triple ban, pour *lui,* jaillisse de nos mains !
Puis, répétons, en chœur, ce refrain très idoine :
Vive Monsieur Lextreit et Vive... Saint-Antoine !

Décembre 1904



TOAST

POUR FÊTER UN RUBAN ROUGE

Au Docteur Paul C*ORNET*,
ancien interne en Pharmacie.

Après un bon repas — si j'en crois Hippocrate —
Il vaudrait beaucoup mieux se dilater la rate
Ou, du moins, observer un *farniente* complet,
Que troubler le labeur d'un estomac replet...
(Mais, si j'abandonnai, ce soir, mon officine,
Ce n'est pas pour causer, devant vous, Médecine ;
Je suis trop nul hélas ! en dogmes médicaux...
Et vous me renverriez, bien vite à mes bocaux !)
Il est un fait, pourtant : à l'heure du Champagne,
Souvent, on voit entrer l'éloquence en campagne ;
L'audace, au plus timide, est donnée à l'instant :
— Simple effet des bons vins... comme dit Pelletan ! —
Si j'ose discourir, en si docte assemblée,
Cependant, je n'ai point la cervelle troublée ;
Non ! mais je vous demande un instant de crédit
Parce que, sur CORNET, vous n'avez pas tout dit !
. . . .
Ami ! pardonne-moi, si maintenant j'évoque
(Risquant de te vieillir), cette lointaine époque
Où, dans Bicêtre, — endroit qu'on ne peut oublier,
Nous portions la calotte et le blanc tablier !

Vingt ans après ! — pourrait s'appeler mon histoire...
Tu n'étais pas encore un médecin notoire ;
Mais si j'ai su garder, intact, mon souvenir,
Déjà l'on devinait ton brillant avenir !

. . . .

L'Assistance Publique est une bonne mère
Qui ne nous fit jamais une existence amère :
Elle nous payait peu, mais le père Viala (1)
Ne ronchonnait pas trop... quand nous n'étions pas là !
Plutôt que d'employer, contre nous, les sévices...
Lui-même, bien souvent, assurait les services...
Sans doute, qu'il pensait : « Ils gagnent peu d'argent ;
« Pour ces braves garçons, il faut être indulgent ! »
Ayant tous le malheur, d'être célibataires,
A vingt-cinq ans ! c'est vrai, qu'on n'étaient pas austères :
Et j'ose proclamer, que c'était le bon temps...
Le Dimanche, en hiver, mais surtout au printemps,
De l'éternel EROS, pimpantes messagères,
Débarquaient du tramway, des personnes légères,
Qui, pour nous consoler d'être loin de Paris,
Pour nous, quittaient, parents, frères, amants... maris !
On allongeait la table et le morne Bicêtre,
A pu voir, ces jours-là, rêver plus d'un ancêtre...

. . . .

Mais chut ! je m'aperçois, soudain avec terreur,
Que notre Président, c'est Monsieur *Mesureur*... (2)
S'il allait prendre au mot, ma chronique badine !
A mon luth, il est temps de mettre une sourdine...
Bast ! cela se passait dans un siècle lointain...
Bicêtre est aujourd'hui plus moral ; c'est certain !

. . . .

Au Clepsydre, depuis, qu'il est passé de sable !..
Tandis que travaillant, d'une ardeur inlassable,
Sans t'arrêter jamais, tu gravis le chemin
Pénible du savoir, glânant maint parchemin.

(1) Alors Pharmacien en chef.
(2) Directeur de l'Assistance, qui présidait le banquet.

Sourd à l'appel charmeur des Sirènes traîtresses,
Tu préféras, toujours, tes livres aux maîtresses :
Ce qui prouve, Messieurs, qu'un bon républicain
Peut vivre chastement, tel un Dominicain...
Ton cœur loyal, doublé d'un ferme caractère,
Fut, pour tes compagnons, l'exemple salutaire.
Tous ne le suivaient pas... et moi, tout le premier :
(J'étais la folle ivraie à l'ombre du palmier...)
Je pourrais me targuer, et sans forfanterie,
De chasser de mes vers, ce mot vil : Flatterie ;
En parlant de *Cornet*, l'exacte vérité :
C'est que, son ruban rouge, il l'a bien mérité...
S'il est, chez quelques-uns, emblême illégitime,
Fier, tu peux l'arborer ; tout le monde t'estime,
Et si je connais mal tes importants travaux,
Qu'importe ! dès longtemps, je sais ce que tu vaux.
J'acclame avec entrain, d'un cœur exempt d'envie,
Les amis rencontrés au printemps de la vie
Et qui marchèrent, loin des obliques sentiers ;
Aux lauriers de ceux-là, j'applaudis volontiers.

. . . .

En l'honneur de Cornet, mon très vieux camarade,
Messieurs, pardonnez-moi, cette longue tirade ;
Pour dire tout le bien que je pense de lui,
Je parlerais encor... que le jour aurait lui...
Suivant le rite ancien, qu'un Bourguignon révère,
Pour le nouveau promu, tous, levons notre verre !
Et dussions-nous, ce soir, faire un petit excès,
Vidons le... plusieurs fois, à ses futurs succès !
Echanson ! de rechef, versez-moi du Champagne !
Car, aussi, je veux boire à ta noble compagne
Qui sut, de ton foyer, faire un aimable nid...
Et je bois à ton fils ! Cette fois j'ai fini.
Aujourd'hui, mon discours ne fut qu'une amusette :
Je ferai de mon mieux pour fêter ta rosette !

28 Mars 1907.



VERS

RÉCITÉS AU BANQUET DE L'INTERNAT

Le 15 Mai 1907

A notre aimable trésorier :
M. Champigny.

Du pli, que votre Secrétaire
M'adressa pour notre banquet,
Sortit, comme d'un éventaire,
Un doux arôme de bouquet...
Tout en déchiffrant son invite,
Si mon front devint... incarnat,
C'est que... le cœur nous bat plus vite
Au souvenir de l'Internat.

Pouvoir magique du langage,
Que subissent les cœurs aimants :
De simples mots, il se dégage
Un flot de souvenirs charmants...
J'ai vieilli ; j'aurai bientôt l'âge
Où l'on est digne... du Sénat...
Et c'est ma jeunesse volage
Que me rappelle l'Internat :

Le beau temps de l'insouciance
— Malgré l'écueil de l'examen —
Où l'Amour troublait la Science.
En lui disant : « Demain ! Demain ! »

Où l'on ne peut, à la Chérie,
Offrir topaze ni grenat :
Mais une ardeur... jamais tarie...
Qu'il est loin, le temps d'Internat !

L'époque où l'escarcelle vide
N'empêche pas la flamme aux yeux ;
Où, jeune, on traverse, impavide,
Des moments parfois ennuyeux !
Plus d'un, parmi vous, dans la Vie,
A conquis son mandarinat,
Qui, parfois, songe avec envie
Au joyeux temps de l'Internat.

. . . .

Mais aujourd'hui, soucis moroses,
On vous laissa sur le palier :
Ce soir, pour effeuiller les roses,
On a quitté chaîne et collier.
Certes, nombreuse est l'assemblée...
Mais j'aurais voulu qu'on sonnât
Les cloches, à toute volée,
Pour le banquet de l'Internat !

A me trouver à cette table,
Loin des clients, parfois grognons,
Je goûte un plaisir délectable
Au milieu de gais compagnons.
Gars de Bretagne et de Bourgogne ;
Enfants du Pays Auvergnat
Ou Normand ! buvons sans vergogne
A la santé de l'Internat !

Goûtons, du Bonheur, l'heure brève,
Donnant l'exemple, au genre humain,
D'une Fraternité sans trêve,
En devisant, le verre en main.

En attendant que l'on marie
La France... et le Palatinat !
Amis, buvons à la Patrie :
On est bon fils à l'Internat !

Au milieu de notre Kermesse,
Pensons aux morts ; aux chers absents !
Trinquer pour eux, vaut une messe ;
Les souvenirs valent l'encens...
Si j'ai — vous causant grand dommage —
Brigué, ce soir, le Tribunat,
C'était pour rendre un juste hommage
A tous ceux de notre internat !

. . . .

Et, si plus tard, on vous opprime ;
Si des Ronds-de-Cuir... ignorants
Demandent que l'on vous supprime :
Jeunes et vieux ! serrons les rangs !
Veut-on nous rayer de l'Histoire ?
Alors, surgisse un Catinat
Pour mener, droit à la Victoire,
Le vieux drapeau de l'Internat !

15 Mai 1907.



VERS

Récités en l'honneur de M. Grimbert,
à l'occasion de sa nomination
de Professeur de Chimie biologique à l'École de Pharmacie.

C'est un fait établi : que, souvent, la Fortune
Dispense ses faveurs, en dépit du bon Droit,
Sans rime, ni raison ; bien mieux ! inopportune,
Déesse aveugle, elle a le geste maladroit.

Caron de Beaumarchais, — beaucoup d'autres sans doute, —
L'ont répété cent fois, en prose comme en vers...
Pour vous, dont constamment, très droite, fut la route,
Le succès n'est jamais tombé dans ce travers.

Car le Travail, était, chez vous, simple habitude ;
Labeur fécond, d'ailleurs : vos multiples travaux,
— Fruits mûris au soleil d'une inlassable étude, —
Seuls ! vous ont désigné parmi tous vos rivaux ;

Méthodique, en suivant les préceptes du sage,
Vous avez cultivé, d'un zèle grandissant,
Votre jardin ; sans peine, on lisait le présage :
Qu'il deviendrait, plus tard, un verger florissant.

Horticulteur soigneux, d'une terre très bonne,
Vous sûtes extirper les ronces du chemin,
Aux lauriers, faisant place ; et la vieille Sorbonne,
Sans regret, vous donna son plus beau parchemin.

Vous n'avez parcouru, de l'existence aride,
Qu'une moitié... l'on est à votre âge, vaillant.
Alors que votre front n'a pas même une ride.
L'éclat de votre étoile est doublement brillant.

Du regretté PRUNIER, au quai de la Tournelle,
Vous méritiez la place, en cet hôtel chenu
Qui, jadis, s'égaya de notre ritournelle !
Lors, nous avions Vingt ans ! et le cœur ingénu !..

. . . .

Vous souvient-il encor, de la fameuse table
Couverte de flacons : jaunes, rouges et verts ;
De Drogues et d'Extraits ? Epreuve redoutable :
De nommer, vite et bien, tant de produits divers !..

Grands Dieux ! comme on tremblait... à la *Reconnaissance !*
Devant le Jury, Dame ! on voit peu de héros ;
Il faut, d'un terme sûr, dénommer chaque *essence*
Et ne point se noyer... dans l'onde des Sirops.

Cet heureux temps a fui... trop vite, comme un rêve !...
Maintenant, vous goûtez un doux mandarinat
Au lieu même, où, jadis, vous veniez, jeune élève,
Affronter, bravement, l'écueil de l'Internat.

Je suis sûr que parfois, en faisant votre ronde,
Vous ne revoyez point, la salle, sans émois,
Où nous avons lutté pour l'ivresse profonde
De palper : *Cinq* beaux louis, chaque premier du mois !

. . . .

Puis, sans vous arrêter, il vous fallut Arcole
Après Castiglione; et de nouveau, vainqueur,
Vous voilà désormais, Professeur à l'École;
Et nous applaudissons avec tout notre cœur!

La Ville de Paris, de la Science, amie,
A fait, en Mars dernier, un geste très-heureux,
En rendant un nouvel hommage à la *Chimie*...
Merci pour notre École, Édiles généreux!

Elle y saura trouver un renouveau de gloire,
La Maison de MOISSAN, CAVENTOU, BERTHELOT!
Et d'autres, dont nos fils garderont la mémoire...
Notre École, en savants, peut montrer un fier lot!

. . . .

Aujourd'hui, nous venons saluer votre aurore;
Dans le champ où, jadis, a moissonné Paul BERT,
Les épis vont renaître et plus nombreux encore :
Puisque le Laboureur, c'est vous, Monsieur GRIMBERT!

11 Juillet 1907.



RÊVERIE D'AUTOMNE !

Au lettré délicat Louis BAILLET

Hier, assis au coin de l'âtre,
Je suivais — en fumeur fervent —
La spire légère et bleuâtre
De ma cigarette, en rêvant.
Soudain, Minet, qui, sur ma table,
Trotte et ronronne, familier,
Fit choir un papier respectable :
Mon diplôme de bachelier.

J'en connais plus d'un qui l'expose
— Amour puéril du galon —
Encadré de peluche rose...
(Ça fait très bien dans un salon !)
Pour moi, depuis nombre d'années,
Ingrat ! j'avais pu t'oublier
Parmi les choses surannées,
Vieux diplôme de bachelier !

Je t'ignorai, comme on oublie,
En descendant le morne cours,
L'heure où l'on disait : « Ma jolie,
« Je t'aime et veux t'aimer... toujours ! »
Comme en hiver, s'en vont les roses
Et les feuilles du peuplier,
J'oubliai, pour des soins moroses,
Mon diplôme de bachelier.

Mais le feu couvait sous la cendre ;
Soudainement, mon cœur lassé,
Déjà, sur le point de descendre,
Vite, remonte au temps passé.
O prodige de la Mémoire !
Je me revois jeune écolier,
En relisant le vieux grimoire
Qui me proclame : Bachelier !

Je revois ma chère Province
— Dont la capitale est Dijon —
En ce temps-là, ma taille mince
Avait la souplesse du jonc !
J'avais l'estomac de l'autruche
Et la vigueur d'un cordelier !
Maintenant, hélas ! je trébuche,
N'étant plus qu'un vieux bachelier !

Je revois Jeanne, mon amie,
Blonde comme l'or des moissons...
Dès longtemps, sa bouche endormie,
N'a plus ni baisers, ni chansons !
Elle disait — pur badinage,
— Ses bras me faisant un collier —
« Tu deviens un grand personnage ;
« M'aimes-tu toujours... bachelier ? »

Puis, vint le stage et puis l'ÉCOLE ;
Pour gagner d'autres parchemins,
Il faut, suivant le Protocole,
Passer de nombreux examens ;
Mais le beau jour où, de l'Interne,
On revêt le blanc tablier,
Vaut-il l'heure où l'on vous décerne
Un diplôme de bachelier ?

. . . .

A quoi bon évoquer cet âge ?
Bientôt, j'aurai des cheveux blancs !
Ne remuons pas davantage
Les souvenirs, parfums troublants !
La Fortune m'a fait risette,
Mais j'étais meilleur cavalier,
Quand je faisais danser Lisette,
Jeune étudiant bachelier !

1906.





SONNET POUR MON CHIEN MÉDOR

A mon excellent Confrère
le Docteur SCHMIDT.

Allongé près du feu, sur tes souples jarrets,
Comme moi, prisonnier, depuis une semaine,
Tu brûles de quitter la niche, étroit domaine,
En rêvant de perdreaux, surpris par tes arrêts...

Hélas, depuis trois jours, une Goutte inhumaine
Me larde, incessamment, de multiples fleurets...
Demain, nous n'irons point arpenter les guérets,
Où, dans cette saison, le *lièvre* se promène !

Je devine, en tes yeux striés de pailles d'or,
Un reproche muet... Je te jure, Médor,
Qu'au POMMARD, je ferai... *demain,* la sourde oreille...

La Sologne, pays des landes et des pins,
Bientôt nous reverra, poursuivant les lapins...
Mais, laisse-moi, ce soir... achever la bouteille !

Novembre 1906.


J.M

SIMPLE IDYLLE

A mon excellent Confrère,
Henri MARTIN.

On la voyait, souvent, assise au Luxembourg...
Par un beau soir de Juin, nous fîmes connaissance ;
PAULINE était son nom ; le lieu de sa naissance,
Un hameau de la Bresse... aux environs de Bourg.

En vérité, la BRESSE est sœur de la Bourgogne :
Entre *Pays,* pourquoi faire des embarras ?
A la brune Pauline, un soir, j'offris mon bras
Et l'emmenai dîner sans la moindre vergogne.

On dit, avec raison : « l'Amour porte un bandeau. »
A Vingt-cinq ans, j'avais l'âme bien vite éprise ;
Quand elle se leva, jugez de ma surprise :
La belle enfant avait... la taille d'un bedeau !

Elle m'avait paru, sur la chaise en bambou,
Alléchante, malgré qu'un peu forte, sans doute..
Jouvenceau, l'embonpoint n'est pas ce qu'on redoute ;
Mais *elle* mesurait *Six pieds*... étant debout !

Quel air avait *Pâris,* marchant auprès d'Hélène,
Quand le couple apparut aux regards des Troyens ?
A l'ombre de PAULINE, à mes concitoyens,
Je rappelais Jonas... sortant de la baleine !

Chez mon restaurateur, un Vatel très modeste,
Moyennant Un franc vingt — par cachet — humble prix,
On vous donnait Deux plats : vin et dessert compris ;
La cuisine, d'ailleurs, était fort indigeste.

Là, depuis quelques mois, on me faisait crédit...
Quand j'entrai dans la salle, avec... mon *phénomène,*
Se dirigeant vers moi, d'un air tout juste amène,
Le maître de céans, à voix haute, me dit :

« Le prix de nos repas, sans conteste, est modique ;
« Et je ne puis, Monsieur, pour *Vingt-cinq sous,* vraiment,
« Servir Madame, à moins d'un large supplément :
« Avec de tels clients, mieux vaut fermer boutique... »

Ce brave gargottier s'appelait Monsieur FRAIN ;
Tout près de l'Odéon, jadis, il fut notoire.
A quoi bon vous narrer la suite de l'histoire ?
Mais ce jour-là, je dus manquer, un peu, d'entrain.

. . . .

Bien vite, j'oubliai ce fait sans conséquence ;
Depuis trois ans, j'étais un potard sérieux.
Un soir, je parcourais la Foire, en curieux,
A Melun, où j'étais, pour huit jours, en vacance.

Après un tour ou deux, je rentrais me coucher,
Lorsque je me trouvai devant une barraque ;
— « Approchez ! venez, tous, voir la belle *Canaque :*
« Six pieds ! un type unique au monde !.. On peut toucher ! »

Tout-à-coup, je restai coi, la bouche béante...
Entré, pour admirer la moderne Vénus,
Dès le premier coup d'œil, troublé, je reconnus,
— Ayant encor grandi !.. — *Pauline,* ma géante !

LE VIEUX CERTIFICAT !

A Monsieur BAUDOUIN,
mon premier maître.

Parler de soi, lecteurs, est plaisir délicat ;
On peut être accusé... de « le faire à la pose » :
Voilà que, tout-à-coup, c'est à peine si j'ose
Vous dire quelques mots, d'un vieux certificat !

Son parfum est grisant, comme un vin de muscat,
Et, doux à respirer, telle une fraîche rose ;
Il chante ma jeunesse et mon stage morose...
Je ne le vendrais point... même pour un Ducat !

Mais son éloge outré blesse ma modestie :
Des fleurs ! rien que des fleurs !.. pas une seule ortie !
On l'aurait corrigé, sans doute, un tantinet,

Si le Maître avait su que... l'*excellent* élève ! !
Au labeur, quelquefois, volant une heure brève,
A l'abri du comptoir... ciselait un SONNET !

1906





A BATONS ROMPUS !

A Monsieur le Professeur DELAGE,
respectueusement.

Raille qui le voudra, les miracles de Lourdes...
Un sot peut, hardiment, dire : « Ce sont des bourdes,
« Et tous les pèlerins, de vulgaires benêts... »
J'ose avoir sur ce point, d'autres principes nets !
La *Foi,* de tous les temps, fut un puissant remède :
— Levier, certes, moins grand que celui d'Archimède —
Mais plus d'un, que je sais, en a tiré profit...
Lourdes guérit, parfois ! et cela me suffit !

. . . .

Pédants ! oserez-vous soutenir, d'aventure,
Que vous connaissez *tout,* des lois de la Nature ?
Alors expliquez-moi : la Lumière ; un Courant ?
Une Couleur ? Au fond, l'homme est un ignorant.
Lorsqu'en peinant, il a bâti sa théorie,
Pour tout bouleverser, il suffit d'un CURIE :
Le *Radium* paraît éclipsant le falot
Des cuistres, il rendit tout songeur — Berthelot !
Flammarion, l'an passé, sur les Tables tournantes,
Nous a-t-il point appris des choses étonnantes ?

Si DELAGE [1], à lui seul, féconde les oursins ;
Sans le secours du coq, on fera des poussins !
Pouvez-vous m'expliquer la vertu salutaire
De l'onde élaborée au tréfonds de la terre ?
Me direz-vous pourquoi votre foie avachi
Revient, tout guilleret, d'un séjour à Vichy ?
Personne, parmi vous, ne doutera, je pense,
Qu'existait, autrefois, la source de Jouvence,
Où la belle Junon venait, de temps en temps,
Donner à sa jeunesse un regain de printemps ?
Et, quant à l'eau de mer, d'où Vénus Aphrodite,
Radieuse, émergea... de façon inédite ;
Même aux siècles lointains, il était de bon ton
De s'y baigner... Lisez le livre de QUINTON !
. . . .
A quoi bon insister ? il est un fait notoire :
Montaigne a dit : « *Que sais-je ?* » Et voici mon histoire :
. . . .
Une élégante veuve alla passer l'été
Sur les bords de la mer, tout à proximité
De Z..., où la Sorbonne a son laboratoire...
Là même, où le savant habile et méritoire,
Féconde les *Oursins,* par un adroit moyen
Qui fait beaucoup d'honneur à ce bon citoyen...
Pour avoir des enfants, désormais — chose amère ! —
Plus besoin de papas ; il suffit de la mère :
(Pour les Oursins, j'entends !) Mais, si, grâce au Progrès,
Le procédé s'applique aux hommes !.. quels regrets !
. . . .
La Dame, à son défunt, passait pour très fidèle :
Les baigneurs la croyaient : une veuve modèle !
Douze ou quinze gaillards s'étaient mis sur les rangs —
En vain ! Elle écartait les pauvres soupirants !
Mais Novembre est venu : la plage est inclémente...
Hier, je rencontrai notre veuve charmante,

(1) M. Delage, professeur à la Sorbonne.

Place de la Bastille, et vis, du premier coup,
Que sa taille de guêpe... augmentait de beaucoup !
Vainement, je voulus lui cacher ma surprise
(Car hélas ! autrefois, d'elle, j'eus l'âme éprise)
Clairement, mon regard, trahissant mon émoi,
Disait : « Ce n'est pas bien... de l'avoir *fait* sans moi »...
Me voyant supputer, ému, son étalage,
La veuve, simplement, dit : « Eh ! bien vous voyez :
« Enceinte ! oui ! mais pas ainsi que vous croyez ;
« *L'eau de mer* a suffi... Lisez Monsieur DELAGE. »

Novembre 1907.

P.-S. — La forme humoristique de cette fantaisie, met entièrement hors de cause les travaux de Monsieur Delage : les résultats qu'il a obtenus, me semblent acquis définitivement.

NOTE DE L'AUTEUR.



SONNET CYNÉGÉTIQUE

A Maître Paul Bogelot.

Quand arrive Jeudi, pour moi, jour plein de charmes,
— Le baromètre eût-il des airs inquiétants,
Je brave, dédaigneux, la pluie et les autans...
Et je m'en vais, avec MIRZA, chasser à Viarmes !

Bientôt, nous arrivons : me voilà sous les armes...
Mirza, dans les halliers, joyeuse, va quêtant,
D'une ardeur inlassable et cruelle, apportant,
Au gîte de Jeannot, de soudaines alarmes !

Fatigués de courir les bois et les guérets,
Et, du temps, vite enfui, respectant les arrêts,
Le soir, nous regagnons l'humble gare prochaine...

Un signal bref ! le train démarre lentement...
. . . .
Et, tout triste, je songe, en mon compartiment,
Qu'avec Mirza, demain, je reprendrai la chaîne ! !

Décembre 1906

A PROPOS DE LA GOUTTE !

A mon Confrère et ami, Vicario !

Lecteur, souffres-tu, par hasard,
D'un mal s'infiltrant, goutte à goutte,
Chez nous ? connu depuis César
Et Lucullus ; as-tu la Goutte ?

Ce fléau qui, sans plus surseoir,
Nous pige, vers la Cinquantaine,
Alors qu'il faut dire « Bonsoir ! »
Aux charmes de la Prétentaine !

Surprise amère ! A son réveil
— Quand, soudain, le mal se dessine —
Éprouver, dans le gros orteil,
Une douleur qui vous lancine !..

Et se dire — non sans émois —
Au temps où fleurit la venelle,
« Me voilà bouclé, pour deux mois,
« Sur ma chaise, à faire *flanelle !* »

Ce mal, si cruel et subtil,
Qui frappe l'homme... même austère,
De quelle source nous vient-il ?
ADAM l'a-t-il connu ? — Mystère !



Au Pays Normand — m'a-t-on dit —
Chez la femme, ainsi que chez l'homme,
On ignore ce mal maudit,
A cause du jus de la pomme !

Le fameux Serpent, dans ce cas,
N'eut qu'un but : à notre grand'mère
Eve, épargner tous les tracas,
Compagnons de la goutte amère...

Est-ce l'abus du vieux Pommard
Ou d'autres boissons fermentées ?
Moi, je penche pour le homard
Et les cuisines pimentées.

(Dans un vieux recueil de chansons,
Hier, je fis cette cueillette :
« *Goutte,* se prend de deux façons :
« Par la feuillette !.. et la fillette ! »)

Mais c'est un fait : on n'est guéri
— Et voilà ce qui me désole —
Qu'en évitant, chez Marguery,
Le potage bisque et la Sole !

. . . .

Quoi qu'il en soit, si l'on admet
Que tu souffres de l'âpre goutte,
Il faut dire — pauvre gourmet — :
« Les dîners fins... ça me dégoûte ! »

Tu fréquenteras Cupidon
Sans nuls excès... le moins possible,
Et prendras du pyramidon
Si la douleur est trop sensible ;

De la tisane... de chiendent,
De frêne amer ou de consoude;
Un peu d'opium;.. c'est évident,
Du salicylate de soude.

Peu de tabac ! — Brave marin,
Il te faudra poser ta chique ! —
Se fumiger au romarin
Est bon; mais gare à la colchique !

. . . .

Des remèdes — et des meilleurs —
J'en sais beaucoup, je le proclame,
Mais j'en passe, car les railleurs
Pourraient m'accuser de Réclame !

Cependant, riche proprio,
Quand une crise te lutine,
Le *Lycétol*... de VICARIO ! (1)
Est préférable à la lithine.

On peut, sans crainte d'être soûls,
Boire du Clos... Contrexéville !
(Comme il m'a refusé CENT SOUS,
J'omets la liqueur de LAVILLE !)

Le soir, avec un liniment :
Chloroforme et baume *Tranquille!*
Frotte l'endroit, tout doucement,
Et... tâche de dormir tranquille !..

. . . .

Si, traité de cette façon,
Ton cas se montrait réfractaire,
C'est que ta goutte, mon garçon,
Est une Goutte... militaire !

(1) Je n'ai rien touché pour ce quatrain, Vicario peut l'affirmer.



LA GRIPPE

(REMÈDE BOURGUIGNON)

Même, au coin du feu, grelottant,
Et le nez *rouge,* comme braise,
Depuis hier, Vendredi... treize!
Je suis fiévreux et toussottant.

« C'est la *Grippe!* », dit, m'auscultant,
Le Docteur, mon vieil ami Blaise;
« Je vais te soigner à l'anglaise :
« Rien que par l'eau!.. C'est épatant! »

Je réponds : *Bien!..* par convenance...
Mais je ris de son ordonnance :
L'eau m'est un breuvage exécré...

Je connais un meilleur remède :
Quelques bols de vin chaud, sucré...
Et du vieux Marc... comme intermède...

14 Décembre 1907.



LE PURGATIF !

PROJET DE RÉCLAME !

Au Docteur LEGROS,
Secrétaire de la Grappe.

On ne saurait vivre, heureux, sur la terre,
— Il faut, hélas ! le dire sans fierté —
Si l'on ne tient, bourgeois ou prolétaire,
Avec grands soins... son ventre en liberté !
Le constipé, pour lot, a la migraine
Et l'esprit lourd, dépourvu d'à propos...
GALIEN a dit : « Sept fois, dans la semaine,
« Il faut *aller*... pour demeurer dispos ! ! »

Le choix est grand, parmi tous les remèdes :
Sedlitz, Ricin ou bonbons... purgatifs ! !
Ton sel, *Glauber*, est pour les quadrupèdes,
Et l'aloès, pour les boyaux rétifs !
Aux délicats, la douce *limonade*,
Laisse un relent... agréable d'ailleurs.
J'ose affirmer, sans nulle gasconnade,
Que mon Produit.. enfonce les meilleurs !

Le lavement... fade est passé de mode ;
Depuis longtemps, la seringue, au rancart,
Se rouille, au fond d'une vieille commode !
Elle inspira, jadis, plus d'un brocard.
Tel, qui triomphe, ici-bas, vite passe :
C'est le Progrès ; à quoi bon s'insurger ?
Mais, tant que l'on verra, parmi l'espace,
Tourner la Terre, il faudra se purger !

C'est bien fini des drogues surannées,
Qu'avec dégoût, on avalait jadis !
J'ai mis au point, — travaillant dix années —
Un Purgatif... digne des Paradis !
Virgile en parle... dans ses Bucoliques ;
L'Abbé DELILLE en a fait... un huitain...
Employez-le... sans craindre les coliques !
L'effet, de plus, en est prompt et... certain !

J'ai pour clients des... têtes ! couronnées ! (1)
— Étant discret, je dois taire leur nom —
Des bords du RHIN, jusques aux Pyrénées,
Vite, j'acquis un glorieux renom.
Très ressemblant, adorné de ma barbe,
Mon Facies s'étale... en maints journaux :
Mon Purgatif a tué la RHUBARBE ;
AGEN et TOURS pleurent sur les Pruneaux !

Hommes sanguins, névrosés, atrabiles !
Par les plaisirs... ou les excès, jaunis ;
Pour corriger l'âcreté de vos biles
Et retrouver la beauté d'ADONIS,
Je veux, pour vous, sans plus de préambules,
Infortunés, dévoiler mon secret ;
Vous atteindrez... Cent ans ! grâce aux Pilules
Zède !.. l'usage en est sûr et discret !

(1) Métaphore un peu hardie, surtout en République !

Un dernier mot : cet illustre remède,
Chanté souvent, en prose comme en vers,
Est un *levier* que rêvait Archimède ;
Car ses vertus... font *aller* l'Univers !
Mais c'est assez prôner la marchandise :
Pour un peu d'or, soyez émancipés !
Prix du flacon : VINGT francs ! qu'on se le dise !
Consolez-vous, ô blêmes constipés !

P.-S. — Dans toutes les bonnes Pharmacies. Eviter les contrefaçons !



LE LAVEMENT !

Jadis, le grand Molière, avec acharnement,
Bafoua, sans répit, ton rôle salutaire ;
Cependant, qu'à tes soins, nullement réfractaire,
Il paraît que, *lui-même,* usait du Lavement...

Ce racontar, peut-être ! est sans nul... fondement...
Aujourd'hui, le Progrès a banni le Clystère ;
Si j'en ai de l'humeur, je n'en fais pas mystère :
Le Potard y trouvait, parfois, de l'agrément.

Soit ! la Canule a fui devant le *Clysopompe,*
Que fit pâlir bientôt, l'EGUISIER, plein de pompe,
Parce qu'on l'embellit d'ornements très coûteux...

Et, d'ennui, se rongeant, au fond d'une commode,
La Seringue d'étain, victime de la Mode,
Rêve aux doux frôlements des linons capiteux.

1904.



LA CHANSON DU PILON !

A mon Confrère LANGRAND,
qui lui aussi, caresse la Muse

Bien que « Pilon » soit un objet
Utile au bon Apothicaire,
Rimer, sur un pareil sujet,
C'est courir la chance... précaire...
Posons, tout d'abord, un jalon ;
Voilà ! c'est fait ; je tiens ma rime
Et, tout de suite, je m'escrime
Pour la gloire du vieux Pilon !

. . . .

Pilon de fer ! Pilon de bois !
Dans ma jeunesse, je m'honore
De t'avoir brandi... bien des fois,
Sur les flancs du mortier sonore !
L'échelle a plus d'un échelon
Qui conduit, plus tard à l'École
Respectant le dur Protocole,
J'ai commencé... par le Pilon.

En ce temps, le patron, malin,
N'achetait nul produit en poudre...
Pour que la farine de Lin
Soit plus fraiche, il fallait... la moudre !

Même, on faisait le *Diachylon !*
C'est excellent pour un jeune homme,
D'employer sa vigueur, en somme,
A manœuvrer, le lourd Pilon.

. . . .

Puis, on m'admit, six mois plus tard,
A l'emploi de *second* élève...
Pour mon avenir de potard,
Ce fut... l'Aurore qui se lève :
Je prenais mon premier galon !
Enfin, je pouvais faire usage...
Du trébuchet, pour maint dosage,
Mais, sans négliger le Pilon.

Sans doute, il était moins pesant
Que celui du laboratoire :
Non, de Fer : de Bronze luisant :
— La différence est très notoire... —
Pas encore aigle, simple aiglon,
J'exécutai maintes formules
Et fis, des milliers de Pilules,
Toujours, manœuvrant le Pilon !

Devant *trois* Messieurs, un matin,
J'eus vraiment peur... qu'on ne me colle...
Admis ! au vieux Quartier Latin
Je m'installai, près de l'Ecole...
Je sus dégager, d'un ballon,
Des gaz puants et délétères ;
Microscope, pour tes mystères,
Il fallut laisser le Pilon !

. . . .

Maintenant, j'ai des cheveux gris ;
Mon existence coutumière
A fait mes muscles rabougris...
Où donc est ma vigueur première ?
Lorsque ma femme, Madelon,
Sollicite... ma bienveillance,
Je manque souvent de vaillance
Dans la manœuvre du Pilon !

. . . .

Gloire au Pilon ! noble Etendard !
Puisque tu l'as pris pour devise,
Qu'il te soit donc, brave potard,
Une arme contre qui te vise !
Garde la ruche des frelons !
Tiens, closes, toutes les issues ;
Et, s'il faut cogner : en massues,
Sache transformer les Pilons !

. . . .

Mon coursier *Pégase* est nerveux :
La Guerre est chose surannée ;
Je finis en t'offrant mes vœux
Confraternels de bonne année !
Que de la grêle ou l'aquilon,
Jamais ta barque ne pâtisse !
Et, qu'en ta maison, retentisse
Longtemps ! l'écho du vieux Pilon !

Décembre 1907.



AU POÈTE R...ER !

QUI SOUFFRE DES CORS !

Ah ! que le cor... aux pieds est triste...
A. de VIGNY *!*

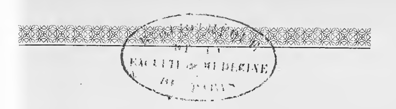
Bien qu'en bon cavalier, tu chevauches Pégase,
Il paraît que ton pied s'adorne... — quel guignon ! —
D'un prosaïque Cor et même d'un Oignon,
Qu'un pédicure, en vain, chaque mois, lime et rase !

Sensible à ton malheur, confrère Bourguignon,
Et, navré de te voir vaciller sur ta base,
Je t'ordonne, en vertu d'un amical Ukase,
D'employer, dès ce soir, un Dictame mignon !

Mais quitte, tout d'abord, le cordonnier barbare
Qui te martyrisa, tel, autrefois, LA BARRE,
Dont Montmartre a vengé le supplice lointain ;

De l'ami BÉZUQUET, l'élégante *rondelle,*
Sera, pour ton orteil, un remède... certain !
— Que tu prennes le grand ou le petit modèle ! —

1906.



LE RIGOLLOT !

(Sur un air de Xanrof!)

A Monsieur Léon DARRASSE !

Dans le concert de la Moutarde,
Moi, je fais le... premier solo :
Mon effet, jamais ne retarde ;
Je suis le petit Rigollot (*bis*).

Sans conteste est ma renommée,
Depuis Marseille... à Saint-Malo ;
Toute douleur est supprimée,
Sous les baisers du Rigollot ! (*bis*)

Si je suis... d'une humeur piquante,
C'est que la moutarde est mon lot ;
Je fais rougir qui me fréquente ;
Je suis le petit Rigollot (*bis*).

Adoré de la clientèle,
Je suis connu du populo,
Et fréquente aussi... la dentelle ;
Je suis le petit Rigollot (*bis*).

Pour m'avoir, plus d'une personne,
En s'écriant : « ALLO ! ALLO ! »
Au pharmacien, par téléphone,
Demande un petit Rigollot (*bis*).

Je suis léger... ça se devine ;
— Trois cents ! font, à peine... un kilo, —
Et pèse peu... sur la poitrine ;
Je suis le petit Rigollot (*bis*).

Pour que je devienne... efficace,
Il faut me submerger dans l'eau
Et me coller... du côté *face*...
Je suis le petit Rigollot (*bis*).

Je puis ranimer qui succombe :
D'un Faust, je fais... un Gigolo ;
Don JUAN me regrette en sa tombe ;
Je suis le petit Rigollot (*bis*).

Si, fou des appas de ROSINE,
Son vieil amoureux BARTHOLO,
Fatigué, souffre de l'échine,
Vite ! on lui colle un Rigollot ! (*bis*)

J'adore une peau blanche et lisse...
Et mon rôle est très rigolo,
Lorsque... un peu partout, je me glisse :
Qu'il en a vu le Rigollot ! (*bis*)

Mais mon existence est amère,
Quand je baise... — vilain tableau —
Un *parchemin*... de belle-mère... [1]
Plaignez le pauvre Rigollot ! (*bis*)

Quelquefois, j'en rougis de honte ;
Là-dessous, quel méli-mélo ! !
Au nez, la moutarde me monte !..
Je suis le petit RIGOLLOT (*bis*).

(1) Plaisanterie surannée et d'un goût douteux.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

LA PILULE

A Monsieur Charles BUCHET,
Directeur de la Pharmacie Centrale de France.

Presque aussi vieille que le Monde,
Comme la Terre, je suis ronde!...
Pour me donner l'air engageant
Et dissimuler l'amertume,
Que je recèle, on a coutume
De m'habiller d'or... ou d'argent.

De même, suivant le Proverbe,
Le Rhéteur, d'un geste superbe,
Versant l'éloquence à foison,
Sait leurrer le plus incrédule;
Bref! il faut dorer la Pilule,
Pour faire avaler le poison!

Aujourd'hui, par raison de lucre,
On m'enrobe, parfois, de sucre,
Ou mieux, de baume de Tolu,
Pour que, même aux zônes torrides,
Sans me ramollir et sans rides,
Je conserve un galbe absolu!

Autrefois, de pur *antimoine,*
Je fis trépasser plus d'un moine !..
De l'œsophage, à l'intestin,
— Qui, par mes vertus se relâche —
Presque sans m'user à la tâche,
Je suivais mon obscur Destin...

Je sortais, ma course finie,
La frimousse... à peine jaunie...
Un bain me rendait mon pouvoir ;
Puis, toujours lisse et sans arête,
Dans un écrin, j'attendais prête,
L'heure. . de faire mon devoir.

. . . .

Mais, au temps de l'Automobile,
D'autres remèdes pour la bile
Ont pris ma place au rituel ;
Je vais rejoindre le *Clystère,*
Moi, qui fus l'image sur terre,
Du mouvement perpétuel...

Oui ! de la modeste Pilule,
La horde, chaque jour, pullule,
Des rivaux jeunes et nombreux ;
Et vous mourrez aussi... Canules,
Sous la mitraille des Granules :
Vainement, nous luttons contre eux !

Voici, des Cachets, l'avalanche !
Candides, sous leur robe blanche,
Et, fiers d'être Cent fois primés,
Ils triomphent ; mais, ô vengeance,
— Douce à mon cœur — voici l'engeance
Redoutable des Comprimés !

Et voici les molles Capsules
Et leurs enfants : Perles, Globules...
C'est fini pour moi, désormais !
Puisqu'on m'expulse des formules,
Je fuis devant tous ces émules...
Adieu ! malades que j'aimais !

. . . .

Ricord ! Dupuytren ! hommes tendres,
Vainement, j'implorai vos cendres ;
Je cède à la Fatalité !
Mais je me ris de leur cabale :
Le toast à la " Petie Balle " (1)
M'assure l'Immortalité !

(1) Fameux toast de Félix Pyat !





LE SUPPOSITOIRE !

A mon excellent confrère Collard,
de Montpellier.

A peine, long... comme le pouce,
Je rappelle assez le fosset ;
On m'introduit, d'une main douce,
Chacun peut deviner... où c'est...
En deux mots, voilà mon histoire :
Fait, pour vivre... dans les bas-fonds,
J'apparais... et bientôt, je fonds...
Je suis l'humble Suppositoire !

Tout d'abord, voyant ma frimousse,
On pourrait me juger... piquant !
Regardez bien : ma pointe est *mousse*,
Si... je viens d'un bon fabricant.
Pour ne causer aucun déboire,
Il faut que je sois : très poli,
Régulier, puis, léger, joli...
Voilà le *bon* Suppositoire !

En vieillissant je deviens rance ;
Autant que possible, il ne faut
Jamais... me préparer d'avance ;
(Plus d'un potard a ce défaut).
Dans la Presse, est-il pas notoire
Qu'un bruit s'éteint... très promptement,
S'il... est dénué de fondement ?
C'est le cas du Suppositoire !!

Je suis de la même famille
Que le CHOCOLAT ; c'est certain :
Comme lui, du reste, on m'habille
D'une robe en papier... d'étain...
J'ai pour base, — fait péremptoire —
Le CACAO, parfois le MIEL !
Pourtant, ce n'est pas de NOISIEL
Que nous vient le Suppositoire !

J'ai l'air d'un mignon pain de sucre
Avant mon rôle ; mais... après?..
Je suis même un objet de lucre :
On me vend... le prix d'un Londrès !
On m'avale fort bien... sans boire ;
Je suis amer quelquefois, mais
On ne s'en aperçoit jamais...
Goûtez l'humble Suppositoire !

Je suis moulé, pour le beau Sexe,
En... Olive : terme savant !
J'ai le derrière — et ça me vexe :
L'OVULE se met... par devant !
C'est un système attentatoire
A notre sainte Égalité ;
Mon rival a... le bon côté ;
C'est moi... *l'autre* Suppositoire !

Très rapidement, je dois fondre ;
— L'apprenti me fait, dur, souvent —
L'an passé, je dus me morfondre
Deux jours et trois nuits, en plein vent,
Moi, Français, qui sais mon Histoire,
Dans un vieux rectum... Allemand ! (1)
. . . .
C'est bien ennuyeux... par moment,
Le métier... de SUPPOSITOIRE !

(1) Pas celui d'Eulenbourg !



AU GÉNIE DE LA BASTILLE !

Depuis trois fois Vingt ans, tu subis l'avanie
Des torrides étés et des rudes hivers,
Sans la moindre tunique, aussi nu... que les vers...
Symbolises-tu donc la Vérité, Génie ?

Non ! c'est un mot plus fier : la LIBERTÉ bénie,
Que tu sembles, là-haut, clamer à l'Univers...
Mais ton or qui s'effrite, annonce les revers,
Et j'ai surpris, vers toi, des regards d'ironie...

Descends, puisqu'aussi bien ton règne est révolu :
Sans pitié, le Progrès a déjà résolu
Qu'on te remplacerait, héraut de la BASTILLE !

. . . .

Tel le géant WAGNER a fait pâlir HAENDEL,
Tu dois céder la place au fameux... TARADEL...
Car, lui seul, est le vrai "Génie de la PASTILLE !"

1900.



LE POTARD DÉVOT

Histoire avec un préambule.

A mon vieux Camarade
le Docteur SERVIN.

I

Parlons, un peu, du temps lointain,
Si regretté de mon Grand'Père ;
Du collyre à l'eau de plantain
Et des sachets à la vipère ;

De ces remèdes compliqués,
Dûment préparés à l'École,
Avec des mots alambiqués,
Conformément au Protocole.

Les vieux Maîtres, bons Manitous,
A l'homme, ont rendu des services :
L'*Album Graecum,* fruit... des toutous,
Ainsi que les *yeux* d'écrevisses,

Ou la gomme asa-fœtida,
— A qui plusieurs restent fidèles —
N'étaient pas plus abjects, oui-dà !
Qu'un potage... aux nids d'hirondelles !



Pour le cautère, mis au bras,
— Tel un brassard de garde-chiourme —
Il tira souvent d'embarras,
Des morveux affligés de gourme.

Le seul ennui c'est qu'il fallait,
D'une pommade, jaune ou verte,
L'entretenir un an ! C'est laid,
Cette éternelle plaie ouverte !

Vint le pois d'iris ; plus d'onguent :
Usé ! fini ! l'Épispastique !
C'était moins cher, plus élégant,
Et, surtout, beaucoup plus pratique.

Pour Dix Sols — ou moins, s'il vous plaît
A cause de la concurrence, —
Chacun avait son chapelet
De grains d'iris *vrai ?* de Florence.

. . . .

Ce début n'est guère amusant,
Mais son importance est notoire.
Et je vais pouvoir, à présent,
Commencer ma petite histoire.

II

Un mien ami, paillard garçon,
— Du temps que nous étions Internes —
S'établit, auprès d'Alençon,
Dans un patelin des plus ternes.

Il était, habitant Paris,
Des bastringues, client fidèle.
Mais, là-bas, au clan des maris,
On le citait comme un modèle.

Oui ! ce compagnon rigolo,
Boute-en-train des folles kermesses,
Était sage ; buvait de l'eau,
Et, tous les jours, oyait Deux Messes !

Faisait maigre les Vendredis ;
Se confessait trois fois l'année ;
— Son *ancienne,* à qui je le dis,
En fut justement étonnée. —

Même il délaissait, très souvent,
L'alambic et le bain-marie,
Pendant le Carème et l'Avent,
Et suivait le mois de Marie.

Sa femme le convertit net
— Je sais bien par quelle manœuvre —
Bref ! chaque Dimanche, il trônait
Étant Marguillier, au Banc d'œuvre !

Au Diable il avait dit « Adieu ! »
Mais il passait pour honnête homme ;
On peut fréquenter le Bon Dieu
Sans être une fripouille, en somme ;

Et, bien qu'il fut un peu suspect
Au Franc-Maçon, rusé compère,
On avait, pour lui, du respect
Et sa maison était prospère.

Bref ! pour en finir, en deux mots,
C'était un zélé Catholique,
Qui prouvait, par ses *huit* marmots,
Qu'il aimait bien la République.

III

Un matin, la gente Chloris,
— C'était l'avant-veille de Pâques —
Vint acheter des pois d'iris
Pour le bras de son frère Jacques.

Vénus a moins de galbe au fait,
Que n'en avait cette grisette...
A sa place, qu'auriez-vous fait,
A Chloris ? Pour le moins, risette...

Sans quitter son air monacal,
Et, gardant un silence austère,
BEZUQUET tira, d'un bocal,
Le Collier d'Iris salutaire

Et, les yeux clos, le Jodelet,
Plus dévôt qu'il n'est nécessaire
— Croyant tenir un chapelet —
Se mit à dire. . son Rosaire !



LE BOCK ?

Au Docteur Foveau de Courmelles,
Membre du Cornet.

Confrère ! êtes-vous sans émoi,
Quand vous constatez, comme moi,
Cette ridicule manie
Que l'on a, d'user, à foison,
De mots étrangers ?.. Vrai poison
Pour notre langue de génie !..

Votre nez coule : *Coryza !*
Est-ce la grippe ? *Influenza !*
Un mal de gorge : *Esquinancie !*
Mòssieur HOMAIS, ressuscitant,
Dirait-il pas : « C'est épatant !
« Les Progrès de la Pharmacie ! »

A quoi bon parler Allemand,
Espagnol, Anglais... ou Flamand ?
Vraiment, la Médecine abuse
Des termes trop alambiqués :
Devant ces mots inexpliqués,
Le client a l'air... d'une buse !

. . . .

Un jour — je parle de longtemps —
Une paysanne, un peu fruste,
Qui comptait, au plus, Vingt printemps
(A voir la fraîcheur de son buste),

Vient, timide, me consulter,
Éprouvant un... secret malaise :
— La belle s'en faisait compter
Depuis longtemps, par le grand Blaise !! —

En écoutant son boniment,
Je vis que cette Marguerite
Effeuillée ! était, simplement,
Souffrante de... vague métrite !

Je lui conseillai, sans surseoir,
D'aller chez le Docteur FINANCE ! (1)
. . . .
La Donzelle revint, le soir,
Avec une longue ordonnance.

FINANCE est, un brin, en retard :
(De Magendie, il fut l'émule),
Mais il est chéri du potard,
— Bien qu'il soit têtu comme mule —

Pour ce que : fidèle au *Codex,*
— Un bon livre, je le proclame —
Il soigne, en mettant à l'index,
Les Spécialités... à réclame !

Voici donc sa prescription :
— Qui, certes ! n'est pas d'un bélître ! —
Permanganate en injection,
Avec un BOCK !.. d'un double litre !

(1) Mort depuis !

Opodeldoch, en liniment...
Dans le cas de douleur aiguë ;
Et, pour la nuit, tout simplement,
Un large emplâtre de ciguë !

. . . .

Dans un carton, des plus coquets,
Scellé d'une cire incarnate,
J'introduisis les Vingt paquets
— Bien dosés — de permanganate !

. . . .

Et, je restai tout interdit
Quand, rouge, ainsi qu'une cerise,
La pauvre enfant, soudain, me dit :
« FINANCE a dû faire méprise ;

« Pour... ce que j'ai... l'Opodeldoch
« Est une drogue singulière !
« Mais ! pourquoi m'ordonner un BOCK ?
« Je n'aime pas du tout la Bière ! »



GLOIRE A L'IODOSOL ! (1)

A mon lettré Confrère TOURY.

Depuis un mois ou deux, j'avais la tête lourde ;
Quelques vertiges, même, au plus léger excès ;
Et je broyais du *noir !* Un billet de décès
Me semblait, de la Mort, une menace sourde !

Pour me débarrasser de ces maudits accès,
Je pris des bains de mer en *cueillant* des Palourdes ;
En Août, j'accompagnai les pélerins... à Lourdes !...
L'*Iodure* m'abima l'estomac... sans succès !

Navré, j'allai voir *Rièthe,* habile apothicaire,
Qui me dit : « Je réponds de ta santé précaire
« Si tu prends, tous les jours, Vingt gouttes d'IODOSOL ! »

. . . .

Je suivis le conseil et m'en trouve à merveille :
Et j'ai vingt ans de moins ! parfois, je me réveille,
Me croyant : HERNANI ! près de sa Dona SOL !

1907.

(1) Réclame purement amicale à la **Feder.**


EAU
BENITA

L'EAU BENITA ! (1)

A ce vieux MARPEL.

Pour fêter Saint-Henri, patron de Monseigneur :
Archevêque éminent et Docte, autant que sage,
Quelques dévots zélés, à cet oint du Seigneur,
Envoyaient, dès la veille, un cadeau : c'est l'usage...

Chacun, selon ses goûts, donnait ce qu'il voulait :
Le *bronze* de Vingt francs ! y côtoyait la mître ;
On y voyait du cher, du beau... surtout du laid !
Pour tout énumérer, il faudrait un chapitre :

Chasuble, Orfrois, Émaux, Crosse, Anneau pastoral,
— Adorné comme il sied, d'une énorme Améthyste... —
Le Potard envoyait du... *Sirop pectoral ;*
La Baronne, du linge, en coûteuse batiste.

Un vieux Paroissien, sachant que, tous les ans,
Monseigneur, au Mont-Dore, allait faire une cure,
Se dit : « Comme on lui fait d'inutiles présents,
« Choisissons un objet, dont Sa Grandeur ait cure ;

« Et, s'il se peut, comblons ses desiderata...
« Jadis on m'a parlé d'une Eau très efficace... »
Et, de suite à MARPEL, cet homme *perspicace*
Commanda : *Cent* flacons d'eau... dite Benita !

(1) Réclame payée... en nature !

FANTAISIE SUR L'ALAMBIC !

A Gabriel BERTRAND
(de l'Institut Pasteur).

I

Je veux te chanter, Alambic
De cuivre, bien ou mal fourbi,
Inventé — dit-on — par l'*Arbi !*

Même, l'on prétend qu'Hippocrate,
Dans un chapitre, te relate ;
Cela te vieillit... et te flatte ;

Remettons-nous en, sur ce point,
Aux savants ; à brûle-pourpoint,
Moi, je n'y contredirai point.

Mais celui qui trouva ta forme :
Ta *Cucurbite,* ventre énorme
Et ton *Chapiteau* piriforme,

Est un artiste ébouriffant !
Ton cimier, c'est un Olifant
Ou, mieux, la trompe d'éléphant !

Qu'importe que ton origine
Soit : Grecque, Arabe ou bien divine !
Devant ton galbe, je m'incline.

C'est grâce à toi, que, rose ou thym,
— Digérés, par ton intestin,
Que l'on appelle : un Serpentin, —

Dégagent leur âme embaumée
Qui rend la bourgeoise... ou l'*almée*,
Plus capiteuse... et plus aimée !

Oh ! les dangereux trébuchets,
Que les parfums et les sachets
D'*iris* et d'odorants souchets,

Qui, sur nos sens, mettent l'emprise !
Brusquement, ayant l'âme prise,
On commet plus d'une méprise.

A lui tout seul, l'*Ylang-Ylang*,
Transforme en brasier, l'amour lent
D'un Céladon, au chef branlant.

Avec ton aide, *Peau d'Espagne*,
Et, lesté, d'un doigt de Champagne,
On fait... honneur à sa compagne.

. . . .

Tant de lyrisme est excessif :
A prendre ce ton subversif,
Je sens que je deviens... lascif.

On risque, à ce jeu, la Névrose ;
Quittons le Lilas et la Rose,
Pour le médicament morose.

II

Sans redouter un démenti,
J'ai distillé — jeune apprenti —
Le baume de *Fioravanti*;

Et, souvenir moins poétique,
(*Ovide*, que ta *Cosmétique*)
Du sirop *Antiscorbutique* !

Sirop, vanté par nos aïeux,
A te faire, on est si joyeux,
Qu'on a... des larmes plein les yeux !

Ta vieille formule est bâtarde :
Vraiment, notre Codex retarde...
D'ailleurs, tu sens trop la *moutarde* !

J'ai pilé... Jésus ! Maria !
— Comme un malheureux paria —
Le Cresson, le Cochléaria

Et le Raifort, sale racine,
Dont l'âcre vapeur vous lancine
A cause... de la *Myrosine* !

. . . .

Par la tradition, conduit,
Quel est le Confrère, aujourd'hui,
Qui fait — lui-même — ce produit ?

Qui, de vous, distille la Menthe ?
Personne ! de Paris à Mante...
Voilà pourquoi je me lamente

De voir le potard, méprisant
Pour l'*Alambic,* jadis luisant;
Aujourd'hui, terne... agonisant.

Du Cuivre — et de façon subite —
Les cours montant, on te débite...
D'abord, on vend ta Cucurbite,

Puis on bazarde : Chapiteaux
Et Serpentins ; les purs métaux
Se changent en vils capitaux !

On fabrique l'eau de Cologne
Avec des extraits, sans vergogne,
Comme... le *marc*... dit de Bourgogne ! (1)

Dans dix ans, CAILLAUX-LUSTUCRU,
On ne verra — l'eusses-tu cru ? —
Plus l'ombre d'un bouilleur de cru !

Devant le *Progrès,* qu'on se taise !
Distiller ? c'est de la foutaise :
Tout est fabriqué... par Synthèse.

III

Pauvre Alambic, objet falot,
Tu n'es plus qu'un bibelot,
Par la faute... de Berthelot !

Pour te voir, on ferait des lieues...
On dit que tu laissais des " Queues "
Au Trois-Six !.. j'en entends de bleues !

(1) Il y en a encore du vrai.
(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Les nouveaux appareils, coquets,
Sont tels, que, chez les mastroquets,
Les Alcools n'ont plus de *bouquets !*

Où trouver la bonne eau-de-vie,
Parfum à la bouche, ravie,
Et que l'Europe nous envie ?

Il vous reste encor le POMMARD
O Bourguignons ! mais votre *Marc*
Vient de Pantin... ou de Clamart ! (1)

IV

Qu'un usurpateur méconnaisse
Ton authentique droit d'aînesse,
Tu me rappelles ma jeunesse !

Quand, mal payé, mais bien nourri,
— En rêvant d'Avenir fleuri —
J'étais éléve... à Montlhéry ;

Vaillamment, mais sans trop de hâte,
Je mettais la main à la pâte ;
Aujourd'hui, *stagiaire,* on te gâte !

Tu veux des labeurs élégants ;
Fi ! des sirops et des onguents !
Quand tu sors... tu portes des gants !

Plus d'alambic ! plus de bassine !
Tout ce qui salit l'Officine,
On le prépare... à la cuisine...

(1) Pure calomnie.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

Résultat : votre *Cordon-Bleu,*
Que le jouvenceau trouble un peu,
Laisse brûler le *pot-au-feu !*

C'est le moindre désavantage...
— On est ancillaire à cet âge ! —
Et voilà comme... on fait son stage !

V

Toi, que jadis, ma main fourbit,
En t'évoquant, vieil Alambic,
Je ressens un émoi subit. .

A ton feu, j'allumais ma pipe;
C'était défendu, par principe,
Mais le stagiaire s'émancipe.

Jamais le *patron* ne fumait...
Et, quand sa femme le gourmait
A cause de mon *calumet,*

Il me grondait, mais pour la frime,
Disant « que le tabac déprime. »
Je m'en aperçois quand je rime.

C'est près de toi, que deux hivers,
— Encor simple potard convers —
J'élaborai mes premiers vers !

L'eau, chantant, dans la Cucurbite,
Éveilla, de façon subite,
L'oiseau qui, dans mon cœur, habite !

Si bien, qu'entendant la chanson
Matinale d'un gai pinson,
Je me mettais à l'unisson

En rimant pour vous, jeune ALICE,
A qui j'offrais mes Vers... délice !
Avec un flacon de Mélisse

Que j'enveloppais, en tremblant,
D'un feuillet (d'un seul côté, blanc)
L'autre était un Sonnet troublant !

Mes Vers étaient pauvres, sans doute...
La Muse était toujours absoute :
Une amoureuse n'y voit goutte.

VI

Et maintenant, mon cœur lassé
Est froid : je deviens vieux, cassé...
On souffre, évoquant le Passé,
Même quand il est plein de charmes !..
. . . .
D'un cauchemar, rempli d'alarmes,
Je m'éveillai, l'autre matin :
En croyant voir, du *Serpentin,*
Goutte à goutte... tomber des larmes !

1906.

LE VER SOLITAIRE !

A mon vieux Camarade,
H. Cousin.

Excusez mon humble origine;
Elle n'a rien de folichon...
Je naquis, près d'une *trichine,*
Parmi les muscles d'un... cochon...
Dans un doux loisir, débonnaire,
Je vivais, sans penser à mal,
Lorsqu'un charcutier sanguinaire
Égorgea le pauvre animal !

Divin sommeil de l'innocence !
Pendant qu'on saigne nos papas,
Nous demeurons en somnolence :
La voix du sang n'existe pas...
On me plongea dans la saumure,
Où je restai de nombreux jours...
Bien protégé, par mon armure,
Dans mon coin, je dormais toujours...

. . . .

Dans un saloir, peu confortable,
Je fus souvent... très altéré...
Un soir, on me servit à table...
Ensuite, à moitié digéré,

Je passai dans l'intestin grêle,
Malgré le concierge... *Pylor !* (1)
En arrivant, j'étais bien frêle;
C'est pourquoi, je dormais encor.

Enfin, lassé... d'être immobile,
Je veux secouer ma torpeur...
Et crac ! je tombe en pleine bile !
Dans l'obscurité, j'avais peur.
Chassant la frousse inopportune,
Je rampe, en quête d'un repas...
Quand j'arrivai... près de la *lune !*
Le Sphincter dit : « On ne sort pas ! »

Mais bientôt, ma pitance arrive ;
J'attaque, d'abord, le Homard,
Puis, le quart d'une aile de grive,
En buvant un doigt de Pommard !
Je jouais de bonheur, en somme,
— De la Fortune, enfant chéri, —
J'habitais chez un Gastronome,
Qu'on voit souvent chez *Marguery !*

Je rêvais : Châteaux en Espagne ;
Cabourg, l'été !.. Menton, l'hiver !
Puis, un mois ou deux de campagne ;
— Le temps de me remettre au vert —
Mais, tout-à-coup, une colique
M'étreint : je suis *gris ;* j'ai le trac...
Mon patron est alcoolique;
Je nage en des flots de... Cognac !!

Mais je ne perds jamais... la *boule !*
Bientôt, j'ai : Dix mètres de long;
Et, quand mon ruban se déroule,
Je vais... par delà le *colon !..*

(1) *Pylore* avec un *e*, Môssieu ! (NOTE D'ARISTARQUE).

Bien au chaud, gras comme un Notaire,
J'étais cependant malheureux
De vivre toujours... solitaire,
Dans un logement ténébreux !

Vous pensez : « A ce cénobite,
« Une âme sœur faisait défaut. »
Erreur ! étant... hermaphrodite,
Pour aimer, j'ai *tout* ce qu'il faut :
Chacun de mes anneaux — très souple —
Est un siège de voluptés,
Puisqu'à lui seul, il forme un couple (1) ;
Donc, j'ai mille félicités !

. . . .

Mais, un jour, mon propriétaire,
Que je finis par agacer,
D'un seul trait, avale... un Clystère,
Dont je crus vraiment trépasser !
Pour résister à la tempête,
Mes crochets font un vain effort ;
La bonne dit : « Je vois sa tête !
« *Peut-être bien qu'il n'est pas mort !* »

« Dans l'eau chaude » — dit la maîtresse —
« Rincez-moi ce vilain paquet. »
Et, de moi, l'on fit une tresse,
D'un blanc nacré presque coquet !
Une fois — c'était la première —
Sorti de mon étroit local,
Je vivais... en pleine lumière...
Mais, vite, on me fourre en bocal !

. . . .

(1) M'adressant à des savants, pas besoin d'explications.

P.

Adieu ! demeure fortunée,
Où je vivotais, gentiment !
Mon aventure est terminée ;
Désormais... cruel châtiment,
— Baigné par un alcool infâme
Dans un bocal... en plein soleil ! —
Au potard, je sers de réclame...
Son tœnifuge est sans pareil !

LA CANTHARIDE

A l'ami Pierre TRIMOUILLAT,
Membre du Cornet.

Quand, de frais ombrages, couverts,
Nous bravons les soleils torrides
De Juin, dans leurs corselets verts,
Apparaissent les Cantharides !

De ces bizarres animaux,
Le *frêne* abrite les phalanges ;
Mais, soulageant, parfois, nos maux,
Ils ont des vertus bien étranges...

L'homme ressent un rut soudain,
A leur senteur, .. muet langage...
Jéhovah dut peupler, je gage,
De Cantharides, son jardin.

. . . .

Ne dors point à l'ombre... du frêne,
Pour fuir un soleil trop ardent,
Et souviens-toi de la SIRÈNE
Et d'ULYSSE... éphèbe imprudent !

La Cantharide est délétère :
Très dangereux pour ta candeur,
Ce si joli Coléoptère
T'affolerait de son odeur...

Et toi, jeune vierge, craignant
CUPIDON... pour toi mauvais guide,
Fuis cet insecte répugnant
Qui rend le cœur faible et languide...

. . . .

« Qu'on enlève, avec diligence,
« Ces mouches ! car plus d'un garçon,
« Par la faute de cette engeance,
« Est distrait pendant la leçon. »

(Ainsi, lors d'un Été très chaud...
Dit, notre Vieux Maître d'étude,
Dans la *boîte* où, nouveau Latude,
Je me préparais au bachot.)

Et, satisfait de cette aubaine,
BÉZUQUET emporta chez lui,
Les bêtes, dont le ventre luit
Avec un noir reflet d'ébène...

C'est ainsi, qu'au laboratoire,
La Cantharide, une fois l'an,
Se transforme en Vésicatoire,
Ou devient... *Mouche*... de Milan !

. . . .

On voit plus d'un vieillard lubrique
— Brûlé par un feu continu, —
Grâces à l'insecte magique,
Croire son Printemps revenu.

Au doux combat d'amour, épique,
Vieux Céladon, même est vaillant...
« Ce soir, quelle mouche vous pique ? »
Lui dit sa maîtresse en raillant.

La mouche ? c'est : la *Cantharide,*
Qui souffle les désirs pervers
Et, mettant les sens... à l'*envers !*
Réchauffe l'amoureux frigide.

Mais, redoute cet excitant :
Sache bien que la Cantharide,
En échange d'un court instant,
De toi, peut faire... un invalide !

1900.



LA SANGSUE

A mon Compatriote L. Matruchot,
Professeur à l'École Normale Supérieure
(et bon poète).

I

Jadis, j'ai chanté le pouvoir
Bienfaisant de la Cantharide;
Je veux appliquer mon savoir
Au sujet suivant... plus aride !

Comment oser faire des vers,
— Sans que, même en Janvier, je sue, —
Pour décrire un genre de Vers
Que vous connaissez : la Sangsue ?

Le thème, certes me déplaît;
(Sangsue ! est-ce un mot poétique ?)
Qu'importe ! allons-y d'un couplet,
En ton honneur, *Thérapeutique.*

II

Au sein de l'humide élément,
Dans un vert bocal, prisonnière,
Jeûnant toujours, sans agrément,
Songe-t-elle à l'heure dernière ?

L'instant de son premier repas,
— Qu'elle attend, parfois, une année —
Est aussi l'heure du trépas :
Bizarre et triste destinée !

Sa devise étant : *" Pour la peau ! "*
Un jour, entrebaîllant la porte,
On la saisit ; puis, dans un pot,
Un client — *très pressé* — l'emporte !

Où la mène ainsi le Destin,
Et pour quelle besogne obscure ?
Maigre brouet, joyeux festin ?
Vous répondez : « Je n'en ai cure ! »

Une peau — flairant le jasmin —
De mondaine ou de demi-vierge ?
Ou le jaune et vieux parchemin,
— Sentant le rance... d'un Concierge ?

. . . .

Elle arrive, dans la maison,
Où l'accident mit le désordre...
L'animal, comme de raison,
S'obstine... à ne pas vouloir mordre.

D'abord, on cherche à l'amorcer,
Avec du vin, de l'eau sucrée...
L'infirmière a beau s'efforcer ;
Le Docteur, vainement, maugrée.

C'est vrai, qu'il arrive souvent,
Qu'on s'y prend d'inepte manière :
Confondant avec le *devant,*
Son orifice de... derrière.

Enfin ! après beaucoup de mal,
L'effort trouve sa récompense ;
Et, bientôt, l'étrange animal
Visiblement, gonfle sa panse.

Mais, plus heureuse que... Thomas,
— Qui fut un biberon notoire, —
La sangsue a maints estomacs :
Ça lui permet... de beaucoup boire !

Même, elle peut, gosier puissant,
Pomper, une heure, au moins, sans trêve
Deux ou trois fois son poids de sang ;
Si bien que, parfois, elle en crève...

Mais, de gloire, elle aura sa part :
Elle meurt... en donnant la vie !
Comme dans le *Chant du Départ :*
« Sort le plus beau, digne d'envie !.. »

III

Toi qui t'exposes, sans regrets,
Sangsue, obscure et résignée,
Tu marchas avec le Progrès :
Remplaçant la vieille saignée.

Mais voici l'heure des guignons ;
De tes nombreux lauriers, jalouse,
Apportant ses godets mignons,
Déjà triomphe la *VENTOUSE !*

Un peu d'alcool et de coton,
— Qu'enflamme une simple veilleuse,
Au moyen d'un petit bâton ; —
Et v'lan ! la chose est merveilleuse !

Sous la *cloche,* bientôt, tout ronds,
On voit des gonflements propices,
Qui ressemblent aux macarons,
Chers à la Foire au pain d'épices !

On en met Dix ; on en met Cent,
Dans le dos et sur la poitrine ;
L'effet est d'autant plus puissant
Qu'on a mieux garni... la *vitrine.*

D'une main preste, le Docteur,
Cruel, parfois comme un Peau-Rouge,
Avec le " scarificateur ",
Sur la peau, trace un sillon rouge.

. . . .

Je connais un mauvais garçon,
Souffrant, d'un coup de pied... *occulte,*
Qui, guéri, de cette façon,
A la ventouse, garde un culte.

Que voulez-vous ? sans nuls arrêts,
Ici-bas, tout se modifie ;
Devant la marche du Progrès,
Gardons notre Philosophie.

D'injustices, le monde est plein ;
Pourquoi te faîre de la bile ?
Vois : le Cheval est en déclin
Devant la jeune Automobile.

Puis, ton sort était peu tentant :
Vivre en bocal... comme LATUDE !
Dans l'onde d'un agreste étang,
Tu reprendras tes habitudes.

Des roseaux, le rythme berceur,
Accompagnant ta double étreinte,
Loin des *gnons* et de leur *noirceur,*
Tu vivras, sans nulle contrainte.

Exempte des obscurs trépas,
C'est près du berceau d'APHRODITE,
Que tu dois rester : n'es-tu pas,
Sangsue heureuse... Hermaphrodite ?

1902.





GLOIRE A L'ESCARGOT !

A Monsieur le Président,
Cunisset-Carnot.

I

Animal inconnu, qu'on traite en bousingot,
Parce que ton allure est lente et ridicule ;
Toi, dont l'étroit logis est, aussi, véhicule ;
Toi, cheval... et cocher de ton fiacre ; Escargot !

Toi, qui sais te montrer un excellent remède ;
— Car tu guéris la toux... bien avant Géraudel —
Tu n'as pas la fierté des fauves de BIDEL ;
Mais, tu collaboras à la vis d'Archimède...

Notre globe, autrefois, n'était pas folichon :
Chassés du Paradis, ADAM et sa complice
S'écrièrent, soudain, en voyant ton hélice :
« Très drôle... » Ainsi naquit, l'humble tire-bouchon !

Et c'est pourquoi je veux te chanter sans vergogne ;
Car, vois-tu bien, je suis outré de la façon
Dont l'homme, à ton égard, agit, Colimaçon...
Et d'ailleurs, n'es-tu pas... un fils de la Bourgogne ?



II

C'est vrai que tu parais, d'abord, malgracieux,
Quand tu marches, tremblant de perdre l'équilibre;
Mais tu sais le bonheur d'une existence libre;
Et la pluie ou l'autan te laisse insoucieux.

Tu ne crains rien, sinon, l'ardente canicule !
Et, quant au Citadin, hâbleur et goguenard,
Il ne peut te vexer... en t'appelant : « CORNARD »,
Ignorant à quoi sert ton frêle tentacule.

Quand tu sors, le matin, pour aller faire un tour,
Tu t'en vas, dédaigneux de la ruse hypocrite :
Par un ruban nacré, ta ballade est écrite;
Sans peine, on peut te suivre en ton moindre détour.

Probe, tu fais, parfois, une démarche osée
Dans le potager... pour un repas illégal...
Mais, faible est ton larcin ; l'escargot est frugal:
Déjeunant d'une feuille et d'un peu de rosée...

A l'Institut de France, un jour tu fus cité :
— On se rappelle encor l'Escargot Sympathique... —
Le projet était beau, mais, hélas ! peu pratique :
L'Escargot fut battu... par l'Électricité.

A l'ombre de nos ceps, tu te trouves à l'aise..:
Mais, depuis quelque temps, de Mâcon jusqu'à NUITS.
Le vigneron cruel te cause mille ennuis
T'inondant, sans pitié, de "*Bouillie Bordelaise*"

III

Quand le givre, en Octobre, a fait pâlir d'effroi,
Sur le bord des étangs, l'iris et la jonquille,
D'un couvercle élégant, il ferme sa coquille,
Et, tapi sous la mousse, il peut braver le froid.

A l'abri des frimas, vissé dans son hélice,
— Sans éprouver jamais nos multiples émois, —
Paisiblement, il dort, durant... cinq ou six mois,
En se moquant des Snobs, qui vont, l'Hiver à NICE !

La Nature a voulu, pour lui, ce long repos
Qui donne plus de prix à sa chair savoureuse...
De son jeûne, on connaît la conséquence heureuse :
Il maigrit quelque peu, mais devient plus dispos.

Répétons, qu'il guérit le Rhume ; sans surfaire,
Je connais un potard qui grossit son magot,
En débitant, jadis, la pâte d'Escargot...
En mettait-il, au moins ? Ce n'est pas mon affaire !

Et quant à ses vertus, prolifiques... dit-on ?
Je tiens, d'un Sénateur, qu'une simple douzaine
Vous permet de voguer... — haut ! le mât de misaine ! —
Surtout quand on l'arrose avec un vieux CORTON.

IV

Très largement pourvu, par notre Providence ;
— O faveur, dont plus d'un mortel serait jaloux ! —
Il rassemble, en un *seul!* l'épouse avec l'époux ;
Il résulte de là, c'est de toute évidence,

Que son bonheur est double en ses accouplements ;
Il habite, du Ciel conjugal, l'Empyrée,
Sachant... tous les plaisirs d'une partie carrée :
Deux escargots ! ça fait, au total... quatre amants !

C'est pourquoi je bondis — tellement ça m'offusque —
Lorsqu'au Palais Bourbon, j'entends un Député
Dire à quelque collègue : « Eh ! va donc, amputé !
« Panamiste, chéquard, jésuite, vieux *mollusque !* »

Outre que ces mots-là sont vraiment mal cotés,
Un Mollusque amputé ! manque un peu de logique ;
C'est, de plus, une grosse erreur zoologique,
L'Escargot étant bien pourvu... des *deux* côtés !!

V

Méprise l'ignorant et son insulte vaine,
Toi, dont le sexe... *double* est commun aux Hélix !
— Un nom qui rime bien avec le mot Félix —
(Qui veut dire — en latin — : « Il a beaucoup de veine ! »)

Ton sort est, cependant, triste, pauvre animal :
Quand, sur le gazon frais, il te trouve en maraude,
Le paysan te prend ; il t'emporte en sa *blaude*...
Et je crains que, pour toi, ça ne finisse mal !

Dans un coin du courtil, tout d'abord, on te parque ;
Et, là, t'alimentant de vulgaires débris,
On te prépare au grand exode vers Paris
Où, meurtri du voyage, un jour, on te débarque !

Des Halles, tu t'en vas, par monts et par chemins,
Cahoté durement, aux flancs des étagères...
« *Escargots tout vivants !* » glapissent les mégères !
Et tu sers, par surcroît, de risée aux gamins.

Malheureux parias ! Dépaysés et mornes,
Entassés dans un char grinçant... calamiteux,
Vous errez, de longs jours, sales, gluants... honteux
Et — crainte des lazzis — rentrant même vos cornes !

Vous regrettez nos champs ; du site familier,
Gardant, au fond du cœur, l'amère nostalgie ;
Puis, vous ferez les frais de la vulgaire orgie
D'un couple cascadeur... plus ou moins régulier.

Au restaurant de nuit ! Quelle fin lamentable !
Et tu méritais mieux, pauvre colimaçon !...
Le rentier, peu gourmet, ose — *à la sans-façon* —
T'accomoder avec un beurre détestable !

On te mange, chez nous, du moins plus congrûment :
Avec du beurre frais... exempt de camelotte ;
Sur un lit onctueux, parfumé d'échalotte,
Tu finis, en bourgeois... dans ton appartement !

. . . .

J'ai lu, me promenant, sur plus d'une vitrine,
" Escargots de Bourgogne ! " Alors, j'entrai, séduit .
Et, bientôt, reconnus, dégustant le produit,
Du simple *mou de veau* dans de la Margarine !

A Paris, c'est ainsi : demandez du goujon,
Le vulgaire éperlan sert à votre friture...
. . . .
Aussi, pour m'épargner tant de désinvolture,
Je ne veux plus manger d'escargots... qu'à DIJON !



LE CHEVAL

(SONNET MALTHUSIEN)

A l'excellent Sénateur PIOT,
mon compatriote.

Dans un style éloquent qui tient de la magie,
Cheval ! tu fus dépeint par l'illustre Buffon ;
Cependant, qu'avant lui, l'écrivain Xénophon (1),
Dans un savant *Traité*, fit ton apologie.

Si j'en crois les récits de la Mythologie,
Le célèbre Pégase aida Bellérophon,
Quand le héros vainquit la CHIMÈRE... Griffon...
Bucéphale, en mourant, fit pleurer l'Élégie.

Tel le Bridge, éclipsa, l'humble *Jeu de Loto,*
Tant de gloire a pâli, soudain, devant l'AUTO...
Qu'un autre, sur ton sort, pleure par ignorance !

Moi, je m'en réjouis : tu nous fis trop de mal,
Sous le masque d'Hygie, exécrable animal :
Car c'est vous, ô *Bidets !*.. qui dépeuplez la France

1907.

(1) L'Équitation.





LES MOINEAUX

A Quentin-Bauchart,
Conseiller Municipal de Paris.

I

Mai, resplendit ; sous la feuillée,
On entend mille cris joyeux,
Sitôt qu'apparaît dans les cieux,
L'Aurore, à peine réveillée.

Les ramiers écoutant la voix de la Nature,
Parmi les frondaisons, dissimulent leur nid ;
Dieu les fit prévoyants pour leur progéniture :
— Aux petits des oiseaux, s'il donne la pâture,
Pour les couples ailés, il n'a point de garnis. —
Le grand jardin resté, si longtemps, solitaire,
Se peuple de bambins au visage vermeil,
Et Lisette, fêtant le retour du soleil,
Revient, sous les bosquets, songer au doux mystère.
Tout est vie et bonheur ; dans le gazon, dans l'arbre,
PAN, dieu discret, a mis de doux frémissements.
Et le Poète voit les Princesses de marbre,
Ouvrant les bras, chercher de vains enlacements.

Dans ce concert immense où règnent l'harmonie,
Et l'Amour, il se glisse, hélas ! un peu de fiel :
Plus d'un infortuné, blasphémant le génie
Divin, lève son poing menaçant vers le Ciel.

Regardez ce vieillard, à la mine hagarde,
Et mal vêtu ; la faim le presse en son étau ;
L'œil éteint, mais farouche, envieux, il regarde
Les moineaux becqueter les miettes d'un gâteau
Que leur jette un enfant dans les bras de sa mère.
Tandis que les oiseaux, devenus moins peureux,
Se pressent au festin, lui, d'une voix amère,
Murmure : « Les moineaux qui mangent sont heureux »..

. . . .

Regardez celui-là, c'est un paralytique...
En sa jeunesse, il mit plus d'un cœur en émois.
Sur un fauteuil roulant, il faut qu'un domestique
Le pousse, comme on fait d'un enfant de six mois.
Tandis que, sur sa tête, en un essor rapide,
Tourbillonne l'essaim des moineaux vigoureux,
Evoquant, avec peine, en son cerveau torpide,
Ses vingt ans, il gémit : « Les moineaux sont heureux... »

Cet autre a quarante ans, à peu près ; de fortune
Énorme ! Sa devise fut : « Tout aux amours ! »
Il caressa sans trêve et la blonde et la brune
Croyant que son ardeur résisterait toujours.
Pour jamais épuisé, son corps n'a plus de sève.
Voyant les passereaux se poursuivre amoureux,
Il pleure sur l'Amour ; sur vous, ô filles d'Eve !
Et son printemps en fleurs... disparu comme un rêve...
« Les moineaux,— songe-t-il,— les moineaux sont heureux. »

Mais, des oiseaux, la troupe folle
Va, vient, se pose, et puis s'envole,
Sourde à nos intimes combats ;
Et, coquettes, sous les vieux arbres,
Les Reines, de leurs mains de marbre,
Applaudissent à leurs ébats.

II

Aussi, moi, je viendrai, dans vingt ou trente années,
Le front courbé, les membres las,
Rèver, sous cet ombrage, aux heures fortunées
Qui ne sonneront plus, hélas !

J'évoquerai le temps où, plein d'insouciance,
Sans prévoir l'amer lendemain,
Je suivais le sentier ardu de la Science,
Cueillant des baisers en chemin.

Alors, vieux Luxembourg, me feras-tu risette,
Lorsqu'en Juillet, j'irai le soir,
Me reposer au même banc, où ma Lisette
Tout près de moi, venait s'asseoir ?

Là je retrouverai nos souvenirs fidèles
Sous le platane ou l'oranger ;
Mais les ramiers diront — fuyant à tire d'ailes —
« Que vient faire, cet étranger ? »

Je ne reconnaitrai nulle figure aimée,
Parmi ces jeunes gens heureux ;
Il me faudra céder ma place accoutumée
A quelque couple d'amoureux...

. . . .

Non ! Non ! lorsque j'aurai l'âme toute chenue,
Je fuirai les bosquets tentants.
Lisette, au Luxembourg, n'est jamais revenue :
. . . .
Elle est morte depuis longtemps !

1900.



JE VOIS TOUT ! JE SAIS TOUT !

L'érudit, plus *têtu* que mule, [1]
Qui couvre les murs de Paris,
— Retenant les yeux ahuris, —
A suscité plus d'un émule...

On lit l'obsédante formule
De Lille à... Menton-Sybaris,
— Où vont les Snobs et leurs Chloris,
Chercher un air pur qui stimule... —

Trouvant la devise, commode,
J'ai voulu suivre, aussi, la Mode,
— Dans mon jeu, mettant de l'atout... —

Et mon succès tient du délire ;
Car sur ma vitrine on peut lire ;
« Chez Bézuquet ! on guérit TOUT !

1907.

(1) Affiche de *Je sais Tout.*



Gravure extraite de *Gens qui passent*, par Paul Bru.

LE VIEUX MARCHEUR

(SILHOUETTE)

A Jules Lévy.

I

Guilleret, malgré que la soixantaine
Ait sonné le glas, depuis quelque temps ;
Gras, le teint vermeil... un peu de bedaine...
Il est encor bon pour la *prétentaine*
Et suit les tendrons quand vient le printemps.

C'est un veuf, ou bien un célibataire ;
Peut être un époux, parjure au serment ?
(J'en connais plus d'un, mais je dois me taire)
Qui cache son feu sous un air austère :
— Tison, presque éteint, mais encor fumant !

Dans l'après-midi, la sieste finie,
Elégant, ma foi, dans son complet gris ;
L'estomac replet, la bourse garnie,
Il sort, pour aller, suivant sa manie,
Vieux minet, à la chasse des souris.

Marchant, au hasard, flairant l'aventure,
Ils sont à Paris tout un escadron
Qui, jamais lassés, cherchent leur pâture ;
Un désir confus, parfois les torture
Au magique aspect, d'un mollet bien rond,

Mollet de trottins un peu lymphatiques ;
(Bourgeons printaniers, à peine entr'ouverts)
Qui, sans se hâter, vont chez les *pratiques*,
Et flânant — exprès — le long des boutiques,
Aguichent les *vieux*... gourmands de fruits verts.

Voyant le mollet, l'imaginative,
Bien vite, *plus haut*, grimpe, d'un seul bond,
Jusqu'à l'*entresol*... Hum ! l'endroit captive ;
On fait une halte... En définitive,
Aussi, je m'arrête, étant pudibond...
. . . .

II

Malgré son teint *rouge*, il est très frigide,
Et... *mol*, à l'instar du colimaçon ;
Manquant de tenue, — et très peu rigide —
Il baisse... le nez ; il est trop timide :
Mis au pied du mur, flanche le maçon.

Seulement, voilà ! certain jour arrive
Où, grâce aux fumets d'un vin généreux
Qui vous grise, — ainsi que pineau, la grive, —
On voudrait gagner l'amoureuse rive :
Se croyant encor rameur vigoureux.

On fait des projets... O rêve impossible !
A *deux*, écouter le merle narquois...
Elle a les yeux bleus, la taille flexible ;
Elle est jeune et belle... On voit bien la cible :
Encore faut-il, flèches au carquois !

Et, quand le printemps, ramenant la sève,
Dans les cœurs flétris et les vieux rameaux,
On est affolé comme Adam près d'Eve ;
Le vieux galantin, qu'enflamme son rêve,
Se sent tout rempli d'élans anormaux.

. . . .

Notre bon gaga, certes, a du vice :
Mais n'ignore pas, en rusé chasseur,
Les traits que *Vénus*, forge à son service :
La fillette en *toc*, à l'air peu novice,
Qui donne le bras à sa grande sœur ?

Ou la dame en noir — demoiselle ou veuve —
Qui fait son *persil*, en habits de deuil...
Plus d'un amateur d'impression neuve
Marche... puis, hélas ! a bientôt la preuve
Que la belle avait... les larmes à l'œil...

Lui, veut le combat, avant la victoire ;
Gourmet, il n'est pas si vite tenté ;
Il choisit son temps, redoute une histoire...
Timoré qu'il est, je tiens pour notoire
Qu'il préfère — au fond — l'amour patenté

Pourtant, on le voit, en dépit de l'âge,
Une après-midi, tout à fait troublé,
Obnubilé par le mot : pucelage...
Il croît aux *béguins ;* nargue l'entôlage
Et suit une blonde... à l'hôtel meublé.

L'imprudent, va-t-il en telle occurrence,
S'en tirer avec les honneurs ? Voilà
Le sujet exquis d'une conférence :
Entre ces deux mots, quelle différence !
Sortir ! ce n'est rien ; *entrer !*... tout est là.

Bref ! il prend la *place,* en bon mousquetaire...
Mais, trois jours plus tard, le vieil imprudent
Ira, tout penaud, chez l'apothicaire ;
(A son âge, on est de santé précaire) :
Après le bonheur, voilà le *chiendent !*

— « Elle avait, pourtant, l'air d'une grisette » —
La voyant trotter, en baissant les yeux,
Béranger eût cru retrouver Lisette...,
Ah ! comme il en cuit pour une amusette !
Que l'amour, parfois, est donc ennuyeux !

A qui se fier, lorsque Eros vous tente,
Et vous fait chercher, quand vient Floréal,
Un frais oasis où planter sa tente ?
Où donc rencontrer la femme excitante
Qui possède, en plus, un grain d'idéal ?

Cherchant ce Phénix, souvent on s'attire
Des mots très cruels, dont on est marri ;
De la femme honnête, on suscite l'ire :
— « Voulez-vous finir, ignoble *Satyre ?*
« Tenez, justement, voilà mon mari ! »

. . . .

Ça ne tourne pas toujours au tragique :
Sachant deviner l'or, dans le gousset,
Telle qui répond un *Zut !* énergique.
S'apprivoise au mot : *Bijoux,* nom magique ;
Et, pour *commencer,* vous suit chez Pousset !

Mais, c'est cher ! le vieux change de manière ;
Afin d'éviter les coûteux *émois,*
Il offre son lit à sa cuisinière...
De lauriers, couvert, c'est là sa dernière
Conquête au tarif de : Cent francs par mois...

. . . .

III

Vieux tison ! dans cette idylle ancillaire,
Finis de brûler, béat, sans ennuis ;
Ombre de Babet, sois leur tutélaire !
Car c'était prévu, comme un corollaire,
Ce — *lait de poule et ce bonnet de nuit !* —

O Dieu de l'Amour, refroidis nos veines
Quand, plus ne pourrons, les roses cueillir.
Quand seront flétris lilas et verveines,
Epargne-nous les tentatives vaines ;
Bien loin de tes feux, laisse-nous vieillir !

Ne rallume pas en nous l'étincelle,
S'il nous vient parfois de furtifs désirs !
Quand, de Cupidon, vide est l'escarcelle,
C'est pitié de voir don Juan qui chancelle
Heurter, vainement, à l'huis du plaisir.

Si vers soixante ans, Vénus nous échappe,
Amis, à quoi bon s'attrister en vain ?
Gaîment, pour Bacchus, délaissons Priape...
Il nous restera le jus de la grappe.
L'Amour est mort ; soit ! vive le bon Vin !

1905.





Gravure tirée de *Gens qui passent*, de Paul Bru
Flammarion éditeur.



FRATERNITÉ !

A mon excellent Confrère
et ami L. Masse.

Lorsqu'on s'évade du lycée,
— Muni du fameux parchemin —
On possède à fond — l'*Odyssée* —
Mais il faut choisir son chemin.
Jadis, Monsieur *Joseph Prudhomme*
Disait, de son fils — un moutard —
« Quand il aura l'âge d'un homme,
Il sera Notaire ou Potard ».

Combien de nous ont fait ce rêve :
S'enrichir dans un doux métier ?
Mais notre illusion fut brève ;
Ces deux mots : *pharmacien, rentier*
N'ont aucune synonymie :
On n'y gagne plus un *patard !* (1).
C'est intéressant la Chimie,
Mais ça nourrit... mal, le Potard.

Quittant la ferme paternelle
— Dédaigneux des labeurs mesquins —
On va poursuivre l'éternelle
Chimère, en de poudreux bouquins.

(1) Pièce de monnaie, anciennement en usage.

Ah! les délicieuses années
Où, sans vergogne — un peu *fêtard* —
On cueillait des Roses... fanées!
C'est le meilleur temps du Potard.

Les uns, nés sous la bonne étoile,
— Ayant, dans leur jeu, de l'atout —
Marchands de drogue... au lieu de toile,
Rencontrent la chance partout;
D'autres, pour dortoirs, ont les gares,
Ou — *filant la comète*... tard —
Ramassent les bouts de cigares...
J'en connais un qui fut Potard!

Le fait est des plus authentiques :
Compatriotes Bourguignons,
Coude à coude, aux *travaux pratiques,*
Nous fûmes de gais compagnons.
Pas bête — j'en ai souvenance —
Et bon garçon, un peu vantard,
Il eût brillé dans la Finance...
Son malheur fut... d'être Potard.

Je ne puis vous donner le compte
Exact de ses nombreux revers;
Sa vie est un merveilleux conte...
Un détail : *il faisait des vers!* (1)
Mais, depuis qu'il eût son diplôme,
Il subit plus d'un avatar;
Ça ferait un énorme tome,
L'histoire de notre Potard.

(1) Évidemment, il devait mal tourner.

Ivrogne et rimeur — tel Verlaine —
Avec plus d'un vice profond,
Il eût peut-être ! un bas de laine,
Mais, avec un trou dans le fond...
Dame ! on gueule, en choquant les verres,
« Vive le vin ! divin Nectar... »
Il a bu... Soyons peu sévères
Pour ce trop crédule Potard.

Quand je le trouve sur ma route,
Râpé, déchard, calamiteux,
Je l'emmène casser la croûte
Chez le mastroquet... c'est honteux !
Par exemple, un détail me gêne :
Il empeste le *coaltar*...
« C'est très sain », me dit ce Diogène,
« J'en vendais... quand j'étais Potard... »

Il n'eut pas, toujours, le nez *rouge,*
Ni des haillons pour pardessus ;
Dans son officine, à Montrouge,
Il avait des clients cossus.
Un matin — juste en face — on ouvre
Une Pharmacie, à l'instar
Du fameux Bazar ou du Louvre..
Fichu ! mon ami le Potard !

Ce qu'il advint, en l'occurrence,
Était écrit : c'est le Progrès...
Alors ? « *Vive la concurrence !* »
Faisons taire nos vains regrets.
Les petits seront — loi fatale —
Par les gros, mangés tôt ou tard.
Restez à la terre natale,
Mieux vaut *laboureur* que Potard.

Confrères ! Nababs ! qu'on envie,
Soyez moins fiers de vos succès :
On peut échouer dans la vie
— Sans avoir commis nul excès. —
Toi qui sus, camarade habile,
Saisir la chance, sans retard,
Sois pitoyable à ce débile ;
Souviens-toi que tu fus Potard.

Jadis, à la salle de garde,
Il était ton copain joyeux ;
Tu le fuis, mais Lui te regarde
Et se souvient... la haine aux yeux.
Ton auto — signe de fortune —
Passe, avec des bruits de pétard ;
L'Autre, à pied, pourchasse la *thune,*
Mais c'est, tout de même, un Potard.

Et je vous le déclare, ô Riches :
Pour les camarades vaincus,
Vraiment, vous êtes un peu chiches ;
Sans eux, vous auriez moins d'écus...
La famille Pharmaceutique
Devrait compter moins de bâtards !
Souvent l'Or rend apoplectique ;
Saignez-vous... pour les vieux Potards !


1907.





MA CONVERSION

Au Maître Raoul Ponchon.

Corrigeant *l'épreuve,* ô surprise !
Je trouve, en mon livre, des chants,
Où, suivant ses mauvais penchants,
Du vin Gaulois, l'auteur se grise !

Lecteur, si j'ai, dans maint couplet,
Effarouché ton innocence ;
En attendant la pénitence,
J'en éprouve un remords complet !

Désormais, pieux et mystique
Et, fuyant les plaisirs mortels,
Je veux ciseler un Cantique,
Pudeur ! au pied de tes autels...

Je chanterai la jeune Vierge,
Aux blonds cheveux... couleur de miel ;
Tenant, dans sa main droite, un cierge,
Et marchant, les yeux vers le Ciel !

Je dirai la jeune épousée,
Sous son voile... telle un lys blanc,
— A l'aube, baigné de rosée... —
Un beau lys, au parfum troublant...

Chaste, tel un célibataire,
Qui dompte sa chair aux abois ?
Je vivrai comme un solitaire,
Et m'efforcerai... d'*être en bois !*

Fuyant les sauces assassines
De *Paillard* et de *Marguery,*
Je vivrai, d'amères racines,
Et de pruneaux... ou bien de riz ! (1)

Je deviendrai... grave et morose ;
Je dirai que « l'Amour est vain... »
Je n'effeuillerai plus la rose ;
Je ne boirai plus de bon vin !

Et si j'aperçois, dans la rue,
Un bas noir sur un blanc mollet,
Voyant cette image incongrue,
Je penserai : « Fi ! que c'est laid ! »

Devinant, malgré le corsage,
Le rythme de deux seins... bien nés,
Je me dirai, pour rester sage :
« Cette femme... a de faux *nénés !* »

(1) Je préfère les pruneaux, et pour cause.

Dorénavant, la midinette
Qui trotte sur le boulevard,
En revenant de sa dînette,
N'attirera plus mon regard !

Non ! que jamais mon œil ne louche,
Vers son museau, *petit,* surtout...
En somme, une mignonne bouche,
Ne correspond à rien du tout !

Dix-neuf cent sept est terminée !
Etablissons notre bilan :
A l'instar d'une cheminée,
Je me ramone au jour de l'an !

En un mot : sous la chaste égide
Du bon Sénateur BÉRANGER,
Vieux conscrit, mais homme rigide,
Je veux l'an prochain me ranger !

. . . .

Si vous voulez la cause, *vraie,*
De mon revirement soudain,
Et savoir, pourquoi nulle ivraie
Ne pousse plus en mon jardin ?

Confrères, je vais vous le dire,
— N'ayant pour vous rien de caché ; —
Si, désormais, avec le rire,
Vous me voyez, ainsi, fâché...

C'est que je suis à l'eau rougie,
Par ordre de mon médecin :
Voyez-vous : au fond « Nuit d'Orgie »
Rime... avec *Huile de Ricin!*

Plus de Bourgogne et plus de Bière !
On me défend les escargots...
Le Houblon met l'amour en bière :
Il faut vous dire « Adieu » Margots !

« Vivent, — dit le *Chalet* antique, —
« Le Vin, l'Amour et le Tabac ! »
C'est très joli ; mais, en pratique
Le Vin vous brûle l'estomac.

L'Amour est une blague immense...
— Sur ce point, pas de désaccord : —
C'est exquis... lorsque ça commence !
Souvent, ça finit... chez RICORD !

Quant à l'herbe de Jean Nicot,
Je le déclare, sans vergogne,
Un bon Londrès vaut un bécot !
Et presque... un verre de Bourgogne !

Donc, hormis le *Tabac* divin,
Qui nous berce, dans la fumée,
Je dis que l'Amour et le Vin
Ont usurpé... leur renommée...

Oui, tous les deux sont bien surfaits :
Aussi, quand Ponchon, doux poète,
Nous chante, du Vin, les bienfaits :
C'est pour se payer notre tête !

Suivant, son éloquent rescrit,
Moi, qui le crus, — en bonne poire —
Je fis, comme il était écrit
Et, je me mis... à beaucoup boire !

Au régime du Picolo,
Sincèrement, je le confesse,
J'étais devenu rigolo,
Ainsi qu'en ma prime jeunesse.

J'étais joyeux comme un pinson ;
Des vers fous sortaient de ma lyre
Et je fis plus d'une chanson
Que, seul, un sapeur pourrait lire !

Sans blague, je rajeunissais :
Quand j'accostais ROSE ou SUZANNE,
Jamais d'infructueux essais :
A mon auto... plus une panne !

Mais hélas ! advint, qu'un matin,
En voyant ma mine contrite,
Le Docteur me dit : « Cré mâtin !
« Oncques ne vis telle *gastrite !* »

Et je bois... de l'eau de Vichy ;
Mon déjeuner est très baroque :
Une... *once* de bœuf en hachis ;
Je dîne... d'un œuf à la coque !

A ce régime... trop succinct,
Mon existence est un problème :
C'est tous les jours « Vendredi-Saint »!
Je maigris, mon teint devient blême !

J'ai perdu... peut-être à jamais !
Ce qui de la vie est le charme ;
Il n'est plus le temps où j'aimais...
Et pourtant je vis... comme un CARME !

Plus de bisque ; plus de Pommard...
« Plus d'amour... partant plus de joie ! » (1)
On m'a défendu le homard :
Çà ne me vaut rien pour le foie !

. . . .

D'ailleurs, je dois être guéri
Depuis le temps qu'on me récure ;
Ce soir, je me sens aguerri
Et je termine... enfin ma cure !

. . . .

(1) La Fontaine.

MORALE

J'abusai, plus qu'il n'est permis
Des vers sentant... la *Canicule,*
Veuillez me pardonner amis
Si je fus long et... ridicule !

En applaudissant, l'autre soir,
Ces passetemps de mon Dimanche,
Vous n'avez pas vu le... *rasoir,*
Que tout rimeur cache... en sa manche !

Ah ! que vous fûtes imprudents
D'encourager ma folle Muse !
Pégase a pris le mors aux dents ;
Le pauvre ! il croit... qu'il vous amuse !

Allons mon vieux ! c'est excessif ;
— Il est temps de poser la plume... —
Reposons-nous, coursier poussif,
Jusqu'à... notre prochain volume.

1er Janvier 1907.

AUX CONFRÈRES POUR 1908

Au jeune camarade ARQUEVAUX,
*Président de l'*A. A.

Puisque vous voulez bien, au Rimeur, — sotte engeance —
Mes frères, accorder une aimable indulgence,
En parcourant ce livre, où, frileux oiselets,
Se réchauffent mes vers, — humbles et maigrelets,
Je veux chanter pour vous, au déclin de l'année!
Déjà, Dix-neuf cent sept — pauvre vieille fanée, —
Qui fût ladre de joie et prodigue d'ennui,
S'apprête à retourner au gouffre de la Nuit !
Annonçant l'an prochain, l'Orient se colore !
Voici qu'il apparaît, aux clartés de l'Aurore,
Dans tout l'éclat de la Jeunesse et la Beauté...
Et nous te saluons, troublante Nouveauté !
Tu t'avances, le front voilé, mystérieuse...
Faut-il croire aux baisers de ta lèvre rieuse ?
Qui lira dans tes yeux, lourds encor de sommeil?
Que dissimules-tu sous ton manteau vermeil ?
La Querelle, la Gloire, ou la douce Concorde... !
. . . .
Muse! gardons-nous bien de pincer cette corde ;

De la critique amère, évitons le sentier...
« — Dès demain, il me faut appeler le luthier,
Pour que, vite, il enlève une note à ma lyre,
Qui vibre volontiers au vent de la *Satire!* ».
Puisque j'écris pour vous, aimables compagnons,
N'est-il pas des sujets... autres et moins grognons,
Que le Thème fourbu de l'âpre Polémique ?
Laissons nos Députés... forts en Economique,
Qui nous ont, l'an dernier, *entôlé* dextrement,
De combien ? — Oh ! très peu... *Six mille,* simplement !
(Dame ! pour *Vingt-cinq francs,* risquer la peau d'un homme !
D'un Député, surtout !... c'est ridicule, en somme ;
BAUDIN, ressuscitant, aux soldats éblouis,
Dirait : « Vous allez voir comme on meurt.., pour *deux* louis. »)

. . . .

J'arrive à mes souhaits : Tissu d'or et de soie,
Que l'an dix-neuf cent huit vous inonde de joie,
En d'heureux jours, suivis d'allègres lendemains !
Que le destin, sur vous, répande à pleines mains
Tous les dons que chacun de nous tous apprécie !
Que la foule se presse en votre *Pharmacie !*
Que, toujours, le public se montre déférent !
N'ayez jamais à craindre un *proche* concurrent ;
Que la chance vous donne un excellent élève
Qui, se couchant très tard, de bon matin se lève !
Et que, si vous prenez, parfois, un *remplaçant,*
La *baisse* ne soit pas de *quatre-vingt* pour cent !
Que Jean, l'humble garçon, dépourvu de vergogne,
N'ait pas un goût trop vif pour votre vieux Bourgogne,
Et ne s'expose point au fatal mal de cœur,
En caressant, de près, votre cave à liqueur !
Que votre médecin — de Beaumetz, digne émule —
Soit de la vieille école : un docteur qui *formule...*
Vous donnant deux conseils : « Ne faites pas crédit,
Et n'engraissez pas trop... » Alors j'aurai tout dit.

. . . .

Plus tard, ayant blanchi dans ta morne officine,
Si la soif des grandeurs dans ton cœur se dessine ;
Si tu rêves, quand vient le quatorze Juillet,
Du *Nicham Iftikar* ou du ruban violet !
Qu'un sort heureux t'accorde une faveur dernière
Et daigne — ô vieil enfant — fleurir ta boutonnière !

Janvier 1908.



NE NOUS PRESSONS PAS !

(MONOLOGUE)

A Me Félix GUY.

Elle est blonde et toujours jolie,
— Avec ses charmes plantureux, —
Celle dont je suis amoureux...
A cinquante ans ! quelle folie !

Depuis six mois, tous les matins,
Pour dompter sa vertu rebelle,
En vain j'adressais à ma belle,
Billets doux et vers galantins ;

Bonbons, exquises sucreries
De chez Boissier ou Siraudin ;
Bouquets, à peupler un jardin ;
Bref, des monceaux de chatteries.

J'usais des mots les plus touchants,
Pour mener à bien mon... affaire;
J'exaltais, en lyriques chants,
Toutes les fleurs qu'elle préfère ;

Je lui donnais des noms divins ;
Je susurrais des barcarolles :
Des roses de Nice ou Provins,
Semant, à ses pieds, les corolles...

Je me trainais à ses genoux,
Comme un bon caniche à l'attache :
Tels, s'enflamment, pour les nounous,
L'humble troupier et le potache.

Mille assauts contre ses appas,
Jamais, n'ont pu forcer la place :
Le cœur d'Isabelle est de glace ;
— Une glace... qui ne fond pas. —

J'allais abandonner le siège,
Quand la femme de chambre, un jour,
Me dit : « Vous êtes, en amour,
« Naïf comme au temps du Collège.

« Si Monsieur veut faire joujou !
« Avec ma charmante maîtresse,
« Qu'il prouve, d'abord, sa tendresse
« En offrant un joli bijou ;

« Trilles de pinsons ou de merles ;
« Noëls, de rimes d'or, cousus,
« C'est bon pour le petit Jésus :
« Une femme aime mieux des perles.

« Il est vrai que Madame a tant
« Connu d'*huîtres,* durant sa vie,
« Qu'un collier — c'est joli pourtant —
« Ne lui fait plus la moindre envie.

« Mais le cadeau le plus charmant
« Et capable de la séduire
« Serait, je crois, un diamant...
« Désormais, sachez vous conduire.

« Fût-il pas plus gros... qu'un ognon !
« Mais véritable et d'une eau claire,
« Monsieur aurait bien du guignon
« S'il n'arrivait pas à lui plaire.

« Croyez-moi : vous m'intéressez ;
« Madame vaut bien la dépense... »
A la soubrette, vous pensez
Si je fis large récompense !

En la quittant, — très emballé, —
Je fis un mot pour mon notaire ;
Puis, dans l'après-midi, j'allai
Commander un gros *Solitaire*.

Mais zut ! le cours du diamant
Etant lourd, pour mon patrimoine,
Je vais attendre le moment
Qu'on va lâcher... Monsieur LEMOINE.





A Notre éminent Président et Camarade,

Monsieur JUNGFLEISCH.

Hommage d'un ancien.

I

Lorsque j'ouvre le pli coquet
De notre zélé Secrétaire,
Me rappelant notre Banquet,
Je me dis : « Quelle bonne affaire !
« Laissant les devoirs ennuyeux,
« On va festoyer, sans vergogne,
« Avec des compagnons joyeux,
« En dégustant du *vrai* Bourgogne. »

Qu'on mange du poulet... du veau...!
La *Sole* fameuse ou l'Alose ;
C'est un plaisir toujours nouveau :
Ça vous fait toujours quelque chose.

II

Aux soucis, qui ne manquent pas,
Pendant une heure, faisons trève ;
Évoquer, dans un gai repas,
Notre jeunesse ! Ah ! quel beau rêve !
A mon âge, il est bien permis,
— Bien que pas encore un ancêtre —
De vous rappeler, chers amis,
Le temps, regretté, de Bicêtre...

Alors, en d'alertes chansons,
Je rimais pour Lisette... ou Rose...
Mais quand on a des *grands* garçons,
Ce n'est plus du tout la mêm' chose.

III

En sablant Pommards et Cortons,
Sans toucher à la Politique,
Jamais nous ne nous disputons :
Ici, l'ambiance est sympathique.
Quand l'un de nous a *mérité,*
Nous disons « Bravo ! » sans envie ;
Bienveillance et sincérité
Font tout le charme de la vie.

Loin des fourbes et des filous,
Fraterniser, sans nulle pose :
Ce plaisir, à rendre jaloux,
Camarades ! vaut quelque chose

IV

Pour présider notre dîner,
On choisit toujours le plus digne ;
Il est permis de badiner,
Même devant un Maître insigne...
De lui, ne craignez nul *Zéro* :
Le châtiment le plus sévère
Dont il dispose, c'est : « HARO ! »
Pour ceux qui laissent — plein — leur verre.

On ne verra nul dissident,
Si, de grand cœur, je vous propose
De boire à notre Président ;
Tous, nous lui devons quelque chose...

V

Réjouissons-nous de le voir
A notre Fête coutumière !
Dans l'âpre chemin du *Savoir,*
Il nous guida vers la Lumière.
N'oublions pas, *anciens, nouveaux,*
Que, Disciple d'un grand génie [1],
JUNGFLEISCH accomplit maints travaux,
Dont la gloire n'est point ternie.

Son étoile, pour toujours, luit.
Sous les lauriers, il se repose,
Mais son œuvre parle pour lui...
Il en restera quelque chose.

(1) Berthelot.

VI

. . . .
J'entends souvent, autour de moi,
Taxer d'inepte idolâtrie,
Un nom que, jadis, plein d'émoi,
On prononçait : le mot *Patrie*.
Il paraît que bientôt... demain !
L'Amour, seul, mènera le Monde;
Alors, se tenant par la main,
Les Peuples danseront la Ronde...

Sous l'ombrage des mastroquets,
L'existence deviendra rose :
Plus de fusils ! des Bilboquets !...
— A ce que prétend Monsieur Chose. —

VII

De tels projets me semblent vains...
En attendant cette Chimère,
Puisque la France a de bons vins,
Français ! buvons à notre *Mère ;*
Trinquons au meilleur Avenir,
Et goûtons la douceur de vivre,
Avec un cordial souvenir
A ceux, dont Dieu, ferma le livre...

Dans leur éternel reposoir,
Si, par quelque métempsychose,
Les morts nous entendent ce soir,
Mon toast leur sera douce chose.

VIII

Venez, tous les ans, plus nombreux,
Pour que notre groupe prospère ;
En bons fils, vous rendrez heureux,
Notre Trésorier... notre Père !
Il est sain, qu'aux ennuis divers,
Une fois, au moins, l'on s'échappe;
Même, lorsque l'on dit des *Vers,*
C'est gentil, vraiment, notre agape !

Trouver, dans le bruyant Paris,
Un coin d'amitié qui repose,
Croyez-m'en, garçons et maris,
En vérité, c'est quelque chose.

IX

N'oublions pas le vieux copain
Qui, meurtri, le long de la route,
Connait, avec les jours sans pain,
La Haine, sœur de la déroute ;
A nos camarades vaincus,
Soyons largement secourables ;
Champigny fait, de vos écus,
Du Baume, pour les misérables.

Et, grâce à vous, dans son taudis,
Le vieillard sera moins morose...
Donner est doux, je vous le dis ;
Car, soulager, c'est quelque chose.

X

. . . .
Confrère, jeune, ou sans cheveux ;
A figure rose ou fanée,
Camarade, accepte mes vœux :
Que ta route soit fortunée !
Qu'un bon Génie, à ton foyer,
S'installe, aimable locataire,
Et t'exempte, enfin, de loyer,
En te rendant... propriétaire !

Que toujours, du Bonheur, hanté,
Au deuil, ta porte reste close !
A tous, amis, joie et santé !
. . . .
Les vœux, c'est vraiment... quelque chose...

Banquet de l'Internat, 15 Mai 1905.



SONNET FINAL

Et maintenant, je ferme ma boutique.
Pauvre bouquin, bientôt rongé des vers,
Tu vivras moins que le Sonnet d'Arvers,
Car mon Pégase est un cheval étique.

Ami lecteur, montre-toi sympathique :
Pour t'amuser, j'ai ciselé ces Vers,
Où les jaloux trouveront maints travers...
Personne hélas ! n'évite la critique.

Bien que n'étant qu'un modeste rimeur,
Ai-je éclairci, parfois, ta sombre humeur ?
Vois-tu, le reste est peu de chose, en somme.

Et je finis, cette fois, sans délais,
En évoquant Molière et Rabelais...
— « Pour ce que Rire est le propre de l'homme. » —

Janvier 1908.

TABLE DES GRAVURES

La Chanson de l'Élève	4
Le Concours de l'Internat. La Salle de Garde	14
Le Rendez-Vous	24
La Grève des Omnibus	40
Toast pour un dîner de photographie	46
La Chanson du Départ. — Bicêtre	56
La Foire au Pain d'Épices	64
Adieu sincère à mes Chiens	80
Il était temps	98
Le Marchand d'Habits	100
Rose ou la Fille du Pédicure	110
Le Rhume de Barbassous	116
Le Remplaçant	126
L'Analyse d'Urine	136
La Pharmacienne	140
Simple Idylle	188
A Bâtons rompus	192

A propos de la Goutte 198
La Chanson du Pilon. 206
Le Potard Dévot. 220
L'Eau Benita 228
Gloire à l'Escargot. 250
Les Moineaux. 256
Le Vieux Marcheur 262
Fraternité. 268

TABLE DES MATIÈRES

Préface de Paul Bru v

Épître Liminaire. IX
A M. Crinon.

La Chanson du Garçon I
Au Père Baptiste.

La Chanson de l'Élève 5
A J. Winter.

La Chanson de l'Étudiant. 8
Au camarade Oudin.

L'Étudiant pauvre II
A Jacques le Lorrain

Le Concours de l'Internat 15

Heures grises (sonnet) 23

Le Rendez-Vous. 25
A l'ami Roulier.

Petites Annonces. 27
Lettre à Jeanne d'Épinal.

Réponse de Jeanne 31

Ma première Bicyclette 35
A Eugène Godin.
La Grève des Omnibus 39
A l'ami Duzan.
La Concurrence 43
Toast pour un Dîner de Photographie 47
L'ami Coco 50
A Paul Bru.
Lettre d'un jeune Potard à son Père 53
La Chanson du Départ 57
La Chanson du Pharmacien 59
La Foire au Pain d'Épices 63
A Grenet-Dancourt.
Soliloque Pharmaceutique 66
A Martineau.
La Complainte du Potard (scie en 32 couplets) . . . 70
Pascalon se marie 77
A H. Buisson.
Adieu sincère à mes Chiens 81
Voyage en Suisse 85
Le Rendez-Vous manqué 89
A l'ami Bonnardet.
Vieux Souvenirs 91
A Guirand de Scevola.
Copahu, Cubèbe et Santal 94
Il était temps 99
Le Marchand d'Habits 101
A Ed. Rocher.
Chanson triste 104
L'Omelette soufflée 107
A l'ami Claircy.

Histoire courte et vraie 109

Rose ou la Fille du Pédicure 111
A L.-G. Toraude.

Sonnet sensuel 115
A une grosse Dame !

Le Rhume de Barbassous. 117
A Bruneau.

Une belle Cure 122
Au sculpteur Berthoud.

Le Remplaçant 127
A Pierre Landel.

Fatale Méprise 132

L'Analyse d'Urine 135
A F. Martinet.

La Pharmacienne 141
A l'ami Rièthe.

Un Avatar étrange. 143

L'Inspiration 144
A Camille Flammarion.

Un Proprio dans l'embarras. 148
A l'ami Aristide.

Impressions d'un Chloroformé. 151
Au Docteur Cl. Chauveau.

Ballade pour Mimi-Pinson 154
A Grenet-Dancourt.

Quatre Sonnets sur les Saisons 156
Au Docteur Monin.

La Vocation. 159

Pauvre Garçon ! 162
A ce brave Émile.

Pétition au Directeur de l'École. 166
A M. Guignard.

La Sève Capillaire 169

Vers pour M. Lextreit 171

Toast pour un Ruban rouge. 175
Au Docteur Paul Cornet.

Vers dits au Banquet de l'Internat 178
A M. Champigny.

Vers pour M. Grimbert. 181

Rêverie d'Automne 184
Au lettré L. Baillet.

Sonnet à mon chien Médor 187
Au Docteur Schmidt.

Simple Idylle 189
Au Docteur H. Martin.

Le Vieux Certificat 191
A M. Baudouin.

A Bâtons rompus 193
A M. Delage.

Sonnet Cynégétique 196
A Paul Bogelot.

A propos de la Goutte 197
A Vicario.

La Grippe (remède Bourguignon). 201

Le Purgatif (projet de réclame) 202
Au Docteur Legros.

Le Lavement 205

La Chanson du Pilon. 207
Au confrère Langrand.

Au Poète R... qui souffre des Cors 210

Le Rigollot 211
A M. Léon Darrasse.

La Pilule 213
A M. Ch. Buchet.

Le Suppositoire 216
A Collard, de Montpellier.

Au Génie de la Bastille. 218

Le Potard Dévot. 219

Le Bock 224
Au Docteur Foveau de Courmelles.

Gloire à l'Iodosol 227
A mon confrère Toury.

L'Eau Benita 229
A ce vieux Marpe.

Fantaisie sur l'Alambic. 230
A Gabriel Bertrand.

Le Ver solitaire 237
A H. Cousin.

La Cantharide. 241
A l'ami P. Trimouillat.

La Sangsue 244
A Louis Matruchot.

Gloire à l'Escargot. 249
Au Président Cunisset-Carnot.

Le Cheval (sonnet Malthusien) 255

Les Moineaux. 257
A Quentin-Bauchart.

Je vois tout (sonnet). 261

Le Vieux Marcheur 263
A Jules Lévy.

Fraternité. 269
A M. L. Masse.



Ma Conversion 273
A Raoul Ponchon.

Aux Confrères pour 1908 280
Au Camarade Arquevaux.

Ne nous pressons pas. 283
A Me Félix Guy.

Vers pour le Banquet de l'Internat, 15 mai 1908. . . 286

Sonnet final 293

Table des Gravures 295

Paris. — Imp. Vauthrin Frères, 8, rue Debelleyme.









